BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE .....
PLUTEO .....
N. CATENA .....

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS DRAMATIQUES ANGLAIS.

II.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE 11
PLUTEO 1
N. CATENA 2

95h331 T. 11. V. 2

OEUVRES

CHOISIES

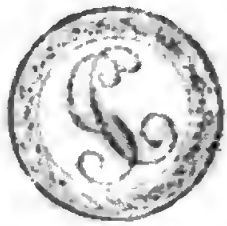
DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS DRAMATIQUES ANGLAIS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VIEL.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.

ŒUVRES DE BEN JOHNSON.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE,

CONTENANT:

The fall of Sejanus, ou la disgrace de Séjan, Tragédie.

ŒUVRES DE RICHARD STEELE,

CONTENANT SA VIE, ET

The conscious Lovers, ou les Amans Généreux, Comédie.

THE FALL OF SEJANUS,

OU

LA DISGRACE DE SÉJAN,

TRAGÉDIE,

PAR BEN JONHSON,

REPRÉSENTÉE pour la première fois par les Comédiens du Roi, l'année 1603, avec la permission du Directeur des Menus Plaisirs.

AU NOBLE LORD

ESME D'AUBIGNY,

Aussi distingué par sa vertu que par sa naissance.

MYLORD,

S'il y eut jamais un trait d'histoire digne d'échapper aux ravages du tems, c'est sans doute la Disgrace de Séjan. *La Tragédie dont j'ai l'honneur de vous faire hommage, n'a pas moins éprouvé de disgraces, par la persécution des Anglois* (1), *que son héros*

(1) On voit, par cette Epitre dédicatoire, que cette Tragédie a eu des revers à son début : on n'en parle pas dans la vie de l'Auteur ; cependant plusieurs de ses successeurs en ont fait les plus grands éloges. On la regarde encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre.

n'en éprouva de la fureur des Romains. Leur sort a néanmoins été différent ; ma Pièce a triomphé de la malice de mes ennemis, tandis que Séjan a perdu l'estime de tous les citoyens vertueux. Vous occupez, MYLORD, un rang distingué parmi ces derniers. En vous avouant publiquement l'impression que votre mérite a faite sur mon cœur, il est juste que je saisisse cette occasion, pour vous remercier de toutes les faveurs que vous ne cessez de répandre, MYLORD, sur

Votre très-fidèle admirateur,
BEN JONHSON.

ARGUMENT.

ÆLIUS SÉJAN, fils de Seïus Strabo, Citoyen Romain, naquit à Vulsinium. Après avoir vécu un grand nombre d'années à la Cour d'Auguste, & y avoir joui d'une haute faveur, il parvint, à force d'art & d'intrigues, à plaire à l'Empereur Tibère, successeur de ce Prince. Il ne manquoit à Séjan que le titre de *Césat*, pour être le maître de l'Empire. Drusus, fils de l'Empereur, jaloux du pouvoir de cet homme ambitieux, lui donna un jour publiquement un soufflet. Séjan, furieux de cet outrage, parvint à corrompre *Livie*, femme de ce Prince. Celle-ci trahit tous les secrets de Drusus; &, de concert avec Eudemus, son Médecin, elle aida Séjan à l'empoisonner. Le succès de ce crime fit concevoir d'autres desseins au favori. Il osa aspirer à la puissance suprême;

mais ayant trouvé de grands obstacles à ce projet, dans la famille de Germanicus, il la rendit suspecte à Tibère, & voulut, en nourrissant les craintes de l'Empereur, immoler les fils d'Agrippine à son ambition. Il commença d'abord par sacrifier les amis de cette Princesse; & pour mieux réussir, il crut devoir demander la main de Livie; mais Tibère la lui refusa. Séjan, pour n'avoir plus à combattre les incertitudes de l'Empereur, l'engagea à se retirer dans l'Isle de Caprée, où la douceur du climat flattoit le goût voluptueux de ce Prince. Tibère suivit ce conseil; il alla dans cette Isle, & s'y abandonna à ses infâmes plaisirs. Séjan, voulant profiter de l'absence de César, chercha à la prolonger, en lui inspirant des soupçons contre tous ses sujets: mais Tibère ayant conçu quelques doutes sur la fidélité de

son favori, employa, pour s'en éclaircir, Sertorius Macro, autre scélérat. Il parvint enfin à découvrir l'intrigue, au moment même où Séjan s'attendoit à recevoir de nouvelles dignités. Au moyen d'une lettre qui flattoit l'orgueil de ce traître, il écarta ses gardes, le rendit suspect aux Romains, le fit accuser de trahison, le fit condamner & exécuter dans un même jour. Le peuple furieux traîna son corps dans les rues de Rome; & après avoir outragé son cadavre par les plus grands excès, le déchira en mille pièces. Telle fut la fin tragique du plus puissant sujet dont il soit parlé dans l'Histoire Romaine.

ACTEURS.

TIBÈRE, *Empereur.*
SÉJAN, *son favori.*
DRUSUS, *fils de Tibère.*

NERO, JUNIUS DRUSUS, CALIGULA,	*fils de Germanicus & d'Agrippine.*
VARRO, FULCINIUS TRIO,	*Consuls.*
RÉGULUS, AFER, LATIARIS, COTTA, HATERIUS, SANQUINIUS, POMPONIUS, POSTHUMUS, MINUTIUS.	*Sénateurs, cliens de Séjan.*
TÉRENCE, GALLUS,	*Sénateurs, indécis dans leur parti.*
ARRUNTIUS, SILIUS, SABINUS, LÉPIDE,	*Sénateurs, amis d'Agrippine.*

CORDUS, *Patricien Romain.*
LACO, *Prévôt des Gardes Prétoriennes.*

EUDEMUS, *Médecin.*
SERTORIUS MACRO, *Patricien Romain.*
SATRIUS,
NATTA,
OPSIUS,
RUFUS, } *Délateurs.*
AGRIPPINE, *veuve de Germanicus.*
LIVIE, *femme de Drusus, fils de Tibère.*
SOSIE, *femme de Silius.*
TRIBUNS.
HÉRAULTS.
LICTEURS.
GRAND-PRÊTRE.
SACRIFICATEURS.
MUSICIENS.
GARDES.

La Scène se passe à Rome.

LA DISGRACE DE SÉJAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente le Palais de Tibère*).

SCENE PREMIERE.

SABINUS, SILIUS, NATTA, LATIARIS.

(*Natta & Latiaris se tiennent à l'écart*).

SABINUS.

CAÏUS SILIUS, salut.

SILIUS.

Titius Sabinus, salut. Dans quel lieu nous rencontrons-nous ? Nous en ignorons le langage, & n'avons pas l'art de masquer nos sentimens,

SABINUS.

Ah, Silius! nous sommes trop vertueux, sans doute, pour nous élever, par le crime, au faîte des grandeurs. Ne vaut-il pas mieux languir dans l'oubli, que d'occuper des dignités devenues la récompense du vice? Notre obscurité, du moins, nous met à l'abri des soupçons de la pâle jalousie, & l'on ne craint pas de voir notre fortune s'élever sur les débris du trône; nous dédaignons même d'être les confidens de leurs sanglans desseins.

SILIUS, *en montrant Satrius & Natta.*

Vois-tu là-bas ces deux scélérats, Satrius & Natta, les cliens de Séjan, ses ministres & ses confidens? Flatteurs, parjures, délateurs & traîtres, au gré de leur intérêt, ils composent sur ses regards les traits de leur visage, & enfoncent, en souriant, le poignard dans le sein du Romain vertueux.

SABINUS.

Faut-il s'en étonner, quand nos Consuls, nos Préteurs, nos Sénateurs même ne rougissent pas de ramper dans un honteux esclavage? Tibère lui-même, cet ennemi de la liberté, condamne leur bassesse (1).

(1) Indigné des adulations qu'on lui prodiguoit, il s'écria un jour en plein Sénat: race méprisable! née pour la servitude.

SILIUS.

Hélas, Sabinus ! L'orgueilleuse ambition des Romains a attiré sur eux la vengeance céleste. A peine un siècle s'est écoulé depuis qu'on leur a donné des fers : nous étions libres ; nous n'avions d'autre maître que la patrie. L'adulation fit trahir la cause publique, & nous devînmes l'esclave du premier ambitieux ; aujourd'hui nous courbons la tête sous le joug de plusieurs tyrans : nous sommes la proie des délateurs ; notre sûreté dépend d'un mot, d'un regard ; & bientôt nos pensées deviendront des crimes.

SABINUS.

Le grand art des tyrans est d'encourager les flatteurs. La haine, compagne de l'injustice, s'attache à de viles créatures, & excuse la cruauté des maîtres. Mais j'apperçois l'illustre Cordus, avec le sévère Arruntius.

SCENE II.

Les précédens, CORDUS, ARRUNTIUS.

SABINUS.

QUEL motif vous amène en ces lieux, Seigneur ? Sabinus s'étonne de vous y voir.

CORDUS.

Que les Dieux protègent le digne Sabinus! Un mot, Seigneur. (*Ils parlent bas*).

NATTA.

Connois-tu Cordus?

SATRIUS.

Eh! qui ne connoît pas celui qui se distingue par ses écrits, & s'occupe à composer les Annales Romaines?

NATTA.

Les Annales Romaines! De quelle époque?

SATRIUS.

Depuis Pompée jusqu'à nos jours.

NATTA.

Est-il attaché à Séjan?

SATRIUS.

Je l'ignore.

NATTA.

C'est un homme dangereux; il faut l'observer.

SABINUS, *haut.*

Ces tems sont bien différens de ceux dont nous parlons.

ARRUNTIUS.

Ce ne sont pas les tems, ce sont les mœurs qu'il faut blâmer. Nous avons oublié les vertus de nos ancêtres. Où sont les Catons, les Brutus? Caton, dont l'ame intrépide, ne craignit pas d'être ver-

tueux, quand César étoit criminel : dédaignant de vivre son esclave, il mourut son maître. — Malgré tous les charmes de la faveur, n'a-t-on pas vu Brutus trancher les jours du tyran de sa patrie ? Voilà les citoyens dont Rome s'enorgueillit. Hélas ! privés de la lumière, une urne paisible renferme tout-à-la-fois & leurs cendres & leurs vertus : nulle étincelle de leur courage n'est venue jusqu'à nous ; & nous n'avons plus des Romains que le nom.

SCENE III.

Les précédens, HATERIUS, DRUSUS.

(*Ce dernier traverse le Théâtre avec sa suite*).

HATERIUS.

PLACE ! place au fils de l'Empereur.

SABINUS.

Ah ! Prince. — Il ne daigne pas s'arrêter. — Il ignore combien je l'aime.

ARRUNTIUS.

Pouvez-vous oublier ses défauts ?

SABINUS.

Je n'y vois que les écarts de la jeunesse, que l'expérience peut corriger : eh ! n'avons-nous pas chaque jour des preuves de ses vertus ? Noble,

magnanime, il se fait aimer du peuple, tandis que son père s'en fait haïr.

ARRUNTIUS.

On dit qu'il est l'ennemi de Séjan.

SILIUS.

Il protège les fils d'Agrippine, & n'est pas jaloux des vertus de leur pere; il n'envie pas la gloire de Germanicus.

ARRUNTIUS.

Ah! Germanicus, tu possédois tout ce qui distinguoit nos illustres ancêtres.....

SILIUS.

Nous étions ses cliens, il étoit notre ami; jamais mortel ne fut plus grand, plus digne des Dieux: au lieu d'une vaine pompe, une noble douleur honora ses funérailles: le soldat affligé gardoit un morne silence; il exprimoit ses regrets par des signes, comme il convient à des hommes, qui ne connoissent d'autres larmes que celles des vaincus.

CORDUS.

Sa fin fut semblable à celle du grand Alexandre.

SABINUS.

Non, non Cordus; l'un étoit le fléau de l'humanité, l'autre en fut le consolateur.

ARRUNTIUS.

Ses vertus ont causé sa perte.

SABINUS.

SABINUS.

Ses vertus étoient suspectes à César. Qu'un citoyen se distingue par son mérite, un Prince jaloux l'éloigne sous de faux prétextes, & lui fait un crime de son devoir. Tel fut le sort de Germanicus; Tibère lui confia le commandement des armées; il blâma son zèle, & au lieu de le récompenser, il l'empoisonna.

CORDUS.

Voici Séjan qui s'approche.

SILIUS.

Avec quel méprisable respect il est abordé de ses cliens !

ARRUNTIUS.

Ah ! Rome, à quel point tu te vois avilie !

SCENE IV.

Les précédens, SÉJAN, TÉRENCE, *Suite de Séjan.*

SATRIUS.

SEIGNEUR ! — Un Patricien romain.....

SÉJAN.

A qui parlois-tu ?

SATRIUS.

A un fils d'Esculape, au fameux Eudemus, Médecin de Livie.....

SÉJAN.

Ne m'avois-tu pas demandé une grace ?

SATRIUS.

Oui, Seigneur.

SÉJAN.

Parle.

SATRIUS.

Un Patricien romain demande une charge de Tribun; il en donnera cinquante sesterces..... cette faveur vous l'attachera.

SÉJAN.

Je te l'accorde. — Ne m'as-tu pas dit qu'Eudemus est Médecin de Livie ?

SATRIUS.

Oui, Seigneur.

SÉJAN.

Approche. (*A demi-voix*). A-t-il le mérite d'être habile courtisan ?

SATRIUS.

Il est digne d'un regard de Séjan.

SÉJAN.

Il suffit. — Conduis-le dans la gallerie; que

personne n'approche. — Je veux m'entretenir avec lui. (*A ses Cliens*). — Qu'on me laisse. (*A Satrius*). — Suis-moi.

SCENE V.

ARRUNTIUS, SILIUS, SABINUS, *Cliens de Séjan.*

ARRUNTIUS.

L'AVEZ-VOUS entendu? O phébus! refuse-nous la lumière, quand l'homme ne rougit plus de conserver sa vie aux dépens de l'humanité.

SILIUS.

La puissance de Séjan lutte contre la destinée: l'idole de la Cour l'emporte sur Jupiter; il est l'arbitre de l'Empire; un seul de ses regards décide du sort des Romains.

ARRUNTIUS.

Quel changement, grands Dieux! Le vil esclave de Caïus, le complaisant du méprisable Appius.....

SABINUS.

Est aujourd'hui le Collègue du maître du monde: il commande, il dispose de toutes les dignités; & ce qui étoit autrefois le prix du mérite, est aujourd'hui la proie d'une odieuse

vénalité. Son palais renferme les tributs, ou plutôt les dépouilles de toute la terre.

SILIUS.

Il médite de grands desseins : sous le prétexte d'affermir la discipline militaire, il rassemble dans son camp toutes les forces prétoriennes. — Il aspire sans doute à la puissance souveraine.

ARRUNTIUS.

Il en a le pouvoir ; il ne lui manque que le nom.

SILIUS.

Drusus s'opposera à ce projet ambitieux.

SABINUS.

Ah ! Seigneur, son sort dépend de Séjan....

ARRUNTIUS.

Si Séjan ose attenter à ses droits, je jure par les Dieux, que cette main lui plongera un poignard dans le sein....

SABINUS.

Prends garde, on nous observe.

ARRUNTIUS, *se tournant vers les Cliens de Séjan.*

Je ne crains pas la mort, & défie le pouvoir de Séjan ; que ses espions lui disent qu'Arruntius méprise les traîtres. (*Ils sortent*).

SCENE VI.

(*Le Théâtre représente la gallerie du Palais*).

SATRIUS, EUDEMUS.

SATRIUS.

Il va venir dans l'instant. — Qu'avez-vous, Eudemus ? Vous me paroissez inquiet.

EUDEMUS.

Je suis surpris, je l'avoue, que Séjan m'ait choisi pour une telle entreprise. Mais les Dieux l'ordonnent sans doute.

SATRIUS.

Si vous le servez fidèlement, vous pourrez défier l'inconstante fortune : il est généreux, & récompense magnifiquement. Le voici.

SCENE VII.

SATRIUS, EUDEMUS, SÉJAN.

SATRIUS.

Seigneur, voilà le sçavant Eudemus, dont le mérite est au-dessus des plus grands éloges.

SÉJAN.

La renommée m'en a instruit. — Approchez ; que ce moment soit pour vous l'époque du bonheur : je veux vous consulter sur un mal dont je suis dévoré ; il m'en coûte de vous confier ce secret important ; mais l'espoir d'y trouver un prompt remède.... (*A Satrius*). Retire-toi : va voir qui se promène là-bas. (*Satrius sort*). — Ah ! mon cher Eudemus, j'ai besoin de votre secours.

EUDEMUS.

Ordonnez, Seigneur.

SÉJAN.

Vous êtes le Médecin de Livie ?

EUDEMUS.

Oui, Seigneur ; & celui de la grande Augusta, mère de Tibère, ainsi que de plusieurs autres Romaines aussi célèbres : je suis le dépositaire de tous leurs secrets, Seigneur.

SÉJAN.

Vous êtes un homme utile à l'Etat : vous pouvez dévoiler bien des mystères...

EUDEMUS.

Ah ! Seigneur, mon devoir est d'être discret.

SÉJAN.

De toutes ces nobles matrones, laquelle servez-vous avec le plus de zèle ?

EUDEMUS.

Je ne connois point les préférences, Seigneur.

SÉJAN *lui prend la main.*

Soyez franc; je veux être votre ami: convenez que vous préférez Livie....

EUDEMUS.

Son mérite & sa beauté ont des droits sur une ame sensible....

SÉJAN.

Je vois qu'elle a le prix.

EUDEMUS.

Ah! Seigneur, il n'est point de mortel qui mérite plus que vous la préférence: ordonnez; je vous obéirai dans tout ce qui pourra s'accorder avec mon devoir & mon honneur.

SÉJAN.

La confiance de Séjan vous honore assez: je sçais récompenser les services; je puis étonner l'univers par l'éclat de mes bienfaits. Livie ne se borne pas sans doute à vous consulter; un homme de votre mérite doit être son confident.

EUDEMUS.

Je conviens, Seigneur, qu'elle m'honore de sa confiance; mais si je trahissois ses secrets, quelle opinion auriez-vous de celui que vous comblez de vos bontés?

SÉJAN.

Plus le sacrifice est grand, & plus la récompense sera brillante; mais je veux vous donner une preuve de ma confiance : mon mal, Eudemus, provient d'une passion malheureuse ; j'aime, oui, j'aime Livie : vous qui l'approchez, instruisez-la d'un amour malheureux ; dites-lui que ma flamme ne s'éteindra qu'avec ma vie.

EUDEMUS.

Si je pouvois vous apprendre que son cœur sent le prix d'une si haute faveur, je serois au comble de mes vœux.

SÉJAN.

Ah ! mon cher Eudemus, tu es à moi ; oui, tu seras dorénavant mon ami, mon conseil....

EUDEMUS.

Seigneur,....

SÉJAN.

Point de remercimens; tes regards annoncent ta reconnoissance ; va, cours t'acquitter de ma commission, & que ton retour soit marqué par l'honneur du Consulat.

EUDEMUS.

Si vous voulez la voir aujourd'hui, je vous ménagerai une entrevue secrète.

SÉJAN.

Dans quel lieu ?

EUDEMUS.

Dans mon jardin, Seigneur.

SÉJAN.

Ah ! trop généreux ami, compte sur tout ce que la fortune peut accorder à ses favoris. (*Eudemus sort*). — (*Seul*). L'ambition fait plus d'esclaves que la nécessité. Si je corromps Livie, je ne crains plus Drusus : il me hait, & s'oppose à tous mes projets. Ah ! Minerve, prête-moi ton secours ; c'est toi seul que je sers dans cette entreprise ; si j'emprunte le masque de l'amour, c'est pour mieux frapper ma victime.

SCENE VIII.

SÉJAN, TIBÈRE, DRUSUS, SABINUS, SILIUS, ARRUNTIUS, CORDUS, LATIARIS, NATTA, *Suite & Gardes de l'Empereur.*

(*Plusieurs s'agenouillent devant Tibère*).

TIBÈRE.

LEVEZ-VOUS : cet hommage n'est dû qu'aux Dieux ; je suis mortel comme vous ; la majesté impériale mérite le respect, mais non pas l'adoration.

SÉJAN.

La modestie de César l'égale aux immortels.

ARRUNTIUS, *à part.*

Il blâme la flatterie, & souffre l'adulation.

NATTA, *à Arruntius.*

Il ne l'a point entendu.

ARRUNTIUS.

Voilà les artifices des Cours; on a des Parasites qui applaudissent à tous les vices.

TIBÈRE.

Un Prince sage & prudent ferme l'oreille à la flatterie : n'encensez point celui dont tous les vœux ne tendent qu'à mériter l'amour du peuple, & l'approbation du Sénat; Tibère fait gloire d'être son esclave.

ARRUNTIUS, *à part.*

Quelle dissimulation !

CORDUS.

Quelle éloquence !

SABINUS, *à part.*

Quand l'homme puissant daigne s'abaisser, c'est pour mieux asservir.

TIBÈRE.

(*On lui donne plusieurs paquets de lettres*).

D'où viennent ces lettres ?

HATERIUS.

Du Sénat.

TIBÈRE.

Et celles-ci ?

LATIARIS.

Du même Tribunal, Seigneur.

TIBÈRE.

Est-il assemblé ?

LATIARIS.

Oui, Seigneur. Les Sénateurs attendent vos ordres pour se séparer.

SILIUS, *pendant que Tibère lit.*

Pourquoi son cœur n'est-il pas d'accord avec ses discours ? Que le sort des Romains seroit digne d'envie ! Leur obéissance seroit préférable à leur ancienne liberté ; ceux même qui ont péri pour sa défense, demanderoient à renaître pour exposer de nouveau leurs jours au service de Tibère : non, il n'y a point d'esclavage sous un Prince vertueux ; lui obéir est le triomphe de la liberté.

ARRUNTIUS.

Je veux l'en instruire ; je veux lui prouver que la dissimulation n'en impose point au sage....

SABINUS.

Arrêtez ! ne brusquons rien ; attendons avec prudence le moment favorable ; la vérité plaît rarement ; c'est lorsqu'un Prince l'écoute, qu'on peut lui parler sans détour.

TIBÈRE.

Assurez le Sénat de ma reconnoissance ; dites-lui que c'est à lui de m'éclairer & à moi de servir l'Etat ; dites-lui que je me conforme en tout à ses décisions, & que mon suffrage préviendra ses volontés : obéir à des hommes aussi sages, c'est régner. — Je ne puis accorder à l'Espagne la permission d'élever un temple, à ma mère & à moi : je l'ai accordée, il est vrai, aux villes asiatiques : mais Auguste, mon modèle & mon guide, n'a-t-il pas permis qu'on l'adorât à *Pergame ?* On y voit sa statue à côté de celle de *Rome ;* c'est à son exemple que j'ai accepté le même honneur : mais si je recevois cet hommage dans toutes les provinces, on condamneroit, avec raison, mon orgueil, je deviendrois criminel, & bientôt mon nom périroit dans l'oubli. Que tout l'Empire sache que loin de prétendre aux honneurs divins, Tibère déclare ici, qu'il n'est qu'un mortel ordinaire, qu'il borne son ambition à mériter le titre de juste & de vertueux. Ah ! si je pouvois imiter mes illustres ancêtres, cette gloire surpasseroit celle d'avoir des temples : trop souvent ils servent d'opprobre à l'homme orgueilleux qu'on y encense. Puissent les Dieux m'accorder l'amour du devoir & de la justice ; & lorsque la Parque aura filé mes jours, puisse-t-on donner à ma mémoire les éloges dûs à la

vertu. Je méprise de vains honneurs : mais je serois coupable, si je n'étois point jaloux d'une bonne renommée.

SÉJAN.

Quand César parle, les Oracles se taisent.

ARRUNTIUS *se lève ; bas à Cordus.*

Si je reste..... il faut que j'éclate.....

CORDUS, *bas à Arruntius.*

Arrêtez....

ARRUNTIUS.

Quoi ! je serai le témoin de ces impostures ?

TIBÈRE.

Quoique je refuse des temples, je consens que le Sénat s'acquitte du vœu de ma mère (1), & qu'il récompense le zèle de Lépide : ce célèbre Romain, en réparant les ravages du temps dans la place Æmilienne, conserva à l'Empire son plus beau monument. J'approuve aussi la faveur qu'il a faite à *Silanus ;* en transférant cet illustre criminel à l'isle de Cythère, il donne des preuves de sa clémence : mais parmi toutes ces graces, celle qui me flatte davantage, c'est l'honneur décerné à Séjan : sa statue est digne d'orner le théatre

(1) Elle avoit promis, pendant une grande maladie, un don considérable à la *Fortune Equestre*, dont le Temple étoit à *Antium*, aujourd'hui *Ancone*. Il en reste quelques vestiges.

du grand Pompée, que sa vigilance a sauvé des flammes..... Ne rougis point Séjan ! que ta modestie ne s'allarme point de ces louanges..... L'amitié n'a jamais flatté l'orgueil : que l'envie se taise ; qu'elle apprenne que tu es le plus grand des Romains, le soutien de l'Empire, & le conseil de Tibère. Ton mérite m'arrache cet éloge. Les Princes agissent par des motifs inconnus au vulgaire ; pour pouvoir les pénétrer, il faudroit être leurs égaux. (*A Séjan*). Suis-moi. (*Il sort*).

ARRUNTIUS.

César !.....

SABIUS.

Ah ! Seigneur, que faites-vous ?

CORDUS.

César ! la statue de Séjan deshonore Pompée.....

ARRUNTIUS.

Quoi ! l'on verroit l'opprobre des soldats dans le sanctuaire du plus grand des guerriers ! Périsse l'Univers ! que le nom Romain soit enseveli sous ses ruines ! O Dieux ! faut-il que nous soyons témoins d'un pareil forfait ?

SILIUS.

Modérez-vous, Seigneur.

DRUSUS.

O Jupiter ! pardonne aux erreurs de mon père. Il s'associe au plus vil des mortels : titre, rang,

dignité, tout est oublié pour le ministre de ses plaisirs. Qu'il tremble! les premiers pas vers le trône sont hérissés d'épines; mais l'ambitieux qui a sçu les franchir une fois, renverse bientôt tous les obstacles, & triomphe dans son usurpation.

ARRUNTIUS.

O Prince généreux! ton noble courroux nous rend le courage & la vie.

DRUSUS.

Vois-tu avec quelle pompe l'odieux flatteur s'avance en ces lieux.

SCENE IX.

Les précédens, SÉJAN, *suivi de ses Cliens.*

SÉJAN. *Il distribue plusieurs papiers.*

VOILA vos placets; conduisez vos protégés devant moi. — Je me suis occupé de toi, Latiaris.

DRUSUS *s'avance entre Séjan & Latiaris.*

Ton aveugle orgueil te fait-il oublier que tu es devant le fils de ton maître?

SÉJAN *le menace.*

Retire-toi.....

DRUSUS *lui donne un soufflet.*

Malheureux!

ARRUNTIUS.

Que les Dieux te récompensent.

SÉJAN.

Cet affront..... (*à part*) te coûtera cher, Drusus.

DRUSUS.

Approche : mais tu crains mon courroux. — Evite mes regards, (*il tire son épée*) ou bientôt cette arme changera ton triomphe en pompe funèbre.

ARRUNTIUS.

Tu es digne du nom Romain.

(*Drusus sort accompagné des mécontens*).

SÉJAN.

Je dissimule ma colère ; mais cet outrage, Drusus, renferme ton destin. Un éclat imprudent m'eût privé de ma vengeance. Suivons mon dessein : frappons ; mon crime devient légitime.

(*Chœur de Musiciens.*) (1).

(1) Ce Chœur de Musiciens répond à la symphonie qu'on joue aujourd'hui pendant les entr'actes.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Un appartement dans le palais de Tibère*).

SÉJAN, LIVIE, EUDEMUS.

SÉJAN.

LE service que nous rend Eudemus mérite le don d'une province, Madame; mais pour rendre ma reconnoissance plus flatteuse, unissez vos remercimens aux miens.

LIVIE.

Eudemus connoît mes sentimens, Seigneur; mais qui donnera le poison à Drusus?

EUDEMUS.

Son Eunuque favori Lygdus.

SÉJAN.

Cet homme vous est-il entièrement dévoué?

EUDEMUS.

Je n'ai pas eu assez de temps pour m'en instruire.

LIVIE.

Il faut user d'artifice pour l'engager dans cette grande entreprise.

SÉJAN.

Est-il avide, ambitieux?...

LIVIE.

Il est trop livré aux feux de la jeunesse pour connoître d'autre Dieu que l'Amour.

SÉJAN.

Est-il beau, bien fait?....

EUDEMUS.

Il possède les charmes d'Adonis.....

SÉJAN.

Je m'en charge. — Ah ma divine Princesse! depuis que je connois la fermeté de votre courage, mon amour en prend de nouvelles forces. Une femme aussi magnanime mérite un autre époux. Le foible, le pusillanime Drusus est indigne de vous. L'empire du monde est votre partage: quand Livie sera unie à Séjan, elle brillera sur le trône comme un astre resplendissant; elle donnera la loi à l'Univers: le nom de César & celui d'*Augusta*, semblables à des météores, s'obscurciront aux rayons de sa gloire: les feux de l'étoile d'Agrippine s'éteindront, & l'indolent Tibere, empruntant de vous tout son éclat, languira tristement dans l'oubli. (*On entend du bruit*). Qui vient

nous interrompre ? Vois si c'est Drusus. — Ne craignez rien, Madame.

LIVIE.

Ah Seigneur ! la crainte & l'amour ont fait place à la haine.

EUDEMUS *rentre.*

Un émissaire de l'Empereur vous avertit, Seigneur, que ce Prince vous attend.

SÉJAN.

Je vous quitte, Madame, & reviendrai bientôt sur les aîles de l'Amour. (*Il sort*).

SCENE II.

EUDEMUS, LIVIE.

EUDEMUS.

Ah fortunée Princesse ! votre empire sur le cœur de Séjan vous fait regner sur tout l'Univers.

LIVIE.

Je connois à peine l'étendue de mon pouvoir, & j'ignore encore comment je pourrai récompenser le zèle d'Eudemus.

EUDEMUS.

Il ne se bornera pas à de vaines protestations; j'employerai en votre faveur, Madame, tous les

secrets que l'art du divin Esculape a inventés pour relever l'éclat de la beauté. Il ne faut rien négliger, Madame ; il faut enchaîner le puissant Séjan ; sa passion pour vous ne connoît plus de bornes ; sa femme, la belle *Apicata*, a fait place à Livie. Séjan écarte tout ce qui peut distraire son amour pour vous, & désormais il ne veut vivre que sous vos loix.

LIVIE.

N'ai-je pas donné l'exemple de ce sacrifice ? J'abandonne mon époux ; je trahis ses secrets : que peut-on faire davantage ?

EUDEMUS.

Ce généreux effort, plus encore que votre rang, vous élève au-dessus de votre sexe ; la postérité vous applaudira ; ceux qui vous blâmeront seront forcés au silence, quand on prononcera le nom du grand Séjan. Séjan ! dont la renommée retentit jusqu'aux cieux.....

SCENE III.

EUDEMUS, LIVIE, SÉJAN.

SÉJAN.

LES ordres, ou plutôt les prières de César, me forcent à vous quitter, Madame. — Souve-

nez-vous de votre promesse ; soyez ferme, & comptez sur toute la tendresse de Séjan. — Ayez soin, Eudemus, de préparer un poison subtil ; qu'on attribue le trépas de Drusus à un accident naturel. — Envoyez-moi l'Eunuque. (*Il sort*).

SCENE IV.

EUDEMUS, LIVIE.

EUDEMUS.

VOTRE santé chancellante, Madame, annonce que vous avez besoin de mes secours.

LIVIE.

Occupez-vous auparavant du sort de Drusus.

EUDEMUS.

Tout est prêt ; il ne nous manque que l'aide de Lygdus.

LIVIE.

Allez, il est temps de nous séparer ; un plus long entretien peut devenir suspect.

(*Elle sort avec Eudemus*).

SCENE V.

SÉJAN *seul.*

MA dissimulation surpasse celle des Egyptiens, des Parthes & des Hébreux, célèbres dans l'art de feindre. Quelle vengeance ! Tu t'es trompé, Drusus ; tu ne connoissois pas l'étendue de mon pouvoir. Un seul de mes regards va te réduire au néant. Je punirai ton insolence ; oui, je la punirai ! sous les yeux même de ton père. Les murs, les voûtes de ce palais, retentiront des accens de ma colère ; rien ne peut me retenir : je te défie, fureur des Euménides ; ma haine surpasse la tienne. L'adultère est le moindre des maux que je médite.....Il naîtra de mon juste courroux des événemens qui étonneront l'Univers. La postérité en frémira.....Elle reculera d'effroi..... Oui, des événemens.... ton père en sera jaloux ; il gémira de n'en être pas l'auteur : il en usurpera la gloire ; mais il m'en laissera recueillir le fruit. Courage, mon ame, ne t'arrête pas. Quand le Ciel & l'Enfer se ligueroient contre toi, ne succombe pas à de vaines terreurs ; prouve au fier Jupiter que ta puissance égale la sienne. La crainte fit les Dieux, la foiblesse les encense.

SCENE VI.

SÉJAN, TIBÈRE.

TIBÈRE, *à sa suite.*

QU'ON nous laisse & que personne n'approche de ces lieux. (*La suite se retire*). Assieds-toi : quand le maître du monde est forcé de connoître la crainte, que doit-on penser de ceux qui le font trembler ?

SÉJAN.

Leur destin ne peut qu'être fatal....

TIBÈRE.

Mais le sien, Séjan ?

SÉJAN.

Vous êtes tout-puissant, Seigneur, & vous pouvez craindre ?

TIBÈRE.

Mais si la nature, le sang, les loix....

SÉJAN.

Les loix, Seigneur ? La politique ou l'état s'opposent-ils à votre vengeance ?

TIBÈRE.

Non.

SÉJAN.

Eh bien ! tout le reste n'est que chimère ;

agissez sous le prétexte du bien public, ce motif suffira pour vous justifier, & condamnera vos ennemis.

TIBÈRE.

Mais la haine publique suit de près la violence.

SÉJAN.

Quand on craint la haine publique, il ne faut pas aspirer à règner.

TIBÈRE.

Peut-on briser impunément les liens sacrés de l'humanité !....

SÉJAN.

On peut tout pour conſerver une couronne ; le nom même de tyran ne doit point effrayer. Si la religion, le sang, ou de vains reſpects enchaînent l'autorité souveraine, le Prince n'eſt plus que l'esclave de ses Sujets ; quand la loi s'élève en faveur du peuple, la force des armes lui impose silence.

TIBÈRE.

Ainsi donc un Prince qui agit avec prudence, peut tout faire avec impunité.

SÉJAN.

N'en doutez pas, Seigneur.

TIBÈRE.

Séjan ne devine-t-il pas le sujet qui m'inquiète ?

SÉJAN.

Ah ! Seigneur, puis-je m'aveugler sur vos vrais intérêts ? C'est Agrippine.....

TIBÈRE.

Et son orgueilleuse famille.

SÉJAN.

Elle eſt aussi fière que dangereuse. Déjà l'esprit du père anime les enfans. Germanicus se reproduit dans leurs regards, dans leur courage ; ils semblent nourrir dans leur sein le projet de vanger sa mort.

TIBÈRE.

Sa mort ! ils n'en connoissent point les auteurs.

SÉJAN.

On nous l'attribue tout bas. Seigneur, quand la politique immole une victime, il eſt dangereux d'épargner les enfans.

TIBÈRE.

Mais s'ils n'ont d'autres crimes que leur naissance, il eſt plus dangereux encore de les immoler.

SÉJAN.

Sera-t-il temps de les punir quand ils seront vangés ?

TIBÈRE.

Conspirent-ils contre moi ?

SÉJAN.

Connoît-on la fureur de l'orage, avant que le tonnerre éclate ? Soyez plus prévoyant, Seigneur. Trop de sécurité entraîne souvent des repentirs. On s'endort quelquefois au milieu du danger. Les fils d'Agrippine sont entreprenans : secondés des conseils de leur mère, ils sont capables de tout oser. On remarque depuis peu que cette fière Romaine affecte une pompe plus imposante ; elle recherche les suffrages du peuple, fait des sacrifices aux Dieux, & ne craint pas de mêler dans ses prières le nom de ses fils à celui de César. Elle passe le jour dans les festins, & la nuit dans des entretiens mysterieux. Sabinus, le vieil Arruntius, Gallus, Furnius, Regulus, & toute la cohorte des mécontens, président à ces festins ; ils lui rappellent ses ancêtres, l'égalent à *Augusta*, vantent ses vertus, son courage, sa fécondité, & ne cessent ces éloges que pour faire celui de Germanicus : quelquefois elle parle de son espoir, de voir ses enfans dignes de leur père ; elle leur inspire un orgueil insultant ; elle leur rappelle leur naissance, & leurs droits à l'Empire. Le peuple, ami de la nouveauté, se flatte déjà de voir renaître sous leurs loix son ancienne liberté. Ah ! César, l'âge entraîne souvent la négligence ; un Prince jaloux de son autorité doit

écarter du trône ses jeunes successeurs : s'il permet à ses enfans d'en approcher, qu'il s'en serve comme d'une ombre au tableau, & que leur obscurité relève son éclat.

TIBÈRE.

Je punirai bientôt une telle licence.

SÉJAN.

Par quels moyens, Seigneur ?

TIBÈRE.

Par l'exil.

SÉJAN.

Cette ressource est inutile, Seigneur ; autrefois la moindre rigueur les eût accablés ; mais aujourd'hui que tout conspire à les rendre puissans, il faut feindre ; il faut porter un coup plus hardi. Lorsqu'un sujet audacieux voit trembler son maître, il s'en prévaut aussi-tôt. Comme un serpent entortillé dans ses écailles colorées, il se cache tant qu'il est ignoré, & distille en silence son venin ; mais si l'imprudent voyageur trouble son asyle, il s'élève, rassemble toutes ses forces, s'élance, & vomit à la fois le poison & la mort.

TIBÈRE.

Ah ! Séjan, que faut-il faire ?

SÉJAN.

Dissimulez, Seigneur, flattez leur orgueil par l'éclat des honneurs & des dignités ; & tandis

qu'enivrés de leur gloire, ils s'endormiront dans une fausse sécurité, portez le coup fatal. Mais commencez par les priver de leur appui; cette sévérité effrayera leurs partisans, & la ruse vaincra ces fiers ennemis; ils tomberont, ils périront, sans connoître la main qui les aura frappés.

TIBÈRE.

Non, non; je ne suis point avide de leur sang, & l'épargnerai tant qu'il restera d'autres moyens de punir..... Cependant! ne vaut-il pas mieux leur ouvrir la voie du trépas, que celle du trône?..... Du trépas!.... ne puis-je pas, à l'exemple d'Auguste, les vaincre par mes bienfaits?

SÉJAN.

Ah! Seigneur, les loups ne perdent jamais leur naturel sanguinaire. Vous consumez le temps en vains raisonnemens. Il faut agir, César; contre un Sujet puissant, le Prince doit tout oser.

TIBÈRE.

Ah! mon cher Séjan, je ne puis me contraindre plus long-temps. Tes conseils sont conformes à mes desirs: tu détermines mon cœur mieux que tous les oracles de Jupiter. Prononce: quelle sera notre première victime?.....

SÉJAN.

Silius..... Son triomphe sur le grand

Sacrovir, le distingue parmi nos illustres généraux. Ses succès le rendent dangereux; sa chûte doit effrayer ses amis.

TIBÈRE.

Mais Sabinus.....

SÉJAN.

Son destin n'est pas rempli; permettez-lui de vivre encore quelques jours. Il ne faut pas les proscrire ensemble, de peur qu'une rigueur excessive ne nuise à nos projets, & ne nous fasse tomber dans nos propres pièges. Après lui Arruntius méritera nos soins; il parle beaucoup, mais ses plaintes ne sont pas dangereuses. Sosie, l'impérieuse épouse de Silius, Sosie, semblable aux furies, nourrit dans son sein tous les feux de l'enfer: elle doit tomber sous nos coups: n'épargnons ni Cremutius, ni Cordus: celui-ci, fier de ses talens, ose transmettre à la postérité les fastes de la Nation; il censure; il approuve; il compare les temps & les gouvernemens; enthousiaste partisan de l'ancienne liberté.....

TIBÈRE.

Qu'il périsse à l'instant. De tels témoins sont trop dangereux. Un éternel oubli doit dérober à la postérité la mémoire de mon règne. Mais de quels crimes chargerons-nous les proscrits?

SÉJAN.

Laissez-moi le soin des accusateurs, Seigneur. Rassemblez le Sénat, je réponds du reste.

TIBÈRE.

Instruisez-moi de vos desseins.

SÉJAN.

Le moindre retard peut tout renverser : de tels projets demandent la plus grande activité.

TIBÈRE.

Je vais, de ce pas, ordonner qu'on assemble le Sénat. (*Il sort*).

SCENE VII.

SÉJAN, POSTHUMIUS.

SÉJAN.

EST-CE toi, Posthumius ? Quelles nouvelles m'apporte-tu d'Agrippine ?

POSTHUMIUS.

Tout paroît changé, Seigneur. La Princesse & ses confédérés, affectent une réserve qui m'étonne ; il semble qu'ils devinent mon dessein.

SÉJAN.

Quel jour l'as-tu vue ?

POSTHUMIUS.

Hier au soir, Seigneur.

SÉJAN.

Qui étoit avec elle ?

POSTHUMIUS.

Sabinus, Silius, Arruntius, Furnius, Gallus, & tout ce qui compose son parti.

SÉJAN.

Quoi ! aucun de ceux que tu me nommes n'a parlé ?

POSTHUMIUS.

Quoique Satrius secondât mes efforts, personne n'a répondu à notre attente.

SÉJAN.

Cela m'étonne : il suffit qu'ils s'assemblent pour être criminels. Pourquoi n'as-tu pas flatté l'orgueil de la Princesse ?

POSTHUMIUS.

Ce stratagême alloit me réussir, mais Sabinus lui a fait observer.....

SÉJAN.

Rends-toi sur le champ au Palais d'Augusta ; que le crédit de ton amie Mutilia Prisca te donne accès auprès d'elle ; instruis-la de tout ce qui se passe chez Agrippine ; raconte-lui ce que tu m'as dit l'autre jour ; parle-lui de Silius, & que tes expressions, s'il se peut, ajoutent à sa haine

pour lui. Inspire-lui des soupçons contre Sabinus; accuse Arruntius; n'épargne point Gallus; mais sur-tout dis-lui qu'Agrippine tient des discours séditieux contre César; dis-lui qu'elle aspire à gouverner l'Etat; qu'elle en menace le Chef par des discours insultans; fais qu'Augusta en instruise son fils; ajoute que son salut, que celui de Tibère & de l'Etat en dépendent; dis-lui qu'une mère peut mieux qu'un autre l'en avertir, & le tirer d'une sécurité qui lui deviendra fatale. Prends un ton pénétré, & dis-lui : « de quoi nous » servent, hélas! notre zèle, nos soins, nos bri» gues, si l'Empereur, par une bonté sans égale, » s'endort au milieu des dangers. Rome, au temps » des guerres civiles, n'étoit pas plus divisée, » qu'elle l'est maintenant par les factions qui la » déchirent. On s'y déclare ouvertement en fa» veur d'Agrippine : chaque jour voit naître de » nouveaux désordres, chaque jour les voit s'ac» croître par l'impunité.....»; enfin tu discuteras cet important sujet aussi long-temps qu'elle prolongera son audience. Adieu, mon noble Posthumius. Séjan te prie de le rappeller dans le souvenir de ta chère *Prisca :* dis-lui qu'il la sollicite d'employer tout son crédit auprès de la Princesse, & qu'il compte sur ses soins pour l'exécution de nos grands desseins.....

POSTHUMIUS.

POSTHUMIUS.

L'amitié suppléera à l'éloquence. (*Il sort*).

SÉJAN.

Avec l'appui d'Augusta, je ne crains plus l'incertitude de César. L'exagération du danger enflamme la colère d'un Prince foible ; dès qu'il commence à punir, rarement il s'arrête ; il immole quiconque lui fait ombrage, & finit par être cruel. Depuis que la fortune m'a souri, je n'ai cessé de disposer le cœur de mon Maître à la tyrannie. Lui-même écarte les obstacles qui s'opposent à ma grandeur..... Drusus ne tardera pas à tomber sous mes coups ; tremblez, fils de Germanicus, le même sort vous attend : la chasteté de votre mère, la fidélité de vos Gardes, sont une foible barrière contre moi. Les craintes de César assurent votre perte. L'inconstante Livie est en mon pouvoir ; toi-même, Tibère, tu ne m'échapperas pas : après avoir détruit pour moi toute ta famille, je t'abandonnerai à la haine publique, & t'écraserai sous les ruines de ta propre maison : ce dernier sacrifice sera le signal de mon triomphe. (*Il sort*).

SCENE VIII.

SATRIUS, NATTA.

SATRIUS.

LES amis d'Agrippine me semblent bien circonspects maintenant.

NATTA.

Quoiqu'ils nous soupçonnent de les trahir, Arruntius cependant ne peut se contenir.

SATRIUS.

De plus grands intérêts nous occupent.

NATTA.

Les voici : retirons-nous.

SCENE IX.

SABINUS, ARRUNTIUS, CORDUS.

SABINUS.

JE suis surpris qu'Agrippine reçoive chez elle des délateurs.

ARRUNTIUS.

Ils cherchent des victimes.

CORDUS.

Avez-vous observé comme ils parlent de César ?

ARRUNTIUS.

Ce sont autant de pièges dressés contre nous.
(*Afer traverse le Théâtre.*)

CORDUS.

Voyez ? Voilà encore un de leurs associés.

ARRUNTIUS.

C'est l'orateur Afer : quand César est avide de sang, il lui prostitue son éloquence. Pour mieux frapper sa victime, il mêle à ses discours des larmes artificieuses. C'est le crocodile du *Tybre:* quiconque le maudit, est l'ami d'Arruntius.

SABINUS.

Méprisons un vil esclave ; sa bassesse est le tombeau qui ensevelit sa mémoire ; ou si son nom échappe à l'oubli, c'est pour être l'opprobre de sa postérité. (*Ils sortent*).

SCENE X.

(*Le Théâtre représente le Palais d'Agrippine*).

AGRIPPINE, SILIUS, NERO, SOSIE.

SILIUS.

JE n'ose en dire davantage, Madame ; mais sçachez que vous négligez vos vrais intérêts.

AGRIPINNE.

Ah! généreux Silius, je connois votre zèle. La vertueuse Sosie partage ma reconnoissance, & son attachement allège le poids de mes malheurs.

SILIUS.

Sosie est franche & sincère : quand il s'agit de votre gloire, elle brave tous les dangers : mais cette noble franchise peut vous nuire, Madame : vous êtes environnée d'espions ; chacun de vos convives n'est qu'un ennemi déguisé, un délateur jaloux de votre repos.

AGRIPPINE.

Tibère eût-il, à l'exemple d'Argus, cent yeux pour m'observer ; Séjan eût-il cent oreilles attentives à mes discours ; tout mon Palais fût-il aussi transparent que ce voile, on ne me verra jamais contraindre mes actions, ou déguiser mes sentimens. Je ne voudrois pas être à ce prix la rivale de Junon même. L'innocence & la vertu, Silius, ignorent toute crainte.

SILIUS.

Ces sentimens sont bien dignes d'Agrippine ; mais, Madame, la prudence n'est point une foiblesse. Natta, Satrius, & l'éloquent Afer, se jouent en votre présence de Livie & Séjan. Tibère lui-même & son auguste mère ne sont point à

l'abri de leurs satyres! Ah, Princesse! ces entretiens sont autant de pieges qu'il faut éviter.

AGRIPPINE.

Vous êtes prévoyant, Silius.

SILIUS.

Plût aux Dieux que je le fusse davantage. Les ennemis de Germanicus osent tout entreprendre : d'autres crimes ne les épouvanteront pas.

SCENE XI.

Les précédens, JUNIUS DRUSUS.

(*Il entre précipitamment*).

JUNIUS DRUSUS.

AH, Madame! Drusus est expirant.

AGRIPPINE.

Ciel!

SILIUS.

O Dieux! fatal soufflet!

NERO.

Qui l'a reçu.

SILIUS.

Séjan.

AGRIPPINE.

Il n'en faut point douter; il meurt empoisonné.

JUNIUS DRUSUS.

Cette mort aura des suites funestes. On dit que Séjan répudie sa femme, & qu'il voit secrettement une noble Romaine, dans la maison d'Eudemus. Le Sénat est assemblé.

SILIUS.

J'y cours, & vais m'informer d'un évènement qui causera bien des désordres.

AGRIPPINE.

Les Dieux vous soient propices.

SILIUS.

Adieu, Sosie; ne quittez point ce Palais; que la vertueuse Agrippine soit votre égide. (*A Drusus & Nero*). Ah, Princes! n'abandonnez pas un ami expirant. Allez : que ces derniers devoirs appaisent la douleur du peuple. Une inspiration du Ciel semble me dire que le traître Séjan médite d'autres forfaits. Dieux éternels! protégez la triste famille du grand Germanicus.

(*Chœur de Musiciens*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente la Salle du Sénat*).

SÉJAN, VARRO, LATIARIS, COTTA, AFER, *d'une part;* GALLUS, LÉPIDE, ARRUNTIUS, *d'une autre;* des Hérauts, des Licteurs.

SÉJAN, *à demi-voix.*

CÉSAR & moi nous garderons le silence, & si nous le rompons ce sera pour vous défendre. Varro, c'est à vous qu'est réservé l'honneur de l'accuser. L'inimitié qui règne, entre son père & le vôtre, écartera tout soupçon de partialité. Voici les articles sur lesquels vous l'attaquerez. Lisez-les attentivement, & que la ruse seconde l'audace; Afer est informé des volontés de César.

VARRO.

Silius eſt-il averti?

SÉJAN.

Non; Tibère ne veut pas qu'il soit prévenu.

AFER.

Il ordonne qu'on l'accuse de trahison.

VARRO.

Fort bien.

SABINUS, *à demi-bas à Gallus.*

La mort de Drusus empêchera César d'assister au Sénat.

GALLUS, *à demi-voix.*

Quelles peuvent être les raisons qui nous assemblent ici?

ARRUNTIUS, *montrant le Consul & les Sénateurs de son parti.*

Demandez-les à ces lâches intriguans. Ils ne nous rassemblent que pour être les témoins de leur audace; notre impuissance seule fait notre sûreté.

GALLUS.

Remarquez leur agitation.

ARRUNTIUS.

Sans doute ils méditent la perte de quelque illustre Romain.

SABINUS.

Voyez comme ils se placent.

ARRUNTIUS.

Ils affectent cette humilité, qui est le signe de la douleur.

GALLUS.

Voyez les larmes qu'ils donnent à la mort de Drusus, pour flatter l'Empereur.

VARRO, *aux Héraults.*

Commandez le silence.

LES HÉRAULTS.

Silence, de la part du Consul.

VARRO (1).

Pères conscripts : puisse l'objet qui nous rassemble servir à l'avantage & au bonheur de l'Etat. Voici Silius.

SCENE II.

Les précédens, SILIUS.

SILIUS.

SALUT, respectables Sénateurs.

UN LICTEUR.

Arrêtez Silius : vous n'avez plus de place au Sénat.

SILIUS.

Pourquoi ?

(1) L'Auteur a cru devoir conserver ici les termes usités à Rome en pareille occasion.

UN HÉRAULT.

Approchez, Silius; le Consul vous accuse....

LES LICTEURS.

Place à César....

SCENE III.

Les précédens, TIBÈRE *entre avec beaucoup de pompe.*

ARRUNTIUS, *pendant que Tibère se place.*

QUOI! l'Empereur dans ces lieux? On médite quelque grand complot.

SABINUS.

Malheur à Caïus Silius!

TIBÈRE.

Sénateurs, pourquoi ce triste maintien? Quel sujet vous accable? Quel accident force le Consul d'abandonner sa place? La dignité romaine, à l'épreuve de tous les malheurs, ne doit jamais oublier le rang qui lui est dû. Que mon exemple vous serve de leçon. D'autres, en perdant leur fils, fuient leurs amis, & se refusent à la clarté du jour; je ne les blâme pas: mais le chef de l'Empire ne peut s'abandonner à de vaines douleurs. Tout entier au bien public, c'est dans

le bonheur de l'état qu'il trouve sa consolation. La grande *Auguſta* ma mère, succombe sous le poids des années; moi-même je sens que la main du tems commence à s'appesantir sur ma tête. Drusus n'est plus, ses enfans sont jeunes, le défaut d'un successeur entraîne de grands désordres; il est de mon devoir de les prévenir, & d'écarter les maux qui menacent l'Empire. Les Dieux, protecteurs de Rome, ont accordé au grand Germanicus l'honneur de donner des soutiens à l'Etat; *Nero* & *Drusus* sont dignes d'occuper le trône de l'Univers. Qu'il plaise au Consul de les admettre ici : ils attendent là-bas ses ordres; que le Sénat daigne les protéger, que leur présence fasse succéder la joie à la tristesse, & que la main du plaisir essuie les larmes de la douleur.

ARRUNTIUS, *bas à Sabinus.*

Je m'égare dans un labyrinthe de conjectures.

SABINUS.

Voici les Princes.

SCENE IV.

Les précédens, NERO, JUNIUS DRUSUS.

TIBÈRE.

PRINCES, approchez; & vous, Sénateurs, voilà l'espoir de cet Empire. A la mort de leur père, l'infortuné Drusus, mon fils, eut soin de leur fortune, & quoiqu'il eût lui-même des enfans, le sort de ses neveux l'occupa uniquement. Il n'a rien négligé pour les rendre dignes de Rome; maintenant que cet appui leur est ravi, le soin de leur destinée n'appartient qu'à vous seuls. Je vous demande au nom des Dieux & de l'Etat, de protéger les fils du neveu d'Auguste : reconnoissez en eux leurs illustres ancêtres : exaucez ma prière, & vous acquitterez Tibère de son devoir. (*Les Sénateurs donnent un signe d'approbation*). Princes, voici vos parens; le bonheur de l'Etat devient votre patrimoine. Gardiens redoutables des droits des citoyens, recevez-les favorablement, & les Dieux vous applaudiront. Qu'ils soient aussi distingués par leurs vertus, que par leur naissance. Qu'on voie en eux les plus grands des Romains, & qu'ils n'aient point de rivaux en mérite; qu'ils soient

respectés par la valeur, l'équité, plutôt que par le rang ou la fortune & la naissance, & que leurs vertus soient encore au-dessus de leur renommée. Respectables Sénateurs, consolez Tibère, en applaudissant à son choix.

LE SÉNAT (1).

Puissent les Dieux exaucer les vœux de César! Puissent-ils ajouter de nouveaux honneurs à ceux que le Sénat destine à la postérité de Germanicus.

TIBÈRE.

Généreux soutiens de l'Empire, Tibère s'unit à vos vœux.

ARRUNTIUS, *à moitié bas.*

Ah, César! si ton cœur étoit d'accord avec ta bouche.

TIBÈRE.

La joie de ce grand jour efface les malheurs de Tibère; & lorsqu'il m'est permis d'arroser de mes larmes les autels des Dieux, ma douleur se perd, comme les eaux du fleuve, dans le vaste océan du bien public.

ARRUNTIUS, *à part.*

Comme il sçait feindre!

TIBÈRE.

Témoin de votre amour pour les fils de

(1) Autre formule usitée par les Romains.

Germanicus, il ne me reste plus qu'à prier les Dieux de finir paisiblement ma triste carrière. Mais puisqu'il faut attendre les décrets du destin, que le Sénat me permette au moins d'alléger mes travaux, & qu'il me laisse vivre désormais dans une douce retraite.

ARRUNTIUS, *à Sabinus & Gallus.*

Quel artifice !

SABINUS, *aux précédens.*

Sa demande est suspecte.

GALLUS, *aux précédens.*

Elle empoisonne toute sa conduite.

ARRUNTIUS, *aux précédens.*

S'il dissimule, Dieux éternels ! changez en serpens les lauriers de sa couronne, & vengez-nous du perfide.

GALLUS, *aux précédens.*

Ecoutons !

TIBÈRE.

Je sens toute ma foiblesse, & ne soupire qu'après le repos.

SÉJAN.

Ah, Seigneur ! le bonheur de Rome est appuyé sur vos soins, comme les cieux sur le vigoureux *Atlas :* vous ne pouvez vous éloigner, sans exposer l'Empire à une ruine certaine, & le Sénat n'y doit pas consentir.

TIBÈRE.

Le bonheur de l'Etat l'emportera toujours sur celui de Tibère : si le Sénat m'ordonne de rester, j'obéirai.

ARRUNTIUS, *à part.*

Je te devinois, monstre abominable.

LE SÉNAT (1).

Puisse le grand, le magnanime César, jouir d'une longue suite d'années ! Que les Dieux lui conservent sa modestie, sa sagesse, & son innocence. O Jupiter ! ne permets pas qu'il oublie sa douceur, sa bonté, sa vigilance & sa piété.

ARRUNTIUS, *bas à Sabinus.*

Dis plutôt sa perfidie. Mais pour la conserver, il n'a pas besoin du secours des Dieux. Il n'a rien à leur demander.

TIBÈRE.

Il est tems de vous occuper des affaires publiques.

(*Nero & Drusus se retirent*).

ARRUNTIUS, *à part.*

Silius ! voici le moment critique. (*Afer se lève & avance vers le Consul*).

LES HÉRAULTS.

Silence.

(1) Autre usage des Romains.

AFER, *aux Hérault.*

Faites comparoître Caïus Silius.

LES HÉRAULTS.

Caïus Silius! approchez.

SILIUS, *fièrement.*

Me voici.

AFER.

Après ta dernière victoire sur le grand *Sacrovir*, César & le Sénat t'ont décerné les honneurs du triomphe; aucun Romain n'en a murmuré; on les croyoit alors le prix de ta vertu, la récompense de tes services; on ne connoissoit pas les forfaits qui ont souillé ta victoire.

SILIUS.

Des forfaits?

AFER.

Tais-toi, Silius.

SILIUS.

Je suis Romain, & tu m'oses imposer silence? Montre-moi mes crimes; rends-les publics; parle, oui, parle à l'instant. Riche & vertueux, sans doute je ne sçaurois vivre parmi vous. Mes trésors, mes terres, voilà mes ennemis: mon opulence irrite la cupidité de vos infâmes délateurs: trop puissant, & trop clair-voyant peut-être, voilà mes crimes.

AFER.

AFER.

Si déja le nom de crime t'effarouche, comment supporteras-tu l'examen de ta conduite ?

SILIUS.

Déploie contre moi l'art séducteur de ton éloquence mercenaire, je la méprise ainsi que toi : nomme-moi mon accusateur.

VARRO.

C'est moi.

ARRUNTIUS.

Quoi ! le Consul ?

VARRO.

Oui : je t'accuse à la face de Rome & de César, d'avoir engagé l'Etat dans une guerre ruineuse ; d'avoir faussement accusé *Sacrovir* d'être l'ennemi de l'Empire, & d'avoir prolongé les hostilités avec les Gaulois, pour mieux piller les provinces dont tu prenois la défense.

SILIUS.

Cela est faux.

VARRO.

Ton épouse est ta complice. Si mon accusation est fausse, que César m'inflige un juste châtiment.

SILIUS.

César ? je récuse le dénonciateur : qu'on diffère le jugement de ma cause, jusqu'à l'expiration de son consulat.

TIBÈRE.

Je n'y sçaurois consentir.

SILIUS.

Comment ! sera-t-il tout à la fois & mon juge & mon accusateur ?

TIBÈRE.

Tel est le privilège du Consul ; l'usage qui l'autorise est trop sacré pour qu'on ose l'enfreindre.

SILIUS.

Ton injustice est au-dessus de ta cruauté.

TIBÈRE.

Silius ! je respecte dans le Consul la majesté romaine : je jure par le Capitole, par les Dieux, & par nos Loix sacrées, que le bien de l'Etat est ici mon seul guide ; sans lui, j'oublierois en ce moment mon pouvoir, & garderois le silence.

AFER.

Si César daigne permettre qu'on poursuive le jugement de cette cause, on rendra justice à Silius.

SILIUS.

Je suis sous la protection des Loix ; on ne peut m'en priver sans crime.

AFER.

Je voudrois qu'on pût t'accorder encore davantage.....

SILIUS.

Je ne l'accepterois pas. Que les loix parlent ; que Thémis, jalouse de ses droits, ferme l'oreille à tes propos insidieux ; qu'elle méprise tes artifices, ton éloquence & tes détestables détours, c'est assez pour ma justification : mais si sa balance penche en faveur de l'oppresseur, que Jupiter lui arrache son bandeau, & qu'elle soit témoin de sa honte.

AFER.

Il est en délire.

SILIUS.

Ailleurs tu n'oserois me tenir ce langage..... Mais je connois la main qui me frappe.....

VARRO.

Sa crainte le trahit ; elle manifeste en lui.....

SILIUS.

Quoi ?....

VARRO.

L'ennemi de l'Etat.....

SILIUS.

Dis plutôt le tien. — Des Ministres tels que toi, vils instrumens de la tyrannie, déshonorent à la fois & l'Etat & sa gloire.

SÉJAN.

Est-ce ainsi qu'on parle au Consul ? Quelle impiété ! quelle insolence !

SILIUS.

Prends garde, Sëjan; tu trahis ici tes desseins secrets. Ce vain appareil de justice n'est qu'un piége tendu contre moi : j'avois prévu vos ruses, vos artifices. Séjan ne permet pas que l'on soit vertueux. — Dieux immortels ! leur cruauté ne me forcera jamais de vous accuser d'injustice ! Dieux tout puissans ! est-ce là la récompense qu'on réservoit à mes travaux ? Est-ce pour de tels forfaits que j'ai bravé les rayons ardens du soleil, que j'ai combattu les volages Gaulois, les sauvages Germains ? Apollon avoit abandonné ses coursiers avant que j'abandonne le champ de bataille. Les aigles romaines, agitant leurs aîles, irritoient encore le feu du combat; la mort voloit de toutes parts : seul j'ai attaqué les troupes des *Sincambres*, seul je les ai vaincues : mes cicatrices ne sont point celles d'un esclave fugitif; c'est sur ma poitrine, c'est sur mon visage que je porte les glorieuses marques de ma valeur. (*Il montre sa poitrine.*) Pour qui ai-je reçu ces honorables marques ? C'est pour Rome, c'est pour César ! — Et voilà le sort qu'ils me destinent. O Jupiter ! laisse-moi rappeller ici ces exploits, puisque Tibère les oublie.....

AFER.

Pourquoi les vanter en tous lieux ? N'as-tu pas

dit chez Agrippine que l'Empire te devoit son salut ? Lorsque les troupes se mutinèrent, n'as-tu pas dit que ton courage les ramena à leur devoir ? que sans toi Rome étoit perdue ? Homme présomptueux !....

TIBÈRE.

Est-il vrai, Silius ?

SILIUS.

César peut-il douter de la foi de son Ministre ?

ARRUNTIUS.

Brave Romain !

SÉJAN.

Cette seule offense le rend assez coupable.

VARRO.

De si grands exploits accusent Rome & César d'ingratitude.

COTTA.

De tels bienfaits ne peuvent s'acquitter que par le don d'un Empire.....

GALLUS.

Il n'est pas de prix assez grand pour récompenser Silius.

ARRUNTIUS.

Quoi ! Gallus est l'esclave de Tibère ?

SILIUS.

Oui, Tibère, Afer t'a dit vrai. Depuis le moment où j'ai servi l'Etat, tu m'as craint &

haï : les plus grands services deviennent un crime à tes yeux, dès qu'ils ont cessé d'être utiles à tes desseins ; tes vœux une fois remplis, tu immoles quand il faudroit récompenser ; ton ambition est d'enchaîner toute la terre, & c'est sur notre liberté que tu veux jetter les fondemens de ta grandeur....

COTTA.

Quelle audace ! Imposez-lui silence.

LATIARIS.

Qu'on le censure.....

SÉJAN.

Qu'on charge de fers l'ennemi de César.

SILIUS.

Ministre sanguinaire d'un Prince barbare, arrête ; je brave ta fureur : depuis long-tems Silius défie l'inconstante fortune ; il ne craint ni ses menaces, ni son courroux ; il la force de respecter sa vertu. Ni la colère de César, ni la haine du fier Séjan, ni la bassesse de Varro, ni la meurtrière éloquence d'Afer, ni la servile adulation d'un Sénat corrompu, ne sçauroient m'épouvanter ; rien ne m'attache à la vie. — L'homme courageux & le lâche sont également destinés à mourir ; mais leur mort les distingue : la mienne sera digne d'un Romain. S'il en est ici qui méritent ce grand nom, qu'ils regardent Silius, & qu'ils apprennent de lui à braver les tyrans. (*Il se tue.*)

VARRO.

Malheureuse catastrophe !....

ARRUNTIUS.

Mortel digne des Dieux.....

TIBÈRE.

Qu'on s'assure de sa mort.....

SABINUS *embrasse le corps.*

Sa main étoit encore ferme.....

ARRUNTIUS *l'embrasse aussi.*

Adieu, généreux ami ; ta mémoire sera chère à tout homme vertueux.

TIBÈRE, *en regardant le corps.*

Ah, Silius !.... pourquoi m'as-tu ravi le plaisir de te pardonner !

ARRUNTIUS, *à part.*

Le traître !

SÉJAN.

César, ces regrets offensent votre justice, & nuisent au bien public. Plaindre le coupable, c'est encourager son exemple.

TIBÈRE.

Un Prince doit être avare du sang des citoyens. La perte de ses biens eût assez puni son offense.....

ARRUNTIUS.

Elle eût satisfait tes avides courtisans.

VARRO.

Qu'on emporte le corps.

SÉJAN.

Qu'on fasse comparoître Sosie.....

GALLUS.

Qu'elle soit proscrite, que sa fortune soit partagée entre l'Etat & ses enfans.

LÉPIDE.

Partagée, Seigneur ! Oubliez-vous que la loi n'en accorde qu'un quart aux délateurs ? Pourquoi priveriez-vous ces malheureux enfans des droits des citoyens ? Quels sont leurs crimes ?

TIBÈRE.

J'approuve l'humanité de Lépide.

ARRUNTIUS.

La nécessité seule l'oblige à être juste. Mais que vois-je ? Cremutius Cordus, entouré de Licteurs ?

SCENE V.

Les précédens, SATRIUS, NATTA, CORDUS, *conduit par les Licteurs.*

LES HÉRAULTS.

CREMUTIUS CORDUS, paroissez.

CORDUS.

Me voici.

TIBÈRE, *bas à Séjan.*

Quel est ce nouveau proscrit ?

SÉJAN, *bas à Tibère.*

Voilà l'Auteur des Annales Romaines.

LE HÉRAULT.

Satrius Secundus & Pinnarius Natta, accusateurs, parlez ; le Sénat vous l'ordonne.

ARRUNTIUS.

Tigres insatiables ! ne vous lasserez-vous jamais de vous abreuver de sang ?

SATRIUS.

Cordus, je t'accuse du crime de sédition : tes écrits respirent une licence dangereuse pour l'Etat ; ils annoncent dans l'Auteur un esprit d'indépendance, que les loix condamnent : tu censures le gouvernement, tu blâmes des actions que tu dois respecter : tu oses davantage ; fils ingrat, tu déclames contre la Patrie qui t'a porté dans son sein ; tu adresses tes plaintes aux Romains, & ne crains pas de les publier.

NATTA.

Tu fais des comparaisons odieuses ; tu fais l'éloge de *Brutus ;* tu oses dire que le nom romain est mort avec *Cassius.*

COTTA.

Qui sommes-nous donc ?

VARRO.

Qu'est César ?

AFER.

Qu'est le Sénat ? Audacieux ! tu oses préférer Brutus, ce parricide, cet ennemi de son Prince & de sa Patrie, à ceux dont la fidélité est le soutien de l'Etat ; ta plume licentieuse n'épargne personne. Si Cassius fut le dernier Romain, César tu n'es plus rien.

TIBÈRE.

Qu'il réponde.

CORDUS.

Si mon crime est d'être sincère, je suis aussi coupable que *Tite-Live*. Ce célèbre Historien ne craignit pas de louer le Grand *Pompée*, & *Auguste* ne s'en offensa pas ; sa franchise, au contraire, resserra leurs liens. Il osa donner le nom d'*illustres* à *Scipion*, à *Afrianus*, à *Cassius* & à ce même *Brutus*, que tu nommes parricide. *Pollio* & *Messala* en parlèrent sans contrainte ; *Auguste* les approuva ; &, loin de les punir, il les combla de ses bienfaits. *Cicéron* n'a-t-il pas égalé *Caton* aux Dieux mêmes ? *Jule César*, alors Dictateur, borna son courroux à une épître éloquente. Les lettres d'*Antoine*, les plaidoyers de *Brutus* ne sont-ils pas autant de satyres contre *Auguste* ? Cependant le chef de l'Empire garda le silence.

Catule & *Tibule* exercèrent leur fiel contre tes deux prédécesseurs (1); mais ceux-ci faisant mépris de leurs invectives, elles perdirent leur sel, & languirent bientôt dans un profond oubli. Voit-on mes écrits infectés par une basse calomnie ? Je n'y parle que des morts; c'est la mort qui fait leur renommée. — L'impartiale postérité juge les actions des grands hommes; elle fait tomber le masque de l'imposture, & découvre le Héros ou le Tyran. En vain ici l'on me condamne, en vain on y flétrit mon honneur : la mémoire de Cordus ne périra qu'avec Rome.

SABINUS.

O digne Cordus ! ta modération t'assure l'immortalité.

(*L'Empereur se consulte avec ses Partisans*).

ARRUNTIUS, *bas à Sabinus.*

Il les force du moins à se consulter.

TIBÈRE.

Qu'on l'emmène; on décidera de son sort dans un autre moment.

COTTA.

Qu'on ordonne aux *Ædiles* de brûler ses ouvrages. (*L'Empereur se lève*).

(1) *Jule* & *Auguſte.*

LES HÉRAULTS.

Que le Sénat se retire. Licteurs, reprenez les faisceaux.

(*L'Empereur, sa Suite & tous les Sénateurs se retirent, excepté Arruntius, Sabinus & Lépide*).

ARRUNTIUS.

Vaine espérance ! Le Sénat, en brûlant les ouvrages de Cordus, peut-il détruire tous les siècles ? Filles de mémoire, conservez-en le souvenir !

SABINUS.

Cette rigueur ajoutera à leur célébrité.

LÉPIDE.

Malheur au siècle où c'est un crime d'encourager la vertu par la censure du vice !

ARRUNTIUS.

Hélas, Lepide ! *Auguste* a prévu les malheurs du règne de Tibère.

SABINUS.

Retirons-nous ; il n'est pas prudent de s'arreter ici. (*Ils sortent*).

SCENE VI.

(*Le Théâtre représente le Palais de Tibère*).

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Tout a réuſſi; les faveurs accordées aux fils de Germanicus tranquillisent déja leur mère. Occupons-nous maintenant du sort d'Arruntius & de Sabinus; ce sont des vipères qu'il faut écraser: que Gallus périsse avec eux; il devient flatteur & rempant; mais je pénètre ſes desseins.

SÉJAN.

Respirons un moment, César. Sabinus.....

TIBÈRE.

Non, non; commençons par Arruntius.....

SÉJAN.

Gardez-vous de l'immoler, Seigneur; il nous est trop utile: sa langue, en brisant le frein de la prudence, attire sur lui la haine publique, & nous met à l'abri du reproche; c'est à ses discours licentieux qu'on attribue vos rigueurs.

TIBÈRE.

Je me soumets aux conseils de Séjan; c'est à toi, c'est à tes soins que je dois mon repos. Hélas! comment Tibère s'aquittera-t-il auprès de toi?

SÉJAN.

Seigneur, m'est-il permis de vous rappeller que jamais vos bontés ne m'ont fait négliger mes devoirs? Je sacrifierois toutes les espérances que me donne votre faveur; je renoncerois à la protection des Dieux, plutôt que d'abuser de votre confiance. Jamais je n'ai ambitionné les titres ni les honneurs; la gloire d'être utile à mon maître, est le seul bien où j'aspire, & je m'occupe de son salut comme le moindre de ses Soldats.....

TIBÈRE.

Pourquoi ces protestations? Ai-je jamais douté de ton zèle?

SÉJAN.

Hélas! Seigneur, vos bienfaits ont passé mes desirs. Mais de toutes les graces que j'ai reçues de vous dans le cours de mon heureuse carrière, celle de m'allier à votre Maison (1) est la seule dont je m'enorgueillis. Cette grace, Seigneur, est l'époque de mes espérances.

TIBÈRE, *à part.*

Ses espérances!

SÉJAN.

Auguste honora un Citoyen Romain du don de

(1) La fille de Séjan étoit fiancée à Claude, fils de Tibère.

sa fille..... Quoiqu'ami de Tibère, je n'ose me flatter d'obtenir la même faveur..... S'il daignoit cependant m'accorder Livie.... Un ſi grand bienfait, en unissant nos intérêts, m'attacheroit encore mieux à son service, éléveroit le crédit de ma famille, & abaisseroit celui de la fière Agrippine. Je n'envisage, dans ce dessein, que le bonheur de mes enfans; pour moi, je n'aspire qu'à la gloire de mourir l'esclave d'un ſi bon maître.

TIBÈRE.

Je loue ton affection paternelle, & j'admire ton désintéressement. Preſque tous les hommes sont guidés dans leurs entreprises par des motifs personnels; les Princes seuls travaillent pour la gloire..... Avant de te répondre, il faut y réfléchir : je dois consulter Livie; c'est d'elle que dépend le choix d'un autre époux; d'ailleurs elle a une aïeule, une mère, dont les sages conseils peuvent lui être utiles; c'est à elles de prononcer sur cet hymen. Tu crains pour moi la haine d'Agrippine; mais si la famille impériale est offensée, son mécontentement sera bien plus dangereux que la colère de cette Princesse; divisée par des factions, déchirée par la discorde, elle marchera à grands pas vers sa ruine. Si dans ce moment même tu fais ombrage à mes neveux, que feras-tu, Sejan? Ta vie est en danger.

— Pense-tu que la veuve de Caïus & de Drusus mon fils, devienne, sans murmurer, l'épouse d'un simple Citoyen ? que la fille, la femme, la sœur des plus illustres Romains, le rejeton des Maîtres de l'Empire, consente à sa honte ou à sa perte, pour aggrandir ta Maison ? Si je cédois à ta demande, le Peuple & le Sénat s'y opposeroient : déja l'on se plaint de ta haute faveur ; les nobles murmurent en secret ; ils s'épouvantent de ta fortune, & leur haine rejaillit sur moi. — Sois prudent, Séjan ; l'amitié ne veut pas que je te flatte d'un vain eſpoir. J'ai sur toi des projets au-delà de ton attente..... Tu ne tarderas pas à en être éclairci : bientôt tu seras l'égal de Tibère..... Il n'eſt pas tems encore de t'en parler..... Mais ton mérite est connu de César, & répare à ses yeux le défaut de ta naissance.... Cependant, empressé à te satisfaire, je saisirai l'occasion d'instruire le Peuple & le Sénat de ton dessein.

SÉJAN.

Ah, Seigneur ! gardez plutôt un profond silence. Vous avez arraché le bandeau qui m'aveugloit ; vous m'avez appris à connoître comment l'on refuse ce qu'à peine j'osois vous demander. J'ai honte de mon imprudence ; punissez ma présomption, ou plutôt qu'un entier oubli m'assure

le

le pardon de César. — Tibère est-il décidé à quitter Rome ?

TIBÈRE.

Je suis à peu près déterminé à suivre ton avis.

SÉJAN *lui présente un papier.*

Seigneur, ceci doit vous confirmer dans ce sage dessein.

TIBÈRE.

Donne, prévoyant ami : j'examinerai tes raisons; en attendant, occupe-toi de notre premier dessein & puisse-tu y réussir. (*Il sort*).

SCENE VII.

SEJAN, *seul.*

OUI, je réussirai, si tu quittes Rome; n'en doute pas, imbécile Empereur ! Tu voudrois me persuader qu'on attribue ma faveur à mes crimes, & ma puissance à tes vices. C'est donc moi qui attire sur toi la haine publique ? Tu oses me tenir ce langage, & tu ne prévois pas que je sçaurai écarter tout ce qui peut te réconcilier avec les Romains? A peine avoit-il prononcé ces mots, que mon cerveau, semblable à une fournaise ardente, m'a forgé des armes pour lutter contre lui & mon destin..... (*Il se promène d'un air réfléchi*). Oui...

voilà le charme dont j'userai.....; puisse-t-il assoupir tous ses sens! puisse-t-il avoir la vertu de la ciguë, du pavot & de la mandragore! Endors-toi, voluptueux César; languis mollement dans une stupide indolence; abandonne pour elle le soin de l'Empire, & ne t'éveille que pour les plaisirs; c'est pour en mieux jouir que tu brûles de quitter la maîtresse du monde, & c'est moi qui ai sçu t'y engager: le poids des affaires épouvante ta paresse; tu redoutes les soins attachés au diadème! Va, pars; que le séjour de Caprée t'enlève à la patrie; bientôt tu n'y seras que l'esclave de Séjan: Séjan gouvernera sous ton nom; & s'il tombe, sa chûte du moins entraînera la tienne. Allons, poursuivons mon dessein.

(*Il sort*).

SCENE VIII.

TIBÈRE, *seul.*

Epouser Livie? Quelle audace! Tu crois, ambitieux Séjan, que Tibère ne sçauroit plus rien te refuser..... Agissons avec prudence. — Holà, quelqu'un.

UN ESCLAVE.

César?

TIBÈRE.

Restez. (*A part*). Renoncer à mon voyage, c'est annoncer la crainte ou les soupçons.... Mes soupçons peuvent être légitimes, & la crainte peut avoir son excuse. — L'état a droit à mes soins. L'orgueil de Séjan est plus dangereux que la haine d'Agrippine. Souvent l'ami d'un Prince devient son plus redoutable ennemi; c'est un serpent qu'il aime, qu'il caresse, qu'il nourrit dans son sein; c'est une furie qu'il accueille, qu'il loge dans son cœur : si son maître l'offense, sa bouillante ambition lui inspire le desir de se venger. Il est de la sagesse d'un Monarque d'éviter de pareilles préférences, d'opposer la grandeur suprême à l'orgueil de ses sujets : trop de faveurs ôte quelquefois au Prince le droit de punir..... (*Il se promène à grands pas*). — C'en est fait. (*A l'Esclave*). — Ecoute. Si Macro n'est pas dans le palais, va le chercher, & amène-le moi sur le champ. (*L'Esclave sort*). Il faut lui confier mon dessein..... Est-il discret?.... J'en doute; mais la nécessité m'oblige à faire un choix que la prudence condamne. — Séjan est pénétrant; il ne peut être vaincu qu'en opposant l'artifice à la ruse.

SCENE IX.

TIBÈRE, MACRO, L'ESCLAVE.

TIBÈRE, *à l'Esclave.*

QU'ON nous laisse. — Approche, Macro : quand tu connoîtras le sujet qui t'appelle ici, tu seras étonné de l'excès de ta faveur.

MACRO.

La plus humble place dans la confiance de César est au-dessus de mes espérances ; je n'ai point d'autre ambition, Seigneur, que celle de vous servir.

TIBÈRE.

Laissons les protestations, & occupons-nous de nos intérêts. J'ai le projet de quitter Rome, & de dédier deux temples dans la Campanie, l'un au Maître suprême, à *Capoue*, & l'autre au grand Auguste, à *Nola*. Ces devoirs sacrés prolongeront mon absence plus long-tems que je ne le desire. Je n'ignore pas les dangers où ce voyage expose un Empire, que la haine, l'envie & les factions déchirent tour à tour. — Je t'ai choisi parmi la noblesse romaine, qui brigue l'honneur de m'obéir, comme le sujet le plus digne de

veiller à la sûreté de l'Etat. Observe scrupuleusement toutes choses, mais sur-tout Agrippine, Nero & Drusus..... Séjan même..... Je n'ai nul sujet de douter de sa foi; une pareille crainte feroit tort à mon jugement, & condamneroit mon choix: mais l'excès des honneurs engendre quelquefois l'excès de l'ambition. — Tu m'entends, Macro: je connois ton génie, ta sagacité; je n'ignore pas que tu es sage, prudent & discret; tu connois les hommes & leurs défauts; tu as étudié leurs goûts, leurs passions; tu en a développé la source; tu sçais qu'un motif général les fait agir. Cette marque de ma confiance te dit assez combien j'estime ton mérite. Sois le maître absolu de Rome pendant mon absence; observe, punis; le Sénat & les Loix t'approuveront: tu seras le sauveur de César & de l'Empire. Ta seule réponse doit être l'exécution de mes ordres; de messagers fidèles m'en instruiront. Si l'on s'informe quel sujet te conduit au palais, réponds que tu viens voir les chars & les chevaux destinés à mon voyage. Adieu: un plus long entretien deviendroit suspect. Souviens-toi que tu es l'ami de César. (*Il sort*).

naissance ? Toujours environné de dangers, toujours en butte aux soupçons de la noire jalousie, ne vaudroit-il pas mieux succomber tout-à-coup à son malheur, que de flotter sans cesse dans une cruelle incertitude ?

GALLUS.

Vous pouvez encore vous sauver. Madame....

AGRIPPINE.

Quoi ! tu veux qu'Agrippine soit la complaisante de l'indigne Séjan, qu'elle flatte les vices de l'infâme Tibère ? Il n'est plus de sûreté pour les Romains vertueux ! Toi-même tu n'es pas à couvert auprès d'Agrippine. Que l'exemple de Silius, de Sosie, de ma nièce & de l'innocent Furius te serve de leçon : ils furent criminels, parce qu'ils étoient vertueux ; l'amitié d'Agrippine leur fut aussi funeste que l'éloquence de l'exécrable Afer. Ami insensé ! pourquoi t'obstiner à m'être fidèle ? Fuis, Gallus ; le même sort t'attend : crains qu'on ne te voye en ces lieux ; nos entretiens seront des crimes ; la moindre pitié pour ma malheureuse famille sera regardée comme une faction, & tu partageras mon infortune. Hélas ! tout ce qui m'environne devient malheureux ! C'est moi, ce sont mes fils qu'ils condamnent. Succombons en silence, sans écraser sous nos ruines le reste de nos amis : alors peut-être nous serions

coupables, & leur cruauté auroit une excuse..... Rien ne peut prévenir notre disgrace; tous les moyens sont également dangereux. Ah, Gallus! le foible lutte vainement contre le poids de la puissance.

NERO.

Ignorez-vous, Madame, que le superbe Séjan est de retour à Rome.

GALLUS.

Hé quoi! seroit-il disgracié?

JUNIUS DRUSUS.

Il est plus que jamais en faveur auprès de Tibère. L'Empereur dînoit dans sa métairie, pratiquée dans les collines de *Fundane*, sur le bord de la mer. Une partie de la grotte s'écroule; plusieurs personnes périssent, d'autres se sauvent; Séjan, resté seul, se jette sur César, & le couvrant de son corps, le garantit du poids du rocher. Les Gardes accourent, & trouvent le Favori dans cette pénible attitude. Cette aventure l'a affermi, plus que le destin même, dans l'affection de Tibère, & il revient à Rome plus puissant que jamais.

AGRIPPINE.

Ah, mes fils! c'est vous, c'est ma postérité qu'il écrasera. Princes, souvenez-vous de votre naissance! Que le courage de votre père se retrace à jamais à votre mémoire; que sa vertu soit

votre guide ; que votre courage brave les coups du tyran : ne craignez point l'adversité ; les Dieux ne nous l'ont envoyée que pour mieux nous éprouver. Voyez comme le chêne orgueilleux résiste à la tempête ! En vain Borée réunit contre lui tous ses efforts ; il brave le courroux du Dieu irrité. Que le sort de vos oncles, de votre illustre père, vous apprenne à souffrir : il faut vous attendre à toutes les rigueurs d'une injuste haine. Courage, mes enfans ! soyez dignes de votre mère ; & si vous ne pouvez vous distinguer par vos exploits, distinguez-vous du moins par une noble soumission aux décrets du sort. On cesse bientôt de craindre les maux qu'on a sçu prévoir.

(*Ils sortent*).

SCENE II.

(*Le Théatre représente le Forum d'Auguste, orné de statues*).

MACRO, *seul.*

QUOI ! déja de retour à Rome ? César est-il donc si foible, ou le nom de Séjan renferme-t-il un charme à qui rien ne résiste ? Tu t'es trop engagé, Macro ! Jusqu'à ce moment il falloit t'occuper du salut de César ; songe maintenant

au tien : si Séjan l'emporte, tu es perdu ; tu tomberas dans tes propres piéges. Ah ! tandis qu'il en est tems encore, prévenons ce malheur ; hâtons-nous de frapper le coup qu'on nous prépare : si mon projet réussit, Séjan ne m'échappera pas.

(*Il sort*).

SCENE III.

LATIARIS, RUFUS, OPSIUS.

LATIARIS.

N'EN doutez pas, Séjan vous récompensera. Vous vous cacherez derrière ces statues ; (*Il montre les piédestaux des statues*) & lorsque j'aurai sçu l'engager dans des discours séditieux, vous paroîtrez, & l'arrêterez à l'instant.

RUFUS.

Quand viendra-t-il ?

LATIARIS.

Je vais le chercher. (*Il sort*).

OPSIUS.

Hâtez-vous ; je brûle de me signaler.

RUFUS.

La proscription de Sabinus nous vaudra l'honneur du Consulat.

OPSIUS.

Notre zèle mérite cette récompense.

RUFUS.

Ami de Germanicus, malgré les malheurs de sa Maison, il lui resta toujours fidèle. Prions Jupiter de lui inspirer une entière franchise avec Latiaris.

OPSIUS.

Il n'oseroit soupçonner son parent; & l'intérêt de l'Etat excuse la trahison de Latiaris.

RUFUS.

J'entends marcher quelqu'un.

OPSIUS.

Vîte, à nos postes.

SCENE IV.

LATIARIS, SABINUS.

LATIARIS.

CE grand attachement pour la triste Agrippine fait l'éloge de votre cœur, Seigneur : bien différent des esclaves de la fortune, vous n'abandonnez pas, dans l'hiver de la disgrace, ceux qui vous réchauffoient dans l'été de la faveur : vos vertus vous rendoient digne de l'estime du grand Germanicus. Hélas! quand je me rappelle

les qualités de cet aimable Prince ; que je vois sa veuve & ses fils languir dans l'oubli, je suis tenté d'accuser les Dieux d'injustice & les hommes de cruauté.

SABINUS.

La malheureuse famille du bon Germanicus doit comme nous, Seigneur, se soumettre à son sort.

LATIARIS.

Ah, Jupiter ! quel sera le nôtre, si la naissance, si la fortune sont autant de crimes.....

SABINUS.

Si nos tables, si nos lits, deviennent la proie des délateurs ? On condamne nos écrits, la science est un don funeste pour nous ; l'ignorance même trouve à peine un asyle dans sa stupidité ; tout fait ombrage ; on nous enlève jusqu'à la liberté de nous plaindre ; environnés d'infâmes espions, nous sommes la proie de ces vautours affamés qui nous percent de leurs yeux, avant de nous immoler.

LATIARIS.

La flamme étincelante de la douce liberté est-elle donc éteinte pour jamais, & ne reste-t-il plus une étincelle pour la rallumer ? N'est-il plus de Romains sur qui l'exemple de nos ancêtres ait quelque pouvoir ? Nous languissons dans

une honteuse indolence. Après avoir vu consumer notre fortune, nous cherchons dans l'obscurité à nous réchauffer avec sa cendre : nous nous berçons d'un vain espoir, & tandis que la chaleur s'exhale & s'éteint à jamais, nous subissons un affreux esclavage. Armons-nous ; il est honteux de porter si long-temps le joug de la patience : notre cause est commune, elle intéresse tous les Citoyens vertueux ; il n'y a que des esclaves qui puissent s'opposer à cette noble entreprise.

SABINUS.

Il vaut mieux renoncer à la clarté du jour, que de se révolter contre son légitime Souverain. Il n'est point de disgrace qui autorise un tel attentat. Quiconque ose le commettre mérite le châtiment d'*Ixion*. Je sçais, comme vous, Seigneur, que Rome, en s'assujettissant au pouvoir des Césars, leur confia la liberté de ses Citoyens. Si le Prince en abuse, est-ce aux Sujets de s'en prévaloir ? Rien ne peut justifier l'oubli des Loix : l'homme sage préfère un état obscur, à l'éclat d'une fortune acquise par le crime.

LATIARIS.

Oubliez-vous, Seigneur, que nous sommes les esclaves du fier Séjan ? Il permet que Tibère aille fatiguer les Rhodiens de son odieuse présence,

pour mieux tyranniser ici les Nobles, les Princes & le Peuple.....

SABINUS.

Cette politique décèle son génie autant que son pouvoir.

LATIARIS.

L'un & l'autre sont également dangereux. Rappellez-vous sa conduite auprès de Livie....., la mort de Drusus, celle de plusieurs illustres Romains.....

SABINUS.

Il a sçu, par ses artifices, semer la discorde dans la Maison Impériale, & rendre suspecte la famille de Germanicus. On l'a vu sous le masque de l'amitié, supposant avec art des conspirations, des desseins homicides, inspirer à son gré la méfiance & les soupçons : c'est ainsi qu'il est parvenu à faire naître cette haine qui divise Tibère & Agrippine. Cette Princesse n'est pas le seul objet de ses desseins artificieux; la mère & les enfans ont été ses victimes. De lâches émissaires entourent le jeune Néron, l'entretiennent de projets ambitieux, flattent son orgueil de l'espoir de régner; & lorsque le Prince crédule, enivré de sa grandeur, semble prêter l'oreille à leurs conseils, Séjan en instruit l'Empereur, & non content de charger Néron d'un crime qui est le

sien, il accuse Agrippine de nourrir ses projets séditieux. Aussi-tôt Tibère tremble, & prononce en frémissant le nom d'Agrippine ; il emploie d'autres armes contre Junius ; il flatte ses goûts, applaudit à ses vices, blâme la partialité d'Agrippine pour ses frères, déplore ses torts, & lui dit que Rome, dont il est l'idole, voit cette préférence avec chagrin. — C'est ainsi, Seigneur, qu'il divise les familles, & c'est ainsi qu'il causera la ruine de l'Etat.

LATIARIS.

César s'endort au lieu de punir.....

SABINUS.

Plaise aux Dieux que son sommeil soit éternel...!

OPSIUS *se jette sur Sabinus.*

Qu'on arrête l'ennemi de César.

RUFUS.

Saisissez-le, Latiaris, ou partagez le nom odieux de traître.

LATIARIS.

On sçait que je suis dévoué à César.

SABINUS, *à Latiaris.*

Perfide ! ces cheveux blancs te préservoient d'un odieux soupçon. (*A Opsius & Rufus*). Ne rougissez-vous pas, vils espions ?

RUFUS,

RUFUS.

Tu confonds la vigilance d'un sujet fidèle avec la bassesse d'un vil délateur.

SABINUS.

Monstre ! un même sort vous attend.

LATIARIS.

Qu'on l'emmène.

SABINUS.

Immolez-moi sur les autels de Séjan, dignes ministres de cette idole de la fortune. — Marchons.

OPSIUS.

Couvrons son visage avec sa robe. (*Ils s'approchent de lui*).

SABINUS, *fièrement.*

Il n'en est pas besoin. Le criminel rougit ; l'innocent triomphe dans son supplice : c'est à vous seuls de fuir les regards des mortels. (*Ils sortent*).

SCENE V.

MACRO, CALIGULA.

MACRO.

NE voyez-vous pas, Seigneur, le danger croître à chaque instant ? Votre mère, vos frères sont cités devant le Sénat. Gallus, leur ami, appellé

aujourd'hui même à la table de César, vient d'y être arrêté & conduit en prison. Sabinus est dans les fers; le Sénat tremblant, garde le silence; personne ne parle, excepté ceux dont la fortune est le prix des malheurs publics. Rome craint un grand évènement. Si vous dédaignez mes avis, si vous ne vous éloignez de ces lieux, vous êtes perdu; votre bien deviendra la proie de leur haine; vous êtes déja l'objet de leur jalousie.

CALIGULA.

Que puis-je faire auprès de l'Empereur?

MACRO.

Implorez son secours; dites-lui qu'on accuse votre mère d'avoir cherché un asyle auprès de la statue d'Auguste, tandis que vos frères cherchoient un appui dans l'armée: ajoutez que, dédaignant toute autre protection, vous n'attendez votre salut que de lui; faites une peinture fidèle de vos malheurs; dites que vous succombez sous l'oppression de Séjan; qu'il sacrifie l'Etat à son ambition; que s'il ne se hâte d'y remédier, Rome, l'Empire & son Chef seront bientôt les victimes de ce sujet présomptueux. Allez, Prince; la faveur de Macro secondera vos prières.

CALIGULA.

Je m'abandonne à vos sages conseils.

(*Ils sortent*).

SCENE VI.

ARRUNTIUS *seul.*

QUOI ! Dieux éternels ! la flamme de l'injustice n'a point allumé les foudres du grand Jupiter ? Père de l'Olympe ! que ton courroux se réveille ! Ecrase sous ta puissance l'orgueilleuse race qui te brave ! Crains qu'elle n'escalade les Cieux ! (*Il apperçoit Lépide*). Pardonne, Dieu tout-puissant ; voici un noble Romain, dont le vice n'a pas encore souillé les jours.

SCENE VII.

ARRUNTIUS, LÉPIDE.

ARRUNTIUS.

AH, Lépide ! nous seuls avons survécu au malheur de la Patrie ; nous seuls pouvons rappeller encore la gloire de nos aïeux.

LÉPIDE.

Nous sommes, Arruntius, ce que tout homme devroit être, justes & vertueux. Laissons la tyrannie nous lancer des regards plus effrayans que la mort, & finissons dignement notre triste carrière.

ARRUNTIUS.

Hélas ! le malheureux Sabinus vient de finir la sienne.

LÉPIDE.

Je l'ai vu au moment où il a subi son sort. Tandis qu'on l'enlevoit des affreuses *Gemonies* (1), son chien fidèle a suivi le corps ; on a fait de vains efforts pour l'écarter ; il n'a point abandonné les restes infortunés de son maître, & lorsqu'on les a jettés dans le Tibre, il s'est élancé & s'y est noyé avec lui.

ARRUNTIUS.

O action à jamais mémorable ! Quelle leçon pour les ingrats ! — Bientôt, Lépide, nous subirons le même sort. Mais, dis-moi, quel art t'a conservé si long-tems cette tête respectable ?

LÉPIDE.

La patience.....

ARRUNTIUS.

Que ne puis-je t'imiter ! Désormais j'adresserai ma prière aux Dieux dans un profond silence, ou si j'élève ma foible voix, puissé-je ne pas les implorer en faveur de Séjan ou de Tibère..... Mais que vois-je ? Néron chargé de fers ?

(1) *Gemonies*, lieu où se faisoit les exécutions.

SCENE VIII.

Les précédens, LACO, NERO, Licteurs.

ARRUNTIUS.

AH, Prince!.....

LACO.

Arrêtez. Personne ne lui parle, sous peine de la vie.

NERO.

Ah, mes amis! songez à votre salut. Puissent les malheurs de Rome finir avec Néro!

LACO, *aux Licteurs.*

Qu'on l'emmène.....

LÉPIDE.

Où va-t-il, Seigneur?

LACO.

En exil à Pons, par l'ordre du Sénat.

ARRUNTIUS.

Est-ce un rêve? Réveillez-vous, mes sens.

LÉPIDE.

Où sont Drusus & Agrippine?

LACO.

On retient l'un dans le Palais, & l'autre est banni à *Pandataria.*

ARRUNTIUS.

O Vulcain ! forge de nouvelles foudres ! Que l'arc de Phébus, les armes de Mars, la lance de Bellonne, la massue d'Alcide..... (*A part*). Je m'égare. (*Haut*). Défendre Rome..... Quel crime leur reproche-t-on ?

LACO.

La trahison.

ARRUNTIUS.

Voilà le comble de l'imposture.

LÉPIDE.

La trahison ! Ainsi donc les lettres de Tibère, les accusations formées contre les Princes, sont autant de piéges pour perdre cette illustre famille à l'insçu de l'Empereur ? Que dit le Peuple de cette sévérité ?

ARRUNTIUS.

Séjan lui impose silence..., (*A Laco*). Puis-je parler sans crime de ce sujet audacieux ? ..... (*Laco le regarde, soupire, & se retire avec Néro*). Adieu, vil espion.....

LÉPIDE.

Vous vous trompez : Laco est franc & vertueux ; mais son devoir le force à l'obéissance.

ARRUNTIUS.

Vous le dites vertueux, Lépide, & il occupe

une charge dans l'Etat ? Non, non, Seigneur; je ne puis croire à sa probité.

LÉPIDE.

Tibère est aveugle ; il nourrit des tigres qui le dévoreront.

ARRUNTIUS.

Quelle honte pour l'Empire, d'en voir le Chef au fond d'une isle obscure, y passer mollement ses jours, loin de son peuple, dont il néglige le bonheur ! Esclave de ses plaisirs, il n'est entouré que de parasites, ministres de sa cruauté ; il ne connoît plus d'autre Dieu que l'infâme volupté. Quoi ! Jupiter frappe de sa foudre le chêne majestueux, & il épargne une tête si coupable ? Ah, Lépide ! croirez-vous désormais à la justice des Dieux ?

SCENE IX.

Les précédens, LACO, POMPONIUS, MINUTIUS.

(*Pomponius & Minutius se tiennent un peu à l'écart*).

POMPONIUS.

TANTÔT ses lettres annoncent son arrivée ; tantôt elles semblent annoncer sa mort.

ARRUNTIUS, *bas à Lépide.*

Ils parlent de César; écoutons.

MINUTIUS.

Toujours entre la crainte & l'espoir, on ne sçait que croire ni que penser : aujourd'hui on comble d'honneurs les amis de Séjan, le lendemain on les punit, & le Sénat incertain ne sçait plus quel parti suivre.

LACO.

Plût aux Dieux que César voulût enfin s'expliquer, & nous apprendre qui l'on doit craindre & qui l'on doit aimer.

ARRUNTIUS, *bas à Lépide.*

L'entendez-vous ? L'honnête homme !

POMPONIUS.

La faveur de Séjan s'accroît à chaque instant; on lui élève de nouvelles statues; on lui confère de nouveaux honneurs : bientôt il sera l'égal de César, & au prochain Consulat tous les autels fumeront de son encens.

ARRUNTIUS, *à part.*

Puisse cet encens étouffer le perfide !

LACO.

On dit cependant qu'un ordre de l'Empereur lui défend d'accepter des sacrifices.

POMPONIUS.

Vous m'étonnez !

ARRUNTIUS, *à part.*

Les Dieux en soient loués.

MINUTIUS.

Régulus, l'ennemi de Séjan, vient d'être nommé collègue du Consul, par l'ordre de César. Ce choix annonce du changement.

POMPONIUS.

Voici Térence ; il pourra nous instruire.

SCENE X.

Les précédens, TÉRENCE. (*Ils parlent bas avec lui*).

LÉPIDE.

TOUT me fait croire que les Dieux ouvrent enfin les yeux de Tibère : sa politique se déploie ; il punit & récompense tour-à-tour ; il oppose la ruse à l'artifice, unit les honneurs aux disgraces, & laisse le peuple flotter dans l'incertitude. Le favori est trop puissant ; sa chûte approche : l'Empereur s'apperçoit enfin que l'armée, le Sénat

& la moitié de l'Empire lui sont assujettis. Peut-être César va-t-il l'écraser sous les ruines du pouvoir où lui-même l'a fait monter.

ARRUNTIUS.

S'il veut le perdre, il empruntera sans doute le glaive des loix.

LÉPIDE.

Cette manœuvre peut servir de voile à sa cruauté, mais ne sçauroit cacher ses frayeurs.

TÉRENCE, *haut.*

Croyez-en ma parole; l'Empereur est plus attaché que jamais à Séjan: voici des lettres où il lui témoigne l'amitié la plus solide; s'il lui défend les sacrifices, ne les abolit-il pas sur ses propres autels?

LACO.

Hé quoi! voilà donc tout le fondement de ces bruits populaires?

TÉRENCE.

Sans doute. Voici la lettre; lisez.

ARRUNTIUS, *bas à Lépide.*

Tu vois, Lépide; l'homme, dans son aveugle confiance, croit aisément ce qu'il desire.

LACO *regarde la lettre.*

Il ne lui donne aucun titre.

POMPONIUS.

C'est un oubli, qu'il répare par cet éloge, écrit de sa propre main. Comment Séjan a-t-il reçu la nouvelle de la fuite de Caligula avec Macro ?

TÉRENCE.

D'abord il en a paru troublé.

LÉPIDE, *bas à Arruntius.*

Vous voyez.

ARRUNTIUS, *bas à Lépide.*

Avant de croire à sa disgrace, il faut que j'en sois le témoin.

POMPONIUS.

Une telle visite peut lui faire bien du tort.

TÉRENCE.

Il a envoyé sur le champ *Pagonianus* à Caprée, avec ordre de ne laisser personne approcher de l'Empereur sans son aveu.

LACO.

Par quel hasard Macro possède-t-il la confiance de Caligula ?

POMPONIUS.

Par un excès de complaisance : il flatte les passions du jeune Prince, & lui ménage des entrevues avec sa femme. Quiconque veut s'a-

vancer dans la carrière de l'ambition, doit sacrifier au soleil levant l'encens réservé autrefois à l'astre qui décline.

TÉRENCE.

La nuit s'avance ; retirons-nous.

(*Chœur de Musiciens*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(*Le Théâtre représente le Palais de Séjan*).

SCENE PREMIERE.

SÉJAN, *seul.*

O MON ame! laisse éclater sans contrainte tous les transports de ta joie! Je suis au comble de mes vœux. Jusqu'ici je n'avois pas vécu; voici le premier instant où ma puissance égale enfin mes desirs. Fortune! si je forme désormais d'autres souhaits, je te permets d'être sourde à ma voix. Le monde ne connoît plus d'autre maître que Rome & moi. Terre, tu es indigne de me porter; enfante pour moi un nouvel élément. A chaque pas, je m'élève jusqu'aux astres; je les écrase du choc de ma grandeur. Mon orgueil est satisfait; je foule aux pieds maintenant ce qu'à peine j'osois desirer autrefois. Ce sont les honneurs & non la naissance qui distinguent le Noble du Plébéïen! —N'existe-t-il donc plus rien au-delà du rang des Césars? Quoi! si près du but, dois-je m'arrêter?

ne puis-je pas m'élever encore ? Ah, Caligula ! puisse-tu t'opposer à Séjan !.... Les vents perdent leur force, le feu perd son activité, si rien n'en arrête la violence..... Mais qui osera lutter contre moi ? A moins que les Dieux ne soient jaloux de ma gloire, & qu'ils ne craignent de perdre leur puissance, nul mortel n'oseroit l'entreprendre. Ah, Fortune ! un tel combat seroit digne de ton favori ; mais le destin n'aura pas le courage de l'ordonner.

SCENE II.

SÉJAN, TÉRENCE.

TÉRENCE *entre précipitamment.*

AH, Seigneur ! un prodige effrayant épouvante tous les Romains.

SÉJAN.

Quel est ce prodige, Térence ?

TÉRENCE.

Le peuple couroit en foule au Théâtre de Pompée : on a vu sortir de votre statue une fumée épaisse, semblable à celle que vomit le *Phlégéton.*

SÉJAN.

Artifice grossier ! Allez ; qu'on en détache la tête, & qu'on découvre la fraude. (*Térence sort*). — Je défie la malice de mes ennemis. Quels misérables moyens ils inventent pour allarmer le peuple.

SCENE III.

SÉJAN, SATRIUS, NATTA, TÉRENCE.

SÉJAN, *à Térence.*

QUOI ! tu reviens ?

TÉRENCE.

On avoit prévenu vos ordres.....

SATRIUS.

On a levé la tête de la statue, & il en est sorti un serpent effroyable.

SÉJAN.

Ressembloit-il à Macro ?

NATTA.

Qu'il me soit permis de dire au divin Séjan que jamais on n'a vu un monstre si affreux ; il ressemble.....

SÉJAN.

A un vil reptile. Quelle honte ! La frayeur étouffe la raison.

TÉRENCE.

Comment se peut-il, Seigneur, qu'un tel serpent se loge dans une statue ?

SÉJAN.

Comment se peut-il que Térence se livre à une telle foiblesse ? Tu voudrois mettre du prodige jusques dans tes questions.

TÉRENCE.

Le sage Séjan peut-il augurer favorablement de cet affreux auspice ?

SÉJAN.

Quelle méprisable superstition ! S'il falloit croire aux prodiges ; le pied de ma couche, brisé ce matin par le poids de mes courtisans, seroit donc aussi un mauvais augure ?

TÉRENCE.

Il vaudroit mieux que cet augure n'existât point. Plusieurs signes aussi allarmans m'inquiètent & m'affligent. Hélas, Seigneur ! pour en détourner les effets, offrons un sacrifice aux Dieux.

SÉJAN.

A combien d'erreurs un faux zèle nous expose !

TÉRENCE, *à part.*

L'impie !

SÉJAN.

Crois-tu, Térence, qu'un peu de fumée changera les décrets du destin ? Si les Dieux en avoient le

le pouvoir, ne pense pas que le sacrifice de quelques animaux pût obtenir d'eux cette faveur : tu avilis leur protection comme j'avilis leur puissance. De tous les Dieux habitans de l'Olympe, la Fortune seule mérite notre encens ; elle est la seule que j'adore, la seule dont je permets que l'image habite mon palais. Jadis un Roi de Rome lui accorda le même asyle ; son titre doit céder au mien. Pour satisfaire à tes préjugés religieux, je veux bien consentir à l'invoquer encore une fois. Va ; dis à mon Prêtre qu'il prépare un sacrifice solemnel. Tu verras bientôt combien tes craintes sont ridicules. (*Il sort*).

SCENE IV.

TÉRENCE, SATRIUS, NATTA, POMPONIUS, COTTA.

SATRIUS.

Vous paroissez bien pressé : où courez-vous, Pomponius ?

POMPONIUS.

Je vais avertir Séjan que Macro est de retour ; il vient d'entrer chez Régulus.

COTTA.

Quoi! chez ce même Consul qu'on oppose au protégé de Séjan?

POMPONIUS.

Oui.

COTTA.

Je vous suivrai. (*Tous les Cliens de Séjan le suivent*).

SCENE V.

(*Le Théâtre représente le Palais de Régulus*).

MACRO, RÉGULUS, *tenant plusieurs papiers.*

MACRO.

CÉSAR vous ordonne d'assembler sur le champ le Sénat dans le Temple d'Apollon, & de punir, suivant les loix, ceux qui s'en absenteront. N'oubliez pas d'avertir le Prévôt de la Garde. Mais le voici.

SCENE VI.

MACRO, RÉGULUS, LACO.

MACRO.

Vous venez à propos, Seigneur; l'Empereur vous ordonne de me remettre l'état des forces prétoriennes, les noms des Centurions, ceux des Tribuns, avec un détail de leur mérite particulier. Quelles sont vos forces?

LACO.

Je commande sept cohortes.

MACRO.

A quoi monte la garde de Séjan?

LACO.

Je l'ignore, Seigneur.

MACRO.

Régulus, passez chez votre collègue Fulcinius Trio; il est la créature de Séjan; défendez-lui de sortir, sous quelque prétexte que ce soit: en attendant, Laco & moi nous nous instruirons des forces dont son superbe protecteur est entouré.

(*Régulus sort*).

SCENE VII.

MACRO, LACO.

MACRO.

Tu dois présumer, Laco, que ton zèle sera bien récompensé : ce moment-ci décide de ta fortune ; il est pour toi l'aurore de la faveur....

LACO.

Je n'ai pas besoin d'encouragement pour faire mon devoir, Seigneur ; les bontés de César sont au-dessus de mes espérances.

MACRO.

Il te réserve de nouveaux bienfaits.....

LACO.

Ma vie est à Tibère.....

MACRO.

Il connoît ton zèle. Sois prêt à arrêter le désordre, quand l'occasion l'exigera. Le Sénat s'assemble de très-bonne heure. Nous avons ordre d'envahir au besoin le Palais, de délivrer Drusus, & de le proclamer notre chef ; mais ce sera notre dernière ressource. Régulus est chargé d'instruire Trio des projets que Tibère médite sur Séjan ; cet artifice secondera nos vues. Voici des lettres

pour Lépide, Arruntius, Cotta & Latiaris; j'y annonce mon départ pour Caprée. — Allons nous occuper de cette grande affaire; agissons avec prudence : les ombres obscures de la nuit ont dévoilé plus d'un mystère. (*Ils sortent*).

SCENE VIII.

(*Le Théâtre représente le Temple de la Fortune dans le Palais de Séjan*).

LE GRAND-PRÊTRE DE LA DÉESSE *s'avance, précédé des Hérauts, des Joueurs d'instrumens, de Chanteurs d'hymnes & de Sacrificateurs;* SÉJAN *les suit, accompagné de* TÉRENCE, *de* SATRIUS *& de ses principaux Cliens* (1).

LES MINISTRES.

QUE tout profane se retire & fuie loin de ces lieux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous fûmes coupables, mais nous sommes repentans. O Déesse! nous t'apportons des cœurs, des *vêtemens* & des *mains* sans souillures.

(*Pendant que le Grand-Prêtre lave ses mains, les trompettes & les flûtes jouent une fanfare*).

(1) On a conservé dans cette Scène les rites romains.

LES MINISTRES.

Nous t'offrons des *vases*, des *offrandes* & des *guirlandes* aussi *pures* que nos *cœurs*.

LE GRAND-PRÊTRE.

Pénétrés d'un saint respect, ornez de vos guirlandes la statue de la Déesse, & placez le vervain (1) sur l'autel.

LES HÉRAULTS.

Peuple ! secondez-le par vos prières.

LE GRAND-PRÊTRE.

Puissante Déesse ! Souveraine des mortels, arbitre de leur destinée ; *Fortune !* toi qui dirige toutes leurs actions, toi devant qui les Rois, les Princes, les Peuples se prosternent également, viens recevoir notre hommage ; sois propice à nos vœux.

LES HÉRAULTS.

Peuple ! secondez par vos chants les prières du Pontife.

LES CHANTEURS D'HYMNES, *accompagnés des Ministres & des Instrumens.*

Sois-nous présente, sois-nous propice. O grande Déesse ! daigne accepter nos vœux.

TÉRENCE, *bas à Satrius.*

Ah, Dieux ! la statue tremble !

(1) Sorte d'herbe.

SATRIUS, *bas à Térence.*

Elle détourne le visage.

(*Pendant que les instrumens jouent une autre fanfare, le Grand-Prêtre prend le* miel, *le goûte, & en donne à l'assemblée. Il en fait de même du lait, qu'il prend dans un vase de terre; après quoi il en arrose l'autel, y verse le miel, allume les aromates, encense, & place l'encensoir sur l'autel, où l'on jette des branches de pavots*).

NATTA.

Ah, Ciel! la *Fortune* rejette nos vœux.

LE GRAND-PRÊTRE.

O Dieux! Détourne ce funeste présage! Peut-être avons-nous négligé quelque rite pieux? Père des Dieux! appaise-toi, & que les signes qui annonçent ta colère, soient des signes trompeurs!

SÉJAN.

Retire-toi, Ministre superstitieux. Remporte tes vases inutiles. (*Il se saisit des vases*). Arrête! En dépit de toi & de l'aveugle Déesse que tu sers, je veux les briser devant toi, & les fouler à mes pieds. (*A la Statue*). Détourne maintenant tes regards; Séjan te forcera bientôt à le voir d'un œil plus favorable. Je méprise ton culte, & ris de tes vaines cérémonies. Mes Autels fument d'un encens plus pur que celui

qu'on brûle sur les tiens : on m'adore à l'égal de Jupiter. C'est la honte de me voir plus puissant que toi, qui te fait détourner la tête ? Tu sens, ô trop foible Déesse, que Séjan est ton maître !... Mais que me veut Minutius ?

(*Les Sacrificateurs & leur suite se retirent d'un air épouvanté*).

SCENE IX.

SÉJAN, TÉRENCE, SATRIUS, NATTA, MINUTIUS, POMPONIUS.

MINUTIUS, *à part.*

J'AI trop long-temps attendu. (*Haut*). *Macro*, Seigneur.

SÉJAN, *fort troublé.*

Parlez plus bas, ou sortez. (*Minutius parle bas avec Térence*).

TÉRENCE, *haut.*

Ce que vous dites n'est pas possible.

MINUTIUS.

De milliers de Romains en sont témoins.

SÉJAN.

Quel est le malheur qui vous trouble ?

TÉRENCE.

Minutius nous apprend, Seigneur, qu'on a trouvé une corde autour du col de votre Statue, & qu'on a vu un météore enflammé, tel qu'un globe de feu, rouler majestueusement dans les nuages.

SÉJAN.

L'arrivée de Macro est plus affreuse que tous les phénomènes.

TÉRENCE, *d'un air étonné.*

Quoi! Macro est dans ces lieux?

POMPONIUS.

Il est chez Régulus.

SÉJAN *à Térence.*

Qu'on appelle les Tribuns, qu'on double ma garde; va, mon cher Minutius, rassembler mes amis & conduis-les ici; & toi, mon bon Natta, rends-toi sur le champ chez *Laco;* il m'importe d'avoir son appui. Ah, Satrius! voici le moment de la crise. Armons tout mon palais. Que le sage Pomponius se charge d'avoir une conférence avec le Consul. (*Ils sortent*).

SCENE X.

SÉJAN, *seul.*

TOUT annonce le danger. Fortune! je pénètre tes desseins : tu es jalouse de Séjan ; mais je sçaurai te dompter ; ou si tu l'emportes, la mort sera du moins ma ressource. — La mort! Pourquoi cette image vient-elle troubler mes sens? Tyran cruel! n'ai-je donc abreuvé ton insatiable sein de tant de sang illustre, que pour te rendre avide du mien? Laisse aux filles du Destin le temps de filer mes jours. — Mais, sans doute, ma carrière fait envie aux Dieux ; la trompette de la Renommée suffit à peine pour annoncer ma gloire. J'ai subjugué l'Empire & le Sénat ; j'ai pu appésantir ou briser, d'un seul regard, le joug des Romains. On m'a vu plus puissant que César, on m'a vu le maître du monde. (*Il sort*).

SCENE XI.

TÉRENCE, *avec les Tribuns.*

TÉRENCE *aux Tribuns.*

ARRÊTEZ : je vais vous annoncer.

SCENE XII.

Les précédens, MINUTIUS, COTTA, LATIARIS.

LATIARIS.

TÉRENCE! averti Séjan de notre arrivée.

TÉRENCE.

J'obéis, Seigneur. (*Minutius, Cotta & Latiaris se communiquent leurs lettres*).

COTTA.

Ma lettre est semblable à la vôtre. Ce n'est qu'une invitation de me trouver au Sénat & d'y servir ses desseins.

LATIARIS.

Quels sont ces desseins?

COTTA.

Je l'ignore; mais ce mystère m'inquiète.

SCENE XIII.

Les précédens, NATTA, LACO.

LACO.

Où est Séjan?

LATIARIS.

Le voici.

SCENE XIV.

Les précédens, SÉJAN.

SÉJAN.

GÉNÉREUX amis! Séjan vous est tout dévoué; il voudroit pouvoir se partager & se mettre sous la protection de chacun de vous. Mon cher Laco! les circonstances exigent que tu fasses une garde exacte autour de ma personne. (*A Minutius*). As-tu vu le Consul Trio?

MINUTIUS.

Il va se rendre ici à l'instant.

COTTA.

Sitôt qu'il aura expédié les ordres pour le Sénat.....

SÉJAN.

Pour le Sénat!

LATIARIS.

Ignorez-vous, Seigneur, que le Sénat s'assemble ce matin dans le Temple d'Apollon?

COTTA.

Voici nos lettres.

SÉJAN, *à part.*

Un Sénat convoqué sans mes ordres! (*Haut*). Qui a apporté ces lettres?

COTTA.

Macro.

SÉJAN, *à part.*

Mon ennemi ! (*Haut*). Quand les a-t-il apportées ?

COTTA.

Aujourd'hui, à minuit.

SÉJAN, *à part.*

Chaque circonstance annonce une trame secrette.

SCENE XV.

Les précédens, SATRIUS.

SATRIUS.

SEIGNEUR ! Sertorius Macro demande à vous parler en particulier ; il est chargé d'une affaire très-importante qui vous concerne.

SÉJAN.

Qu'on l'introduise ici.

SATRIUS.

Permettez-moi de vous observer, Seigneur, qu'il vaudroit mieux le recevoir ailleurs : sans doute il vient espionner vos amis & s'assurer de vos forces.

SÉJAN.

Est-il armé ?

SATRIUS.

Si vous l'ordonnez nous le visiterons.

SÉJAN.

Non : conduisez-le dans quelque lieu où vous puissiez me secourir au besoin. (*Satrius sort*). — Digne Laco, tu seras mon gardien jusqu'à ce que mes cohortes viennent te décharger de cet emploi. — Mon cher Minutius, & toi, estimable Latiaris, (*il les salue humblement*) précieux & infatigables amis, je reviendrai dans un moment. (*Il les salue de nouveau*).

SCENE XVI.

TÉRENCE, MINUTIUS, COTTA, LATIARIS, LES TRIBUNS.

COTTA.

TANT de civilité a droit de nous surprendre.

PREMIER TRIBUN.

D'autant plus qu'elle n'est pas ordinaire.

MINUTIUS.

Sa grace m'enchante.

SECOND TRIBUN.

Ses douces paroles pénètrent mon cœur.

LATIARIS.

Il m'a fait la faveur de me nommer....

MINUTIUS.

J'ai partagé cet honneur avec vous. Qui ne donneroit pas sa vie pour une si grande distinction!

LACO.

Celui qui dédaigne d'être le jouet des Grands.

(*Ils se retirent*).

SCENE XVII.

(*Le Théâtre représente une gallerie du Palais de Séjan*).

SÉJAN, MACRO.

SÉJAN.

QUEL bonheur de vous voir ici, Seigneur! Depuis quel temps êtes-vous de retour?

MACRO.

Depuis le milieu de la nuit; je me suis rendu sur le champ chez les Consuls pour exécuter les ordres de César. — Il a de grands desseins, Seigneur, & ces desseins vous regardent. Tel que les Dieux, il ne se lasse pas de récompenser le mérite. Avant que le Soleil éclaire le midi,

Séjan sera au faîte des grandeurs. César m'a mandé secrètement pour recevoir ses ordres, & m'a renvoyé de même pour les exécuter. Pour mieux vous surprendre, j'ai ordre de ne parler de ses projets qu'aux Consuls. Les graces qu'on accorde sans les solliciter, distinguent à-la-fois & le protecteur & le protégé.

SÉJAN, *à part.*

Quelles peuvent être ces graces? (*Haut*). Je serois trop heureux, Seigneur, de partager avec vous les bienfaits de Tibère.

MACRO.

Ah, Seigneur! je borne mon bonheur à vous plaire..... L'excès de vos bontés excite ma confiance.... Non! ... Je ne puis me taire..... L'Empereur, Seigneur.....

SÉJAN.

Hé bien?

MACRO.

Je n'ose..... Je suis forcé au silence... Ah, Seigneur! personne ne devine le sort qui vous attend..... Quel beau jour pour Séjan!

SÉJAN.

Semblable à la coquette, vous vous plaisez à prolonger mes tourmens. Parlez, mon cher Macro! Je jure par les Dieux, de n'oublier jamais cette marque de confiance.

MACRO.

MACRO.

Il vous destine ... l'honneur ... du Tribunat.

SÉJAN.

Fortune! je te pardonne tes derniers caprices.

MACRO.

Le jour approche ; je dois quitter Rome avant l'aurore, & retourner à l'instant chez l'Empereur.

SÉJAN.

Où est Caligula ?

MACRO.

Sa disgrace l'accable, il languit tristement aux environs de Caprée. Son dessein étoit de m'accompagner ; mais sous différents prétextes, j'ai sçu éluder ce projet ; j'ai fait naître des obstacles, & l'ai empêché de voir l'Empereur. Adieu, Seigneur. César ignore notre entrevue.

SÉJAN.

Respectable & cher Macro, rien ne pourra rompre notre amitié..... Sattius!.... (*Satrius s'avance précipitamment*). Accompagnez mon digne ami jusqu'au portique du Palais.

SÉJAN, *seul.*

Ah! combien la crainte avilit l'homme! A combien de bassesses elle l'expose! On soupçonne ses amis, on flatte ses ennemis, on prie ses esclaves, on s'humilie, on recherche l'appui de ceux qu'en d'autres temps on n'eut pas honoré

d'un regard. O vous, que la crainte a fait nommer *immortels*, remplissez les Cieux de prodiges; peuplez la terre de monstres; lancez le Scorpion du Zodiaque; détachez le globe de son axe; déchaînez tous les vents; déracinez les forêts, si Séjan tremble une seconde fois; que la foudre l'écrase, & qu'il meure sans pitié! L'homme foible mérite tous ces malheurs.

(*Il sort*).

SCENE XVIII.

POMPONIUS, RÉGULUS, TRIO, TÉRENCE, COTTA, LATIARIS, MINUTIUS.

TRIO.

SÉJAN est-il chez lui?

TÉRENCE.

Il va s'y rendre à l'instant, Seigneur.

COTTA.

Tout annonce de grands événemens.....

TRIO, *bas à Térence.*

Sçavez-vous que Séjan reçoit aujourd'hui l'honneur du Tribunat. Ce secret ne doit être publié qu'au milieu du Sénat.... (*Ils parlent ensemble d'un air mystérieux & satisfait*).

SCENE XIX.

Les précédens, SÉJAN.

SÉJAN.

JE sçavois que les Parques n'avoient point achevé leur ouvrage.

RÉGULUS.

Salut au grand Séjan.

TRIO.

Salut au plus respecté.....

COTTA.

Au plus grand.....

LATIARIS.

Au plus fortuné des mortels.

SÉJAN, *d'un air satisfait.*

Venez-vous annoncer quelque autre prodige?

TRIO.

Fassent les Dieux que tout présage soit aussi heureux!

RÉGULUS, *bas à Séjan.*

Voudriez-vous, Seigneur, vous retirer un moment à l'écart?

SÉJAN, *bas à Regulus.*

Tout-à-l'heure.

TÉRENCE, *bas à Séjan.*

Quels ordres donnez-vous aux Tribuns?

SÉJAN, *bas à Térence.*

Qu'on les renvoye.

MINUTIUS, *à Séjan.*

Seigneur.....

LATIARIS.

N'avez-vous rien à m'ordonner, Seigneur?

SÉJAN.

Vous m'importunez. (*Il sort*).

LATIARIS.

Il change de langage.

MINUTIUS.

A peine daigne-t-il répondre.

TRIO.

Comme ses regards sont distraits!

LACO, *à part.*

Ah! qu'il connoît bien les insectes que fait éclore le soleil de la faveur! (*Ils sortent*).

SCENE XX.

(*Le Théâtre représente une rue de Rome*).

ARRUNTIUS, LÉPIDE.

(*Plusieurs Sénateurs traversent précipitamment le Théâtre*).

ARRUNTIUS *les regarde.*

HÂTEZ-VOUS; .... évitez qu'on ne vous prévienne; doublez le pas comme des Licteurs. — Ne vous arrêtez pas; qu'on vous croye à peine vêtus de la robe Sénatoriale? — Que votre empressement prouve votre zèle? — Hé bien Lépide? Crois-tu encore à tes augures? Pense-tu que Sèjan soit à son déclin; & vois-tu son règne finir?

LÉPIDE.

Je m'étonne d'une telle faveur.

ARRUNTIUS.

Il est affreux qu'on nous oblige d'y souscrire! Tu diras peut-être que ces honneurs rendront sa chûte plus éclatante? Ah, Lépide! c'est végéter dans un triste délire que de vouloir, par de vains souhaits, rappeller le passé. Lorsqu'il n'y a plus d'espoir, que sert-il de désirer encore?

SCENE XXI.

LÉPIDE, ARRUNTIUS, SÉJAN, *précédé de Licteurs, de Consuls, de Sénateurs & de Clients ; il traverse fièrement le Théâtre.*

ARRUNTIUS.

VOYEZ la foule de courtisans qui s'empresse autour de lui.

LES LICTEURS.

Place ! place aux Consuls !

HATERIUS.

Que les Dieux protègent le grand Séjan !

SAMQUINIUS.

Qu'ils exhaussent tous ses vœux !

ARRUNTIUS.

Notre silence sera remarqué. La foiblesse des parvenus est de s'attacher aux petites distinctions, qu'une ame noble méprise ; ils y attachent de l'importance, & les croyent nécessaires au maintien de leur dignité ; le moindre oubli attire leur haine, & pour couvrir la honte d'une naissance obscure, on les voit affecter un extérieur imposant. Mais il est tems de nous rendre au Sénat.

(*Ils sortent*).

Digitized by Google

SCENE XXII.

MACRO, LACO.

MACRO.

DÈS que le Sénat sera assemblé, fermez les portes du Temple & placez-y vos Gardes. Accourez au moindre bruit, & arrêtez tous ceux qui chercheront à sortir.

LACO.

J'entends, Seigneur.

SCENE XXIII.

(*Le Théâtre représente le Temple d'Apollon où s'assemble le Sénat*).

SÉJAN, RÉGULUS, TRIO, HATERIUS, COTTA, SAMQUINIUS, POMPONIUS, LATIARIS, LÉPIDE, ARRUNTIUS, plusieurs autres Sénateurs, les Hérault, les Licteurs.

RÉGULUS.

SÉJAN paroît radieux aujourd'hui.

TRIO.

Il semble né pour la dignité qu'on lui destine.

COTTA, *à Trio.*

Régulus devient l'ami de Séjan.

TRIO.

Il fait bien.

SAMQUINIUS.

Séjan est sage & courageux.

TRIO.

Cette dignité l'égale à César.....

SAMQUINIUS.

Elle l'élève au-dessus de lui : César est le Gouverneur d'une Isle, Séjan est le maître de l'Empire.

TRIO.

Il sera plus puissant que jamais.....

COTTA.

Prouvons-lui notre zèle par notre empressement.

LATIARIS.

Voyez où se placent Arruntius & Lépide ?

TRIO.

Séjan les observera sans doute.

(*Tous les Courtisans de Séjan s'empressent de s'asseoir auprès de lui*).

ARRUNTIUS, *à Lépide.*

Quelle honte ! Voyez comme ils briguent servilement l'honneur d'un regard. O Rome ! voilà donc tes défenseurs.

RÉGULUS, *aux Hérauts.*

Ordonnez le silence, & lisez l'Edit de l'Empereur.

UN HÉRAULT.

Au nom de César & du Sénat. Silence ! (*Il lit l'Edit de l'Empereur*) (1).

Méminius Régulus, & Fulcinius Trio, Consuls, assembleront le Sénat dans la présente *Kalende* de Juin, au premier rayon de l'aurore, dans le Temple d'Apollon-Palatin. Nous mandons & ordonnons que tous les Sénateurs qui ont le droit d'y assister, soient présens & s'y occupent des affaires de l'Etat. Ceux qui s'absenteront seront punis, sans que rien puisse les excuser.

TRIO.

Notez les absens, & donnez-moi leurs noms.

RÉGULUS.

Pères conscripts ! puisse l'affaire qui nous rassemble être avantageuse à l'Etat ! Et vous, Apollon, vous dont la demeure sacrée nous sert d'asyle, inspirez-nous par votre souffle divin ; que la liberté & la justice président à nos délibérations ! Le majestueux Tibére-César propose au vénérable Sénat de conférer à son digne ami Séjan les honneurs & le pouvoir de la dignité

(1) L'Auteur a observé encore ici l'usage des Romains.

Tribunale. — Voici ses Lettres & son Sceau. Pères conscripts, qu'ordonnez-vous ?

LE SÉNAT.

Qu'elles soient ouvertes & lues à haute voix ?

COTTA.

Ce choix prouve la sagesse de César.

LE HÉRAULT.

Silence ! (*Il lit*). « Tibère-César, au Sénat ; salut. Le bonheur de l'Empire m'occupe sans cesse, quoique absent, & bien que les Princes s'aveuglent quelquefois sur leurs intérêts personnels, ils sont presque toujours assez clairvoyans sur ceux de leurs sujets. Je méprise les libelles publiés contre ma retraite ; mais je suis très-attentif à ne pas souffrir des licences qui attaquent ma dignité. Je conviens que j'ai retiré Séjan de l'état le plus obscur, (*les Sénateurs se regardent d'un air étonné*) pour l'élever au faîte des honneurs, & quoique j'ose me flatter qu'il méritoit ma faveur, je sens néanmoins qu'il est dangereux pour un Souverain de distinguer à ce point un sujet, au hazard d'encourir la haine publique ».

ARRUNTIUS, *bas à Lépide.*

Il pâlit.

LE HÉRAULT *continue de lire.*

« Je me confie à mon jugement dans ce choix,

& ne soupçonne pas que mon affection pour Séjan puisse offenser personne. (*Les Sénateurs prennent un aspect plus riant*). J'aurois desiré cependant qu'il eût montré moins d'acharnement dans ses poursuites contre Agrippine & contre mes neveux : quoiqu'ils paroissent coupables, il devoit se souvenir que l'innocence doit trouver un appui dans la clémence du Prince. Son zèle fanatique m'a forcé de leur refuser ma pitié, & je ne pourrois plus l'exercer aujourd'hui en leur faveur, sans encourir le reproche d'avoir été injuste ».

ARRUNTIUS, *bas à Lépide.*

C'est un détour artificieux.....

LE HÉRAULT *continue.*

« On dira peut-être que cette sévérité politique n'est appuyée que sur des motifs d'ambition, & que sous le prétexte de me servir, il n'a envisagé que son propre intérêt. On citera les forces Prétoriennes qu'il a usurpées, les factions qu'il a formées parmi le peuple & dans le Sénat, les créatures qu'il s'y est faites par les charges dont il a disposé, sa popularité, le conseil qu'il m'a donné de me retirer dans cet asyle (Caprée); enfin, le projet qu'il a osé former de devenir mon gendre. (*Les Sénateurs regardent Séjan d'un air mécontent*).

LE HÉRAULT *continue.*

« C'est à votre sagesse, Pères conscripts, qu'il appartient d'examiner ces imputations; si vous m'en laissez le juge, je vous dirai que je les crois calomnieuses. (*Les Sénateurs reprennent un maintien plus gracieux*).

Il continue de lire.

« Cependant, le bruit en étant parvenu jusqu'à moi, il faut en informer, & si ce bruit est sans fondement, il faut en punir les auteurs. Magistrats, Sénateurs, je voudrois pouvoir me taire; mais j'atteste ici le Ciel, que je crois m'être trompé dans mon choix, & que Séjan a offensé les Dieux. (*Tous les Sénateurs, amis de Séjan, quittent leurs places & s'éloignent de lui*).

Il continue de lire.

« Pères conscripts, n'attribuez pas mon changement à la légèreté ni au caprice, mais à mon zèle pour le bien de l'Etat & le mien propre. Que cet exemple apprenne aux Princes à se tenir en garde contre le moindre de leurs ennemis; mais sur-tout contre ceux qui abusent de leur faveur.....

UN SÉNATEUR, *à Séjan.*

Retirez-vous.....

UN AUTRE SÉNATEUR.

Eloignez-vous d'ici.

COTTA.

Vous me forcerez à changer de place.

ARRUNTIUS.

Grands Dieux ! comme le moindre souffle fait tomber les feuilles de l'adulation.

LE HÉRAULT *continue.*

« Je demande que le Sénat s'empare de tous ses emplois. (*Il se fait un murmure, chacun tâche de s'éloigner de Séjan*).

RÉGULUS.

Restez en place, Seigneur. — (*Au Héraut*). Continuez. —

SÉJAN.

Ces Lettres sont supposées.

RÉGULUS.

Paix : qu'on s'assure de lui. (*Laco entre avec ses Gardes*).

ARRUNTIUS.

Je crois à vos augures, Lépide.

RÉGULUS.

Commandez le silence, & lisez.

LE HÉRAULT.

Silence ! (*Il lit*). « Qu'on en suspende l'exercice jusqu'à ce qu'on ait examiné sa conduite ; en attendant, saisissez tous ses biens : mon pouvoir ne limitera point votre autorité. Je me

repose, avec confiance, sur la sagesse & l'intégrité du Sénat. J'aurois desiré d'assister moi-même au jugement de cette cause ; mais la crainte d'une faction aussi puissante m'en empêche, & à moins qu'un des Consuls ne réponde de ma personne, je me croirois trop exposé dans mon palais. — Il est de la justice d'épargner l'innocent & de punir le coupable ; nous sçavons combien le sacrifice des ingrats est agréable aux Dieux. Je ne vous parle pas de Séjan, mais de ses deux Ministres *Latiaris*, le Sénateur, & *Pinnarius Natta* le délateur ; vous en disposerez selon que la nécessité l'exigera ».

RÉGULUS.

Qu'on donne un Garde à Latiaris.

ARRUNTIUS.

Voila le prix de tes lâches bienfaits ; personne n'a pitié de toi.

SÉJAN, *à Laco.*

Permettez-moi.....

LACO.

Retirez-vous ; la mort à quiconque osera l'approcher.

SÉJAN.

N'ai-je donc plus d'amis ?

ARRUNTIUS.

Tes amis disparoissent avec ta fortune.

SCENE XXIV.

Les précédens, MACRO.

SÉJAN.

QUE vois-je!

MACRO.

Salut au respectable Sénat. L'Empereur m'a confié le commandement de toutes les Troupes Prétoriennes, dignité qu'occupoit autrefois le superbe Séjan; je viens vous avertir, Seigneurs, que je commence mon emploi par vous offrir leur secours.

RÉGULUS.

Séjan, défendez-vous.

SÉJAN *reste assis.*

De quoi.

MACRO.

Insolent! n'entends-tu pas qu'on t'ordonne de te lever?

SÉJAN.

C'est toi qui m'oses parler ainsi? Le Sénat connoît qui de nous deux mérite ce reproche.

MACRO *le dépouille de sa robe.*

C'est ainsi qu'on écrase le serpent venimeux.

RÉGULUS.

Arrêtez, Macro.....

MACRO.

L'humanité retient mon bras ; mais le traître mérite le plus grand châtiment ! — Quoi ! le Sénat se tait & paroît interdit ? Pourquoi ne pas le censurer ? Dès le moment où il devint ingrat, il fut son propre juge. Le champ de *Phlégire*, où les enfans de la Terre se révoltèrent contre les Dieux, ne produisit pas un monstre tel que lui.

RÉGULUS.

Qu'on emmène Séjan, & que les Dieux protègent César.....

TRIO.

Qu'ils écrasent le perfide.....

LES SÉNATEURS.

Qu'on couronne nos portes de lauriers.....

COTTA.

Et qu'une hécatombe soit offerte aux immortels.

HATERIUS.

Qu'on efface sur les annales jusqu'au nom de ce traître.....

SAMQUINIUS.

Et qu'on brise ses statues. (*Macro emmène Séjan enchaîné*).

LÉPIDE.

LÉPIDE.

Quel changement, grands Dieux! & quel tourbillon enlève leurs cœurs!

ARRUNTIUS.

Leurs cœurs attachés à la roue de sa fortune en suivent tous les mouvemens.

LÉPIDE.

Quelle leçon pour les ambitieux! Séjan, qui hier se levoit fièrement comme l'astre du jour; Séjan, sur qui tous les regards étoient fixés, comme la vie sur les décrets du destin; pour qui tous les autels fumoient d'encens, n'est aujourd'hui qu'un objet de pitié. — Que dis-je?.... Personne n'ose le plaindre.

ARRUNTIUS.

Les esclaves mêmes de sa faveur le fuyent, ou le traînent inhumainement dans les fers. — Ils le chargent de chaînes, le frappent au lieu de le flatter. O fortune! qui oséra désormais se confier à tes caprices!....

LÉPIDE.

Celui qui, se livrant à son inconstance, oubliera follement que ses caresses sont toujours suivies de regrets. O Déesse! tu perdrois bientôt ta puissance si l'homme ouvroit les yeux à la

raison ; on a placé ton trône dans un nuage pour mieux tromper l'attente des foibles mortels.

On entend crier : « Les Dieux protègent César ».

SCENE XXV.

Les précédens, MACRO, RÉGULUS, SÉNATEURS.

MACRO.

LE superbe Séjan, la terreur de Rome, le fléau de l'Empire, le tuteur de César, n'est plus.

RÉGULUS.

Que les Dieux en soient loués !

UN SÉNATEUR.

Que le nom de Macro soit mêlé dans nos prières !

UN SECOND SÉNATEUR.

C'est à lui.....

UN TROISIÈME SÉNATEUR.

C'est à ses soins que nous devons notre liberté.

SCENE XXVI.

Les précédens, TÉRENCE.

TÉRENCE.

O vous! dont les cœurs sont ouverts à la douce sensibilité; vous! dont la vertu déplore les foiblesses de l'humanité; prêtez l'oreille au récit d'une action digne des Enfers. La Renommée avoit à peine annoncé la disgrace de Séjan, qu'une populace insensée, aveugle dans sa haine comme dans ses affections, s'est précipitée en foule vers le Capitole, telle qu'on la voit accourir au Cirque ou dans nos Théâtres. Bientôt la multitude en a fermé les issues, en faisant retentir les airs d'affreuses imprécations; de-là elle s'est rendue avec la même précipitation au Cirque de Pompée; elle a abattu les Statues de Séjan, les a traînées dans les rues en les accablant d'injures, & les a condamnées à être fondues dans les flammes (1).

LÉPIDE.

O fureur! digne des Euménides.

TÉRENCE.

Le Sénat étoit au Temple de la *Concorde*; le

(1) Ces statues étoient sans doute d'airain.

peuple y court & condamne dans sa marche l'infortuné favori. On s'informe, en courant, s'il est mort ; les uns craignent d'arriver trop tard ; d'autres demandent quel est son crime ? plusieurs blâment d'avance l'indulgence du Sénat, & le plus grand nombre regrette de n'être pas témoin de son supplice.

LÉPIDE.

Hélas ! ils haïssent & condamnent en aveugles.

ARRUNTIUS.

Séjan seroit un *Dieu* si la fortune lui sourioit de nouveau.

TÉRENCE.

A peine la Sentence a été prononcée, à peine a-t-il eu la tête tranchée, que la multitude s'est jettée sur le cadavre & l'a déchiré en mille pièces ; femmes, vieillards, enfans, tous s'emparoient de ses membres sanglans & se disputoient ces affreuses dépouilles. Ils sembloient triompher dans leur cruauté. Tout ce qui fut jadis le grand Séjan, est aujourd'hui épars en divers lieux, ou enseveli dans mille tombeaux différens.

SCENE XXVII.

Les précédens, NUNTIUS.

NUNTIUS.

PLEUREZ Romains ! L'excès de cette barbarie mérite votre pitié. L'innocente famille du malheureux Séjan a succombé à la fureur publique; mais ce qui doit vous arracher des larmes, le cruel Macro, voulant autoriser le meurtre de la fille, l'a livrée à la brutalité du Bourreau (1), & après cet horrible attentat, il l'a fait exécuter avec son jeune frère.

LÉPIDE.

Que l'Enfer ensevelisse dans d'éternelles ombres un crime digne d'être né dans son sein!

NUNTIUS.

On avoit jetté les corps dans les *Gémonies ;* la triste *Apicata*, leur mère, revenant par hasard de son exil, les trouve dans ce lieu affreux; elle s'abandonne au désespoir, s'arrache les cheveux, se meurtrit le sein, remplit l'air de ses cris, reproche aux Dieux leur injustice, & dans l'excès

(1) Les loix défendoient d'exécuter les Vierges.

de sa douleur, leur demande pourquoi ils punissent l'innocence, tandis qu'ils épargnent l'hommicide *Livie*, & laissent vivre le scélérat *Eudemus*, les empoisonneurs du malheureux *Drusus*.

LÉPIDE.

Quoi ! Livie a tranché les jours de son époux ?

ARRUNTIUS.

Quelle horreur ! Que dit maintenant la multitude effrénée ?

NUNTIUS.

Elle blâme sa fureur & déplore sa barbarie. Les uns excusent Séjan, d'autres le croyent innocent. Tous le plaignent, & encore tout fumant de son sang, ils voudroient lui donner une nouvelle existence.

LÉPIDE.

Fortune ! voilà un exemple de ta légèreté.

ARRUNTIUS.

Puissent ses favoris profiter de cette leçon ! O vous, que la fortune élève au faîte des grandeurs ! tremblez : si vous tombez, le poids de votre chûte vous écrase.

TÉRENCE.

Mortels ambitieux ! apprenez, par cet exemple, que l'excès de l'orgueil & de l'impiété attire

tôt ou tard la vengeance céleste. Le blasphême outrage les Dieux, toujours jaloux de leur pouvoir. Souvent le soleil, se levant sans nuages, se couche dans un horizon nébuleux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

La Vie de Sir Richard Steele.

Ce célèbre Auteur, l'ami, le compagnon de Collége du sçavant Addisson, naquit à Dublin l'année 1676, & reçut son éducation dans l'Université d'Oxford. Fils d'un Avocat, son père le destinoit à la même profession; mais l'humeur enjouée de Steele ne s'accordant pas avec la sécheresse de l'étude des Loix, il abandonna cette étude pour se livrer à celle des Belles-Lettres. Sa première production ayant été ridiculisée par ses camarades, il quitta le Collége, quoiqu'il n'eût encore obtenu aucun degré académique, & s'engagea comme volontaire dans le régiment des Gardes à Cheval. Cette démarche offensa vivement son père, qui le priva de sa succession. Steele s'en consola par l'emploi d'Enseigne qu'il obtint, peu de tems après son arrivée au régiment. Libre de toute

contrainte, il donna l'essor à ses passions, mais l'attrait du plaisir n'étouffoit cependant pas sa raison. Dans le tems même où la fougue de la jeunesse l'entraînoit dans toute la licence d'une vie dissolue, il composa *le Héros Chrétien*, petit ouvrage qui lui mérita l'estime de ses supérieurs, & la protection du Lord Lucas, qui lui donna une Compagnie dans son Régiment de Fusiliers.

Dissipé par choix, Philosophe par réflexion, sa conduite démentoit ses écrits, & son cœur fut toujours en opposition avec son jugement. Delà toutes les inconséquences qui marquèrent chaque jour de sa vie, & delà tous les malheurs qu'il éprouva.

Guillaume III, informé des talens que possédoit cet aimable étourdi, & instruit aussi de la médiocrité de sa fortune, lui

promit une Charge à la Cour; mais ce Monarque mourut avant d'effectuer ce dessein. Son ami Addisson le recommanda à la protection des Lords Halifax & Saunderland, Ministres de la Reine Anne, & Steele obtint par leur crédit un privilége pour la publication de la Gazette. Ce fut encore aux soins du généreux Addisson qu'il fut redevable du succès de quelques Pièces dramatiques; mais celle de l'*Amant Menteur* ayant été condamnée par le public, l'Auteur renonça pendant quelque tems à la carrière du Théâtre, &, de concert avec le fameux Swift, il publia *le Babillard* (the Tatler), feuille périodique qui lui valut une charge considérable dans le bureau de la recette de l'impôt du timbre.

La disgrace du Duc de Malborough, protecteur de Steele, entraîna un chan-

gement dans le Ministère, & pouvoit en produire un autre dans la fortune de cet Auteur : il avoit obtenu sa Charge à la recommandation du Duc, & il y avoit tout à craindre qu'il ne la perdît par le même motif. Malgré l'apparence du danger, la reconnoissance l'emporta sur l'intérêt. Au moment où toute la Nation blâmoit la conduite du Général, Steele publia une Lettre dans laquelle il détailloit tous les services que cet Officier avoit rendus à l'Etat, & les obligations que lui avoit l'Angleterre. Soit que la faction dominante respectât la cause qui dirigeoit la plume de l'Auteur, ou que le Ministre craignît l'éloquente satyre de Steele, il le confirma dans sa Charge, & celui-ci s'abstint d'écrire.

Le succès *du Babillard* engagea plusieurs Auteurs respectables à se réunir

pour l'ouvrage publié sous le nom du *Spectateur*. Pope, Young, Addisson, Swift, Parnell, aidèrent Steele dans cette grande entreprise, qu'aujourd'hui l'on admire encore. Le Public en attribua la gloire à Steele; mais ne voulant pas jouir des travaux de ses amis, il les engagea à signer leurs feuilles de la lettre initiale de leur nom, & quand l'ouvrage fut vers sa fin, il en donna l'explication à ses Lecteurs. Le *Spectateur* donna lieu à l'entreprise de la feuille périodique, *le Tuteur* (the Guardian), ouvrage qui sapoit les principes de l'administration de l'Etat, & par lequel l'Auteur se flattoit de se frayer un chemin à la Chambre des Communes. Afin de se livrer sans contrainte à ce projet, il renonça à sa Charge, & à la pension qu'il avoit eu en faveur de son attachement pour le feu Prince de Dannemark, époux

de la Reine Anne. En conséquence, il publia, au commencement de l'année 1713, cet intéressant ouvrage. Ses sarcasmes sur la démolition du port de Dunkerque, alloient l'admettre dans la Chambre Basse, lorsque la Reine dispersa tout-à-coup le Parlement. Cet évènement mit fin à la publication *du Tuteur*, mais ne désarma pas la plume satyrique de Steele : il critiquoit la conduite du Ministre ; & celui-ci, pour l'engager à se taire, facilita son élection pour le nouveau Parlement. Au comble de ses vœux, Steele y siégea pendant quelques jours, mais il fut honteusement renvoyé, pour punition de quelques libelles qu'il avoit publié contre la Cour. Loin de s'affliger de sa disgrace, il proposa une souscription pour la publication de l'Histoire du Duc de Malborough, & se vengea ainsi du Minis-

tre, l'ennemi implacable de ce Général.

Non content de se venger du châtiment que lui avoit attiré sa satyre, par une autre plus sanglante, il oublia le respect qu'il devoit à sa Souveraine, & publia plusieurs écrits scandaleux, entr'autres, *le Lecteur* & *la Fille à marier*, dans lesquels il attaquoit les favorites de la Reine, & plaignoit l'aveuglement de cette Princesse, qui se confioit en des personnes qui la trahissoit. Loin de punir tant d'audace, Georges Ier, successeur d'Anne, combla l'Auteur de bienfaits, & signala son avènement au Trône, en lui accordant la plus grande protection. Emplois, dignités, honneurs, charges lucratives, furent le signal de ce grand changement, & dès-lors la fortune sembla répandre sur Steele toutes ses faveurs. Il en jouit, mais il ne sçut pas les ménager. Pro-

digue, dissipé, insouciant sur l'avenir, ce qu'il recevoit d'un côté, il le dépensoit de l'autre l'instant d'après : ni l'exemple du passé, ni les conseils de ses amis, ne purent corriger sa prodigalité. Sans cesse aux expédiens, il possédoit à peine un arpent de terre, qui ne fût engagé à ses créanciers. Addisson voyant que rien ne pouvoit guérir ce funeste défaut, envoya un jour saisir tous ses meubles pour acquitter la somme de mille livres sterlings qu'il lui avoit prêtée. Steele ne s'en fâcha point, & plaisanta son ami sur ce qu'il avoit été plus prudent que ses créanciers. La même gaieté lui fit en une autre occasion mépriser le chagrin de se voir en butte aux rigueurs de la loi. Cherchant à célébrer la fête de sa femme, il invita tous ses amis ; mais au moment où ils alloient se rendre chez lui, arrivent des Huissiers pour

s'emparer de sa maison ; ne voulant pas que leur aspect troublât la fête, & ne pouvant les congédier, il les engage à se revêtir de sa livrée, & à le servir pendant le repas ; ils y consentent. Steele ne songeant plus à ménager ses surveillans, se fâcha de leur mal-adresse, & les menaça de les renvoyer de son service : l'un des Huissiers, piqué qu'on le traitât comme un Laquais, déclare à la compagnie le sujet qui les a conduits chez le Baronnet : on les appaise. Addisson qui avoit feint un profond silence, prétexte une affaire, se lève de table, interroge les Huissiers sur l'état de la dette, l'acquitte, & retourne dans la salle, où il prend part aux saillies dont Steele s'égayoit à propos de cet évènement.

Entr'autres avantages qu'il avoit obtenus par l'agrément de son esprit, le Roi

l'avoit décoré du titre de Chevalier, & lui avoit accordé un privilége pour l'entretien d'une troupe de Comédiens, dont il employoit les talens sur le Théâtre royal de Drury-Lane. Les produits de cette entreprise eussent soutenu décemment tout autre que Steele : ce fut souvent son unique ressource, & cependant il ne laissa pas de s'exposer au danger de les perdre. Il étoit alors membre du Parlement. Malgré que l'embarras de ses affaires exigeoit qu'il ménageât la protection de la Cour, il s'opposa vivement au Bill présenté aux Communes en 1720, en faveur des Pairs, & s'attira ainsi la colère du Souverain, & le mécontentement des Seigneurs. On le priva de son privilége ; il suppléa à cette perte par un ouvrage périodique nommé *le Théâtre.*

Quoiqu'il dût s'en promettre le plus

grand succès, par la réputation de ses productions précédentes, il emprunta néanmoins le nom supposé de Sir John Edgar, afin d'éviter la critique de ses ennemis. Malgré cette précaution, il ne put échapper à celle de Denis, qui, par son pamphlet « le vrai caractère & la » conduite de Sir John Edgar », empêcha le débit de cet ouvrage. La guerre littéraire qu'occasionna ce libelle, augmenta la réputation de Steele, & son traité sur le projet d'une compagnie marchande pour la mer du sud, lui valut le rétablissement de son privilége. Voulant donner plus d'éclat à sa nouvelle administration, il ouvrit le Théâtre dont il étoit le Directeur, par la Comédie des *Amans Généreux*. Cette charmante pièce, dédiée au Roi, lui procura de nouveaux avantages, tant par les bienfaits du

Prince (1), que par la recette du spectacle & par la vente du manuscrit. Malgré tant de moyens de rétablir sa fortune, l'accroissement de ses dettes l'obligea, l'année suivante, à disposer de son privilége en faveur de ses créanciers; il s'en repentit, intenta un procès en appel d'abus, le perdit, & acheva enfin de se ruiner. N'ayant plus d'espoir de se sauver du naufrage, il se retira dans une terre de sa femme, dans la Principauté de Galles, & y mourut le 21 Septembre 1729, âgé de 53 ans. Sa fille unique Elizabeth, épousa le Baron de Trevor. Sir Richard Steele composa six Comédies, dont deux sont restées au Théâtre.

(1) Georges 1er lui donna 500 livres sterlinghs pour la dédicace de cette Pièce, ce qui fait environ 15000 livres monnoie de France.

THE CONSCIOUS LOVERS,

OU

LES AMANS GÉNÉREUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

Par Sir RICHARD STEELE.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre Royal de Drury-Lane, en l'année 1721.

PERSONNAGES.

Sir JOHN BELVIL.

M. SEALAND.

BELVIL, fils, *Amoureux d'Indiana.*

MYRTLE, *Amoureux de Lucinde.*

CIMBERTON, *espèce d'avantageux.*

HUMPHREY, *ancien Domestique de Sir John.*

TOM, *Laquais de Belvil fils.*

DANIEL, *petit Laquais d'Indiana.*

Madame SEALAND, *seconde femme de Sealand.*

ISABELLA, *sœur de Sealand.*

INDIANA, *fille de Sealand & de sa première femme.*

LUCINDE, *fille de Sealand, mais de sa seconde femme.*

PHILLIS, *Suivante de Madame Sealand.*

La Scène est à Londres.

LES AMANS GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un appartement dans la maison de Sir John Belvil*).

SCÈNE PREMIÈRE.

Sir JOHN BELVIL, HUMPHREY.

Sir JOHN.

AVEZ-VOUS ordonné qu'on ne puisse m'interrompre, tandis que je m'habille ?

HUMPHREY.

Oui, Monsieur..... Avez-vous quelque chose à me communiquer ?

Sir JOHN.

Oui..... Mais fermez la porte..... Je commence à craindre, Humphrey, que le mariage de mon fils n'ait pas lieu.

HUMPHREY.

Pourquoi donc, Monsieur, tous ces apprêts?

Sir JOHN.

Ecoutez-moi, & sur-tout ne m'interrompez pas. Vous sçavez que j'étois Mardi dernier au bal masqué; vous vous rappellez que mon fils nous y reconnut: l'habit de son grand-père, que j'avois mis ce jour-là, m'a découvert; &, quoiqu'il fût à la mode le siècle dernier, tout le monde nous suivit comme si nous eussions été des animaux rares.

HUMPHREY.

Il est vrai! Et même un jeune homme de qualité, déguisé en Païsan, devint très-importun.

Sir JOHN.

Il ne démentoit pas le ton qu'il avoit pris: avec quelle insolence il nous poursuivit; & quelle curiosité il avoit de nous connoître!

HUMPHREY, *à part.*

Je devine le but de cette conversation.

Sir JOHN.

Il nous poursuivit jusqu'au moment où ce masque vint donner le bras à une femme vêtue

à l'Indienne ; celui-ci présenta cette jeune personne à l'importun, en disant (comme Cymon dans la Fable) : « devenez poli en » devenant amoureux ; & n'importunez pas plus » long-tems ce respectable vieillard ». C'étoit de moi qu'il parloit. Mais le soi-disant Villageois, loin de l'écouter, n'en devint que plus pressant, & voulut m'arracher le masque : le jeune homme, furieux de l'insulte, ôta le sien, & je reconnus mon fils ; voulant me venger, il arracha celui de l'étourdi : ils se saisirent l'un de l'autre ; on appella la Garde, & le masque Indien s'évanouit. Mon fils quitta aussi-tôt son adversaire, & ne s'occupa que de la Dame.....L'ayant relevée, il s'écria : « m'êtes-vous ravie pour toujours! Ah, » Ciel! préserve-moi d'un pareil malheur! » Elle reconnut sa voix, reprit ses sens, & d'un air familier, mais modeste, elle appuya sa tête sur les épaules de mon fils, & tâcha de dérober au public des larmes, qu'elle ne rougissoit pas de répandre pour lui ; elle cacha son visage de ses cheveux, & mon fils la conduisit dans une salle particulière.

HUMPHREY.

Cet évènement, je le sçais, vous occupe singulièrement.

Sir JOHN.

Son air noble & distingué, & sa modestie, jointe à la circonstance, attirèrent l'attention de toute l'assemblée ; l'on disoit qu'elle étoit fille adoptive d'un Officier de Marine, connu par son mérite dans le service de France. Enfin, cette aventure, & l'intérêt que fit paroître mon fils....

HUMPHREY.

Ont alarmé, je présume, M. Sealand, & l'engagent à vouloir rompre votre alliance avec sa fille?

Sir JOHN.

Précisément..... Sealand est venu me trouver hier, il m'a parlé de l'aventure du bal ; il soupçonne mon fils marié ou lui suppose des liens moins honorables, & prétend être libre de rompre ses engagemens avec moi. En vain ai-je tâché de le détromper, il n'a pas voulu m'écouter, & nous nous sommes séparés très-peu satisfaits l'un de l'autre.

HUMPHREY.

Quel est votre projet, Monsieur? Que direz-vous à votre fils?

Sir JOHN.

C'est sur quoi je veux vous consulter. Jusqu'à présent j'ai gardé le silence..... Mais écoutez-moi, Humphrey..... S'il aime, & s'il refuse le

parti que je lui propose, j'aurai des droits, je crois, de m'en offenser : d'ailleurs, j'insisterai sur ce que son mariage se termine aujourd'hui ; c'est le seul moyen de m'éclaircir des engagemens qu'il peut avoir avec la dame du bal ; ce point est nécessaire pour m'arranger en conséquence. Ainsi, mon cher Humphrey, il faudra questionner son coquin de Valet, peut-être est-il dans le secret..... Je crains parbleu qu'il ne traverse mes projets, pour faire réussir ceux de son maître.

HUMPHREY.

Pourquoi le soupçonner? Je le crois attaché à M. Belvil, comme je l'étois à vous, Sir John, lorsque vous aviez l'âge de votre fils.

Sir JOHN.

Ce Tom m'a l'air rusé..... Mais je vais achever de m'habiller, pour aller tout de suite chez mon fils ; vous, tâchez de parler à Tom, & dites-lui que je suis fort en colère. (*Il sort*).

HUMPHREY, *seul.*

Fort bien....., Sir John & son fils craignent de se déplaire, & leur tendresse les rend tous deux malheureux..... Ah! voici la perle des Valets, le représentant de ceux qui sont mieux nourris qu'instruits.

SCÈNE II.

HUMPHREY, TOM.

HUMPHREY.

Ho, ho! mon cher Tom, pourquoi est-tu si gai ce matin?

TOM.

Pourquoi, M. Humphrey? C'est que nous autres Laquais de jeunes gens, sommes d'une espèce différente que la tienne, mon ami: tu ne t'occupe que de ton devoir: nous, au contraire; nous ne songeons qu'à nos plaisirs; nous avons notre argent à dépenser; nous avons des profits & quelques tours de bâtons, auxquels vous autres gens raisonnables n'avez jamais songé, & qui nous font passer la vie très-agréablement.

HUMPHREY.

Tes vices & tes prodigalités pourroient suffire à un homme qui jouit de dix mille livres sterlings par an. Mais, mon pauvre Tom, un gros bâton de chêne te sieroit mieux que cette petite badine attachée à ta boutonnière, à moins que ton maître n'en fasse usage pour te corriger de tes impertinences.

TOM.

Mon Maître n'est pas dans l'usage de battre ses Valets. Tu parles comme si l'on étoit dans ton jeune tems..... Non, non, mon ami; tout est changé. L'on n'annonce plus le dîner par un grand coup sur la porte de l'office; le père, la mère & les enfans n'arrivent plus dans la salle à manger, d'un air grave, & les habillemens ne ressemblent plus à ceux qu'on voit dans les tableaux de la galerie du vieux château de Sir John.

HUMPHREY.

Tais-toi; tu raisonnes en étourdi.

TOM.

C'est toi, mon cher Humphrey, qui m'a donné ces premières leçons. Lorsque j'arrivois à Londres, tu m'apprenois à porter de fausses manches pour conserver mon linge blanc pendant huit jours: tu me conseillois aussi de porter mon froc dans la maison, afin d'épargner ma livrée.

HUMPHREY.

Je te donnois ces leçons, dans l'espoir que ton Maître & toi dîneroient à la maison; dans l'espoir que tu serois devenu humble & modeste, & que M. Belvil auroit épargné la dépense de te faire nourrir ailleurs. Mais tes amis t'entraînent dans un tourbillon de folies & d'extravagances.....

TOM.

J'ignore ce que de vieux locataires comme toi appellent folies & extravagances ? Nous autres jeunes gens qui sommes biens nourris, & qui faisons une certaine figure dans le monde, nous trouvons cette manière de vivre admirable, & nous nous supposons même du mérite, puisqu'on nous garde par vanité.

HUMPHREY.

A merveille:..... j'espère que la mode d'être fainéant, & de mépriser le bon ordre, finira bientôt, puisqu'elle gagne des êtres de ton espèce.

TOM.

Mon pauvre Humphrey! tu ferois une bien triste figure, si tu entrois à présent dans le monde avec ta morale : les Laquais de ce siècle sont l'ame du plaisir ; combien d'hommes puissans ne voit-on pas dans cette ville qui ont reçu leur éducation dans notre confrairie!..... Nous sommes parjures en amour ; nous admirons la musique, la poésie, & nous sommes même disposés à la galanterie ; nous aimons la parure ; nous avons du goût ; nous nous occupons de la politique ; nous trompons les filles, & lorsque nous nous ennuyons du tourbillon de la capitale, nous nous parons des habits & des

perruques (1) de nos maîtres, & finissons le roman par épouser quelque héritière.

HUMPHREY.

Comment, parbleu!

TOM.

Notre ordre même s'est élevé aux plus grands honneurs & aux plus grandes dignités. Venez dans la *Chambre peinte* (2)..... Par nos titres, tu nous prendrois pour des gens de qualité..... Descendez après à *la Chambre des Requêtes* (3), là tu nous trouveras occupé du bonheur de la Nation : & quoique nous ne portions jamais une question *à nemine contradicente*, je t'assure cependant que jamais l'on n'est parvenu à corrompre ma foi : peu de notre ordre peuvent en dire autant.

HUMPHREY.

Finis tes propos, ils m'ennuient. Je veux sçavoir seulement où en sont les affaires de ton Maître ; il n'ignore pas sans doute qu'on le marie aujourd'hui ?

TOM.

Non, parbleu! Il s'est vêtu en conséquence.

(1) Les grandes perruques étoient alors à la mode.

(2) Salle où s'assemblent les Pairs. Les Laquais de ceux-ci donnent aussi ce nom à l'anti-chambre de cette Salle.

(3) Salle des Communes.

Dès qu'il a eu fini sa toilette, je l'ai quitté; mais je l'entendois soupirer : il se promenoit d'un air pensif; entroit dans son cabinet : puis il m'a rappelé, & m'a donné cette lettre pour la remettre à sa maîtresse. Sa Suivante, tu sçais.....

HUMPHREY.

T'aime à la folie, n'est-ce pas?

TOM.

La pauvre fille! Ah! elle est si tendre; elle se plaît tant à m'entendre faire le détail des Comédies, des Opéra & d'autres amusemens!..... Ah, Ciel! me dit-elle quelquefois, combien tu es aimable!.....

HUMPHREY.

Le fat! Mais pourquoi ne cours-tu pas chez Lucinde, comme ton Maître te l'a dit?

TOM.

Parce que Miss Lucinde n'est pas aussi facile à aborder, que tu te l'imagines.

HUMPHREY.

Comment? Son père & Sir John ne sont-ils pas convenus de conclure cet hymen ce soir?

TOM.

Mais Madame Sealand n'y a pas encore con-

senti : la jument grise est le cheval de bataille de cette famille.

HUMPHREY.

Que veux-tu dire?

TOM.

Que Mistriss Sealand prétend être maîtresse, & qu'elle veut donner sa fille à un de ses parens ; à un philosophe, à un sot, qui a des prétentions à l'esprit. Depuis huit jours elle défend à sa fille de ne recevoir ni lettre, ni message de mon Maître.

HUMPHREY.

Comment es-tu si bien instruit ?

TOM.

Par la charmante Mistriss Philis. Tu penses bien qu'elle n'a nul secret pour moi. Voici l'heure où je l'attends ; elle prend le prétexte d'aller chez la femme de charge ; mais c'est plutôt pour avoir un regard de.....

HUMPHREY.

De tes beaux yeux, n'est-ce pas ?

TOM.

Tu l'as dit, mon ami : tu sçais que j'aime à badiner.....

HUMPHREY.

A badiner !

TOM.

Phillis aime la parure; elle orne celle qu'elle dérobe à sa maîtresse; c'est ma foi une aimable coquette : mais la voilà; regarde : ses graces & son enjouement annoncent tout ce qu'elle peut dire.

(*Phillis avance peu à peu sur la scène*).

HUMPHREY.

Après que tu auras fini tes complimens, n'oublie pas les affaires de ton maître.

TOM.

Mon Maître, tu sçais, est mon ami, & je n'oublie jamais de telles personnes.....

HUMPHREY.

Quelle impudence! Adieu je te laisse. (*Il sort*).

SCÈNE III.

TOM, PHILLIS.

PHILLIS.

HA, M. Tom! Mistriss Sugarkey est-elle ici?... Ah, Ciel! on est embarrassé de traverser la rue; la ville est absolument déserte (1); on n'y voit

(1) Après le 4 de Juin, qui est la fête du Roi, tout le monde part pour la campagne.

que des artisans. Ces sortes de gens vous regardent, & s'étonnent qu'une femme de qualité se morfonde parmi eux. Hélas, Tom! Quel malheur, d'être obligé d'aller à pied. O fortune! fortune!

TOM.

Comment! un malheur de marcher? Seriez-vous bien aise d'être estropiée?

PHILLIS.

Non : mais je desirerois avoir un carrosse, ou une chaise-à-porteur, posséder une fortune qui m'empêchât de marcher, ou de rester de bout, être traînée, avoir la vue basse, oser fixer tout le monde, avoir un regard insolent, examiner, observer; en un mot, tout, je crois, me sieroit; & si j'étois riche, je pourrois me donner des airs aussi-bien que ma Maîtresse... Ah, Tom, Tom! n'est-il pas dommage que vous soyez un si grand fat, & moi si coquette, & que tous deux soyons de si pauvres diables?

TOM.

Je suis votre valet très-humble pour ce beau compliment.....

PHILLIS.

Oui, M. Tom; je sçais que vous êtes mon très-humble serviteur; mais je sçais aussi tout

ce que vous avez dit à Mistriss Judy ; les complimens que vous lui avez faits sur sa parure. M. Tom, M. Tom : vous êtes aussi faux que le premier Duc du Royaume ; mais je suis bien aise de vous dire en même-tems, de ne plus parler de l'ancien & odieux sujet,..... m'entendez-vous?

TOM, *d'un air soumis, en se retirant.*

Je ne sçaurois résister à vos ordres.

PHILLIS.

Depuis quelque tems vous recevez ces ordres sans murmurer.

TOM, *à part.*

Ha, ha! nous y voilà ; à présent je vais la faire jaser (*Haut*). A vous dire vrai, Mistriss Phillis, je ne dois guères être flatté de me trouver dans votre maison.

PHILLIS.

Comment! Qu'est-ce qui a pu blesser votre délicatesse?

TOM.

Je n'aime pas à détailler les particularités, mais le général me déplaît.

PHILLIS.

Grand merci, je fais nombre du général.

TOM.

N'interprêtez pas mes paroles, ma chère Phillis.

PHILLIS.

Ma chère Phillis, ma chère Phillis, en vérité, M. Tom, vous êtes bien familier. Mais voyons...

TOM.

En un mot, Mistriss Phillis, je suis excessivement délicat sur l'honneur. Vous êtes trop exposée à voir des hommes; je n'aime pas tous ces agréables qui vous parlent à l'oreille, sous prétexte d'être amoureux de votre maîtresse.

PHILLIS.

Vous voulez par ces propos excuser votre conduite avec Mistriss Judy.

TOM.

Toujours cette Judy..... Ah, Phillis, Phillis! Si vous connoissiez mon cœur!

PHILLIS.

Je ne le connois que trop bien.

TOM.

Alors le sort de Crispo & le mien est le même..... Je suivrai son exemple, & me consolerai en chantant. (*Il chante*).

PHILLIS.

Ne croyez pas me traiter comme Mistriss Judy.

TOM.

La comparaison fait tort à vos charmes; pour vous prouver la sincérité de mes sentimens, je vous dirai que vous êtes un trésor à mes yeux.

PHILLIS.

Que veut-il dire?

TOM.

Oui, ma chère Phillis, vous êtes si aimable que la tristesse sera bannie de notre ménage. Mais, je vous le répète, vous êtes un trésor, & vous avez une fortune entre mes mains. (*Il tire une bourse. Phillis la regarde*).

PHILLIS.

Quelles prétentions puis-je avoir sur cette bourse?

TOM.

Quelles prétentions? Vous allez voir: il y a des momens où une dame n'est ni contente ni mécontente, ni malade ni en bonne santé; lorsqu'elle est paresseuse ou indolente, ou bien lorsqu'elle ne forme aucun desir.....

PHILLIS.

Hé bien?

TOM.

Hé bien; lorsqu'elle n'a plus la force d'ouvrir les yeux pour regarder sa propre image.....

PHILLIS.

Expliquez-vous un peu plus vîte.

TOM.

Patience! il y a encore d'autres momens favorables; par exemple, lorsqu'un nœud, ou une mouche est placée avantageusement, lorsque son teint a plus de fraîcheur qu'à l'ordinaire.....

PHILLIS.

Finissez donc.

TOM.

C'est alors; .... c'est dans ces circonstances.... que nous autres Valets adroits, sçavons saisir ces momens favorables auprès de nos Maîtres; nous voyons l'instant où une chose aussi précieuse que ceci (*il lui montre une lettre*) peut leur être offerte, ou par hasard jetté par terre; vous m'entendez, Phillis? Et pour vous encourager dans cette entreprise, M. Belvil vous offre ce petit cadeau. (*Il lui donne la bourse*).

PHILLIS.

En l'acceptant, je crains de perdre votre estime.

TOM.

Fi donc! à mes yeux vous ne prenez que la lettre.

PHILLIS.

C'est par attachement pour ma maîtresse que.....

TOM.

Je le sçais, ma chère; je le sçais.

PHILLIS.

Je ne voudrois pas qu'elle fût trompée par un homme qui ne donne aucune preuve de sa passion..... A propos, je me rappelle des vers faits à ce sujet:

« L'amant qui se plaint & soupire,
» Peut être un artificieux:
» Mais celui qui sçait être généreux,
» Ne feint jamais; lui seul desire! »

Mais nous parlerons de ceci; vous allez m'accompagner..... (*Ils sortent*).

TOM.

Volontiers.

SCÈNE

SCÈNE IV.

(*Le Théâtre représente l'appartement de Belvil*).

BELVIL *seul, en habit de nôces ; il lit.*

Tous ces Auteurs moraux pratiquent la vertu après leur mort : charmante vision de Mirza! Si l'on consultoit de tels Auteurs le matin, ils prépareroient nos esprits avec plus de succès contre les vicissitudes du jour, que ne fait une glace lorsqu'on s'y contemple. Mais quelle journée pour moi! Feindre d'être heureux, tandis que mon cœur est navré de douleur..... Mon état sera cruel, si celle que mon père me destine accepte ma main. Mais, pourquoi craindre? N'a-t-elle pas les mêmes raisons que moi de s'inquiéter? La lettre que je lui ai écrite ce matin, ne l'instruit-elle pas de ma passion pour une autre? D'ailleurs n'ai-je pas des preuves de sa tendresse pour mon ami Myrtle?..... Non : il est impossible qu'elle ne me comprenne pas. Qu'en arrivera-t-il? Elle me refusera : qu'importe; plus d'un homme a essuyé des refus ; je crois pouvoir, avec cette certitude, annoncer

à mon père que je suis prêt de lui obéir... Ah! pourquoi suis-je forcé de dissimuler!

SCÈNE V.

BELVIL, TOM.

TOM.

SIR John Belvil est dans la chambre voisine, Monsieur.

BELVIL.

Imbécile! Pourquoi ne le fais-tu pas entrer?

TOM.

Je lui ai dit que vous étiez dans votre cabinet.

BELVIL.

Tu sais que mon père est le maître chez moi.

(*Belvil va vers la porte*)

TOM, *à part.*

Le Diable possède mon Maître, il a toujours plus d'esprit que moi. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

BELVIL, Sir JOHN BELVIL.

BELVIL.

AH, le plus généreux des pères! pourquoi n'êtes-vous pas entré tout de suite?

Sir JOHN.

Je craignois de vous interrompre le jour de vos nôces.

BELVIL.

Celui à qui je dois mon existence craint de m'interrompre!

Sir JOHN.

L'on m'a dit, Jack (1), que vous aviez écrit ce matin à votre future? Je voudrois sçavoir quel style on a le jour qu'on se marie; car le moment de faire sa cour est passé.

BELVIL.

Ma lettre est conçue dans des termes honnêtes; elle exprime le plaisir que je ressens d'ajouter à ma famille une fortune aussi considérable, & le bonheur que j'aurai de posséder une personne douée de tant de mérites.

(1) Jack diminutif de John.

Sir JOHN

Mais, mon cher Jack, êtes-vous réellement disposé à l'épouser ?

SCÈNE VII.

Les précédens, HUMPHREY.

HUMPHREY.

M. Sealand est au prochain Café ; il voudroit parler à Sir John.

Sir JOHN.

Fort bien : le Notaire sans doute attend. Ne vous éloignez pas, Belvil.

BELVIL.

Si vous me permettez, j'irai à la maison de M. Sealand, sa fille & moi attendrons vos ordres.

Sir JOHN.

Non, non parbleu : le vieux barbon seroit trop vain en vous voyant.....,

BELVIL.

Mais la jeune personne me croira indifférent.

HUMPHREY.

Vous avez raison, Monsieur. (*A part à Belvil*). Témoignez de l'empressement, il vous empêchera d'y aller.

BELVIL, *à Humphrey.*

En êtes-vous bien sûr ?

HUMPHREY, *à part.*

Comme il desire de retarder cet hymen !

Sir JOHN, *regardant sa montre.*

Bon, bon, il est une heure ou deux trop tôt. D'ailleurs ce Sealand est un vieux fantasque ; il y a des gens qu'il faut ménager par l'indifférence qu'on leur témoigne. Laissons-lui le soin de cette journée, ce sera la dernière où il gouvernera sa fille.

BELVIL.

Mais il pourroit s'offenser de mon peu d'empressement.

Sir JOHN.

Reposez-vous sur moi, & laissez-moi faire ; vous ignorez les caprices des vieillards, combien n'en trouve-t-on pas qui ferment l'oreille à la raison, sur-tout lorsqu'ils sont riches.... (*A part*). Si mon fils voit Sealand avant moi, le mariage est rompu.

HUMPHREY.

Permettez-moi, Sir John, d'intercéder en faveur de M. votre fils. (*A part, à Sir John*). Voyons s'il est content..... (*Il va vers Belvil*). Puisque Sir John est décidé, il ne faut pas vous obstiner.

Sir JOHN, *à part.*

Tout va selon mes souhaits ! Il ne faut pas que

Sealand le voie..... (*Haut*). Hé bien, Jack! je vais moi-même terminer vos affaires..... Si l'on a besoin de vous, ne vous éloignez pas..... Je vous laisse avec le fidèle Humphrey; ayez soin de retenir mon fils. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

BELVIL, HUMPHREY.

HUMPHREY.

SIR John & vous, Monsieur, me donnez bien de l'embarras. Mais il y a une dame qui occasionne de grandes inquiétudes à Sir John..... Pardonnez, Monsieur, ma franchise.

BELVIL.

Je sçais, Humphrey, que vous êtes l'ami de mon père. C'est sous ce titre que j'ose me fier à votre discrétion..... Cette Dame dont vous parlez, est une personne respectable..... Ne craignez rien, jamais je ne m'opposerai aux volontés de Sir John; mais, je vous dirai en même-tems, que je ne promets pas d'accepter celle qu'il pourroit me proposer.

HUMPHREY.

Si j'étois assez heureux pour obtenir votre

confiance, je vous aiderois au péril de ma vie; & si je ne puis vous servir, ce secret sera pour moi inviolable.

BELVIL.

C'est tout ce que je demande; je vais donc vous faire le dépositaire de mon cœur. Mais écoutez, avec patience, mon histoire jusqu'au bout.

HUMPHREY.

Comptez sur mon silence.

BELVIL.

Vous rappelez-vous les inquiétudes qu'eut mon père, durant le séjour que je fis dans mon dernier voyage à Toulon?

HUMPHREY.

Sans doute : il craignoit que quelque femme ne se fût emparée de votre cœur.

BELVIL.

Ses craintes n'étoient pas sans fondement. Ce fut à Toulon que je vis pour la première fois celle qui m'est chère : son père se nomme d'Anvers. Cadet d'une ancienne famille, il descendoit d'un riche Négociant de Bristol. Les pertes énormes qu'il essuya, l'obligèrent de partir secrètement pour les Indes. Il rétablit sa fortune au bout de six ans; & voulant partager son bon-

heur avec sa femme & son enfant, il les engagea de venir le rejoindre. Cette tendre épouse, impatiente d'obéir à des ordres aussi agréables, n'attendit pas le départ d'une flotte, & s'embarqua sur le premier vaisseau qui faisoit voile pour l'Inde. Elle partit avec sa belle-sœur & sa fille. Ce voyage leur fut funeste; un corsaire de Toulon les fit prisonniers, & Madame d'Anvers perdit la vie avec la liberté.

HUMPHREY.

Que devint sa sœur & sa fille?

BELVIL.

Elles lui survécurent : le Capitaine à qui les sentimens d'humanité n'étoient point inconnus, eut soin de la tante; & n'ayant point d'enfans, il adopta cette jeune infortunée; il ramena l'une & l'autre à Toulon, & les recommanda à sa femme qui étoit Angloise.

HUMPHREY.

La fortune sembloit lui sourire une seconde fois.

BELVIL.

Hélas! pour l'accabler avec plus d'horreur : le Capitaine fut tué au bout de quelque tems; n'ayant point fait de testament, sa fortune passa à son frère. Celui-ci vint bientôt recueillir son

héritage, & trouva cette jeune beauté avec les biens de son frère.

HUMPHREY.

Sans doute il n'osa abuser de son pouvoir?

BELVIL.

Il n'est pas surprenant que son cœur s'enflammât à la vue de tant de charmes; il l'aima, & cherchoit en vain à s'en faire aimer. Furieux de ſes refus continuels, il la menaça de s'en venger, & ne rougit point d'exiger un dédommagement pour son entretien; il s'empara des débris de sa fortune, & alloit la traîner en prison lorsque la providence m'amena à son secours.

HUMPHREY.

Mais comment vint-elle en Angleterre?

BELVIL.

Ce malheureux voyant ses projets renversés, proposa un accommodement; &, à l'insçu de cette jeune personne, je lui payai la dette.

HUMPHREY.

Le secret de cette belle action en augmentoit le prix.

BELVIL.

Après l'avoir tirée des mains de ce barbare, j'employois mes soins & mes prières pour l'engager à revenir dans sa patrie. A la fin elle y consentit, & nous partîmes accompagnés de sa

tante. Mon père craignant sans doute les suites de cette liaison, me proposa cette nouvelle alliance qui me rend malheureux.

HUMPHREY.

Votre cœur, je le vois, est fixé sur cet objet?

BELVIL.

Ah, mon cher Humphrey! je suis le plus malheureux des hommes! Je l'aime, oui, je l'aime plus que ma vie! Voyez ce que je fais pour plaire à mon père; je me montre avec cette parure, avec cet éclat trompeur qui cache ma douleur, & j'étouffe mon chagrin sous l'apparence de la gaieté!

HUMPHREY.

Il me reste une question à vous faire.

BELVIL.

Dites, quelle est-elle?

HUMPHREY.

Est-ce votre passion pour cette jeune personne qui vous donne tant d'aversion pour ce mariage?

BELVIL.

Ma réponse vous paroîtra plus extraordinaire que mon histoire; malgré mon amour, & malgré l'espoir que j'ai d'être aimé, jamais je n'ai pu trahir le secret de mon cœur.

HUMPHREY.

Comment l'avez-vous pu éviter?

BELVIL.

Les obligations, & la tendresse que je dois à mon père, m'ont forcé au silence, & je ne le romprai que lorsque j'aurai son consentement.

HUMPHREY.

On peut dire, à votre éloge, que vous êtes l'amoureux le moins à la mode de toute la Grande-Bretagne.

SCÈNE IX.

Les précédens, TOM.

TOM.

M. Myrtle fait demander, Monsieur, si vous êtes visible?

BELVIL.

Sans doute; dites que je l'attends : écoute, Tom; as-tu une réponse à ma lettre?

TOM.

L'on m'a dit de revenir; sa mère la surveille, mais Mistriss Phillis m'en a promis une dans un quart d'heure. (*Il sort*).

BELVIL.

Fort bien.

HUMPHREY.

Je reviendrai, Monsieur, dans un autre moment : avant de vous quitter, je dois vous prévenir que vous pouvez laisser aller les choses, sans craindre que ce mariage se termine.

BELVIL.

Mon chèr Humphrey, continuez d'être mon ami, & je serai toujours le vôtre. (*Humphrey sort*). Qu'il me tarde d'apprendre le succès de ma lettre auprès de Lucinde..... Pauvre Myrtle! dans quelles angoisses tu dois être!... Depuis le refus qu'on lui a fait de Lucinde, il n'y a plus moyen de lui parler; mais il est mon ami, & je ne dois pas oublier qu'il est malheureux. (*Il sort*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La scène continue*).

BELVIL, TOM, *ensuite* MYRTLE.

BELVIL.

CELA suffit;..... retourne pour la réponse. (*A Myrtle*). Hé bien, mon chèr Charles! pourquoi cet air triste? Les choses de ce monde valent-elles donc la peine de nous affliger! Comment, vous qui étiez si gai, si aimable?

MYRTLE.

Nous avons, je crois, changé de caractère: votre gravité s'est convertie en joie, &, ce qui fait votre bonheur, occasionne peut-être mon chagrin: en un mot, je sçais que vous épousez aujourd'hui Lucinde.

BELVIL.

L'on vous a dit vrai; mais, ne me regardez pas comme un rival, avant que vous ne soyez

instruit de tout. Je désobligerois le meilleur des pères, si je n'avois l'air de consentir à cet hymen..... Vous connoissez les secrets de mon cœur; vous pouvez en faire usage pour obtenir la main de Lucinde; mais je suis forcé à présent de refuser ou d'accepter, à moins que vous ne m'aidiez à éviter cette alliance.

MYRTLE.

Eviter cette alliance! Le mérite & la fortune de Lucinde ne sont point à mépriser.... Eviter, dites-vous?

BELVIL.

Voulez-vous que je l'accepte?

MYRTLE.

Non, non! Mais tel est ma passion pour Lucinde, que, malgré que je dois mon bonheur à cette aversion, je ne puis souffrir qu'on parle d'elle avec indifférence.

BELVIL.

Pardon, mon ami; je changerai de langage; je dirai qu'elle a de l'esprit, de la beauté, de la grace, de.....

MYRTLE.

Ah, Belvil! n'en parlez pas non plus, comme si vous l'aimiez.

BELVIL.

Hé bien : pour vous tranquilliser sçachez que malgré les qualités aimables qui distinguent Lucinde, je connois une autre beauté en qui tant de mérites se trouvent réunis!.....

MYRTLE.

Ah, mon ami! voilà le vrai langage de l'amitié; vous contentez à la fois mon amour & guérissez ma jalousie.

BELVIL.

Mais ne craignez-vous pas un rival qui possède une fortune au-delà de la nôtre?

MYRTLE.

Qui? Cimberton, ce prétendu philosophe? ce pédant, ce fat.... qui veut connoître toute chose? qui a beaucoup de vanité & peu de jugement; qui, sous le dehors de la philosophie, cache un fond d'avarice? Ce vice est si prédominant chez lui, qu'il examinera les jambes de sa maîtresse, comme un autre regarderoit celles des chevaux de course, & ne fera nulle attention aux qualités personnelles.

BELVIL.

Ne seroit-ce pas un artifice? Combien de femmes ne gagne-t-on pas, en affectant l'indifférence, plutôt que.....

MYRTLE.

Non, non : le sot n'a point d'artifice ; ce n'est que pure insolence & stupidité.

BELVIL.

Je ne le crois pas aussi sot que vous le dites.

MYRTLE.

Je conviens que sa bêtise ne lui est pas naturelle ; il conçoit facilement, mais son esprit est paresseux. Il dit quantité de choses, où il ne manque que l'ordre & les circonstances pour les rendre justes & agréables.

BELVIL.

Si vous parvenez à le supplanter, comptez sur mon amitié. Madame Sealand attend le Notaire pour dresser le contrat, quoique le mien soit prêt à être signé par l'ordre du mari. Mais elle n'a consulté personne, & agit par elle-même.

MYRTLE.

Bon, bon, mon ami ! Lucinde ni son père n'y consentiront jamais. D'ailleurs, Cimberton ne peut lui assurer un douaire du vivant de son grand-oncle Sir Geoffry.

BELVIL.

C'est justement l'objet qui les occupe..... Ecoutez, Charles, si je romps ouvertement avec Lucinde, êtes-vous sûr que Sealand n'acceptera pas Cimberton ?

MYRTLE,

MYRTLE.

Vous avez raison; il faut prévenir cet évènement..... Sçavez-vous les noms des Avocats?

BELVIL.

Oui: l'un se nomme Bramble, & l'autre est le vieux Target..... Tous deux sont inconnus dans la famille, pourquoi ne pourriez-vous jouer ce rôle? vous découvrirez peut-être le complot formé contre vous.

MYRTLE.

Mais, comment m'y prendrai-je?

BELVIL.

Endossez la robe noire; mettez la grande perruque, & faites-vous passer pour le vieux Bramble.

MYRTLE.

A merveille; mais il me faut un compagnon?

BELVIL.

Tom fera le vieux Target; le drôle est intelligent; il imite à merveille, & bégayera aussi-bien que Target; vous aurez soin de conduire le plan.

MIRTLE.

L'idée est admirable! Envoyez Tom chez moi; je lui ferai sa leçon; & si je ne viens à bout de mon dessein, du moins aurai-je le plaisir de contrarier leurs projets.

BELVIL.

Je vous promets le succès, & vous n'aurez plus d'autres obstacles à vaincre que la conclusion de mon hymen.

MYRTLE.

J'attends tout de votre amitié.

BELVIL.

Comptez-y, & ne craignez rien. (*Myrtle sort*).

BELVIL, *seul.*

Tandis que je m'occupe à rendre heureux mon ami, la pauvre Indiana est dans l'inquiétude; je veux saisir cet instant pour la voir: la promesse que j'ai faite à mon père de ne me marier qu'avec son consentement, ne m'oblige pas de renoncer à voir une femme vertueuse? Celle, hélas! qui fait les délices de mon cœur! Pourquoi le bonheur est-il toujours mêlé d'amertumes? Pourquoi l'amour est-il sans cesse mêlé de craintes? Oui, c'est en vain que l'homme aspire au bonheur! (*Il sort*).

SCÈNE II.

(*Le Théâtre représente l'appartement d'Indiana*).

ISABELLA, INDIANA.

ISABELLA.

OUI, je vous le répète, ce n'est que pur artifice.

INDIANA.

Mais, ma chère tante, pourquoi soupçonner celui de qui je tiens une noble aisance? Ses soins, ses égards, & tout ce qui m'environne, parlent en sa faveur; tout annonce la bonté de son cœur. Avec de tels sentimens, croyez-vous que Belvil puisse me tromper?

ISABELLA.

Hélas!

INDIANA.

Il me laisse ignorer même que c'est à lui que je dois ces bienfaits.

ISABELLA.

C'est ce mystère qui augmente mes craintes; il lui donne des droits plus grands sur vous.

INDIANA.

Des droits plus grands!..... Non, non, Belvil les méprise.....

ISABELLA.

Mais il..... il..... il.....

INDIANA.

Modérez-vous, ma chère tante; s'il est perfide, tâchons plutôt d'approfondir ses projets.... Voyez, voilà une autre preuve de son amitié. (*Elle lui montre une lettre*). Voici un billet de banque de deux cens cinquante livres sterlings, avec ces mots: « pour la vaisselle qu'on appor» tera demain ». Jugez si Belvil est coupable? Je ne vois en lui qu'un protecteur, un ami qui m'aime & me respecte, de qui je tiens mon existence; mais mon cœur quelquefois est déchiré entre l'amour & la honte..... Hélas!.....

ISABELLA.

Vous avez raison de soupirer; Belvil cache son hypocrisie à merveille; les hommes, les hommes, Indiana! font des vœux & les rompent sans scrupule; séduisent, & partagent les crimes, sans se croire coupables.

INDIANA, *à part.*

Ma tante n'a point tort. (*Haut*). Mais Belvil n'est point de ce nombre.

ISABELLA.

Les hommes se ressemblent!

INDIANA.

Non, non, il n'est point perfide : tout ce qui l'approche m'est garant de sa foi ; il est vertueux; il connoît les devoirs filials, & ménage un père qui l'aime. Pourquoi craindre? S'il fait choix de moi pour la vie, mon devoir est de lui plaire ; s'il m'abandonne, je n'ai plus qu'à mourir.

ISABELLA.

Continuez vos chimères; flattez-vous d'un vain espoir ; croyez-vous qu'un homme comme Belvil s'expose à la censure d'un public? qu'il veuille par amour épouser une femme sans fortune?

INDIANA.

D'un public! Ceux qui le blâmeront en seront plus coupables; ses actions seront garans de sa façon de penser, & ses ennemis seront forcés d'admirer ses vertus.

ISABELLA.

Pourquoi, s'il est si vertueux, ne vous envoie-t-il pas à Bristol? Depuis trois semaines que nous sommes ici, rien ne l'en a empêché.

INDIANA.

C'est son projet : d'ailleurs, n'a-t-il pas écrit? Ne lui a-t-on pas mandé que depuis vingt ans on n'avoit reçu aucune nouvelle de mon père?

ISABELLA.

Ah, Indiana! Son projet est de vous retenir ici ; vos parens seroient un obstacle à ses desseins criminels.

INDIANA.

Mais lui ai-je jamais donné quelqu'espoir?

ISABELLA.

Vous a-t-il jamais laissé entrevoir qu'il avoit dessein de s'unir à vous?

INDIANA.

Non : mais sa conduite me le fait espérer ; & dès que l'honneur l'exigera.....

ISABELLA.

L'honneur, insensée! L'amour vous aveugle.

INDIANA.

Pourquoi m'accabler? Laissez-moi me flatter d'un vain espoir! Belvil est honnête, & j'espère tout de lui.

ISABELLA.

Hé bien! je me tais..... Mais.....

INDIANA.

Mais..... mais voici l'heure à laquelle il vient me voir.

ISABELLA.

Adieu ; je vous laisse ; puissiez-vous ne pas vous repentir de votre crédulité !

(*Indiana accompagne Isabella jusqu'aux coulisses ; elle revient*).

INDIANA, *à un Laquais.*

Priez M. Belvil d'entrer.... Non : il n'est point perfide ! Un méchant ne connoît point les actions généreuses..... Mais depuis que l'on parle de son hymen, je le trouve plus réservé ; .... il n'entre plus chez moi sans ma permission. Tant de respects n'annonceroient-ils pas la froideur ?.... Il faut m'instruire de mon malheur ; il faut faire naître des occasions où il ne puisse éviter de s'expliquer ; ah ! quel supplice pour une ame délicate de soupçonner l'objet qu'on aime... Mais le voici, sa présence écarte mes soupçons.

SCÈNE III.

INDIANA, BELVIL.

BELVIL.

Je crains, Madame, d'avoir été importun hier au soir?..... Il étoit tard quand nous nous sommes séparés : c'étoit votre faute ; jamais je ne vous vis plus aimable.

INDIANA.

Et vous, M. Belvil, vous n'avez jamais été plus gai.

BELVIL.

Qui? moi, Madame! Vous voulez plaisanter; car je n'ai pas à peine parlé.

INDIANA.

Et moi peut-être en ai-je trop dit? Lorsqu'une femme est en train de jaser, un homme n'a rien de mieux à faire que de l'écouter avec patience.

BELVIL.

Il seroit bien dommage que l'on vous vît garder le silence.

INDIANA.

Si j'avois vos talens, ou le pouvoir de faire

parler mes actions, mon silence peut-être me rendroit plus aimable.

BELVIL.

Madame, la seule vanité que m'inspire mon jugement, c'est d'avoir sçu choisir parmi votre sexe l'objet qui mérite le plus mon estime.....

INDIANA.

Je voudrois être digne de ces éloges.

BELVIL.

Vous l'êtes.

INDIANA.

L'estime naît de la raison; & c'est le comble du bonheur d'obtenir celle d'un homme de bon sens. J'en ferois plus flattée, que des hommages d'un amant passionné.

BELVIL.

Vous pensez à merveille, Madame; l'amour est fondé bien souvent sur des qualités extérieures.....

INDIANA.

L'estime, au contraire, prend sa source dans les qualités du cœur.

BELVIL.

Aussi n'appartient-il qu'aux ames nobles de la mériter. (*Il lui fait une profonde révérence*).

INDIANA.

Celles-là sont plus nobles encore qui peuvent l'inspirer.

BELVIL.

Vous flattez trop ma vanité, Madame; mon plus grand bonheur est de vous estimer..... comme je le dois.

INDIANA, *à part.*

Comme il le doit! Mes inquiétudes augmentent! Il ne flatte, ni ne détruit mes espérances.

BELVIL.

Mais nous devenons bien graves; occupons-nous de sujets plus gais..... Avez-vous été à l'Opéra, hier au soir?

INDIANA.

Oui : j'oubliois de vous remercier de votre loge.

BELVIL.

Ne parlons pas de cela. (*Un Laquais entre*).

Le LAQUAIS.

Le Signior Carbonelli attend vos ordres, Monsieur.

BELVIL.

A propos, vous desiriez d'entendre ce chanteur; permettez-vous qu'il entre?

INDIANA.

Sans doute :..... faites entrer le Signior Carbonelli.

(*Le Laquais sort, & revient avec Carbonelli; après que celui-ci a chanté, Belvil le reconduit jusqu'à la porte. Pendant toute cette Scène, Isabella entre & sort d'un air occupé*).

BELVIL, *en revenant.*

Vous riez de ma politesse pour un homme dont je paie la visite; mais je pense qu'il ne suffit pas de payer les talens supérieurs (j'entends ceux qui ornent la nature), & qu'il faut sçavoir les honorer encore par la politesse.

INDIANA.

Mon sourire étoit un signe de mon approbation; la vraie noblesse, à mon avis, consiste à ne pas faire valoir sa supériorité. (*A part*). Tâchons de l'éprouver d'une autre manière. (*Haut*). Il faut me donner votre opinion, Monsieur, sur une dispute que j'avois avec ma tante au moment où vous êtes entré; elle prétend que les hommes ne rendent aucun service aux femmes, sans un intérêt particulier.

BELVIL.

Mais..... je crois qu'elle a raison.

INDIANA.

Comment! S'ils les comblent de bienfaits sans rien exiger?.....

BELVIL.

Croyez-vous qu'une dépense faite pour une femme estimable, soit un si grand trait de générosité?

INDIANA.

Sans doute : celui qui en est capable est, à mon avis, un homme rare.

BELVIL.

Vous avez tort; peut-être n'y a-t-il dans sa conduite qu'un raffinement dans la manière de penser ; ce raffinement naît de la satisfaction qu'il trouve à donner à celle qu'il regarde comme l'ornement de son sexe; de la persuasion où il est, que par cet emploi de son superflu, il arrache une ame innocente & vertueuse aux piéges de la séduction. D'ailleurs, quelle jouissance ne doit pas goûter un tel homme, lorsqu'il voit le bonheur & la paix dans les traits de l'objet de sa bienfaisance! Pour moi, je ne trouve rien d'extraordinaire dans un pareil procédé.

INDIANA.

Quoi! une amitié aussi désintéressée n'a rien qui vous surprenne?

BELVIL.

Désintéressée ? Non, Madame; je ne puis la juger de même : votre héros n'est que ce que tout homme doit être. Il jouit avec réflexion; il donne la préférence aux plaisirs de l'ame, & méprise ceux des sens : voilà, je crois, tout ce qu'on peut dire de lui.

INDIANA.

Mais êtes-vous bien sincère ?

BELVIL.

Oui, très-sincère ; si vous connoissez un tel homme, je parie qu'il n'est ni chasseur, ni joueur, ni buveur, ni libertin ?

INDIANA.

Je ne crois pas qu'il ait aucun de ces défauts.

BELVIL.

Il ne faut donc pas vous étonner, ni craindre qu'il puisse changer.

INDIANA.

Cependant, s'il n'a aucun intérêt particulier, sa conduite en devient plus extraordinaire.

BELVIL.

Détrompez-vous, Madame ; il n'est, ce me semble, qu'un usurier qui prête son argent sur

des effets précieux..... Eh, quoi! Si le plaisir peut s'acheter, quel bonheur doit goûter celui qui sçait l'acquérir à ce prix; celui qui cherche à alléger les peines de ses semblables, qui ramène le calme où règnoit l'infortune; l'or, sans ce précieux avantage, deviendroit souvent inutile à celui qui le possède? Quel plus noble usage peut-on faire de ses richesses? Eh! ce ne sont-là que les simples devoirs de l'humanité! Ils deviennent plus intéressans encore, lorsqu'on s'en acquitte pour un objet qui mérite toute notre estime.

INDIANA.

Plus vous cherchez à justifier ces sentimens, & plus vous augmentez mon admiration.

BELVIL.

Si mon opinion s'accorde avec celle de mon adversaire, il est tems que je me retire, pendant que nous sommes encore amis. Je vais trouver Myrtle, de peur que les affaires ne soient trop avancées..... (*Il sort d'un air insouciant*).

SCÈNE IV.

INDIANA, ISABELLA.

ISABELLA.

HÉ bien, qu'en pensez-vous à présent ?

INDIANA.

Je commence à craindre que sa conduite n'ait pour but nul dessein ; mon cœur me dit qu'il cherche seulement à faire le bien.

ISABELLA.

Ah, ma chère nièce ! le tems vous apprendra que Belvil n'est point indifférent.

INDIANA.

Ah, Ciel ! que j'aime à vous entendre parler ainsi. Quoi ! Belvil m'aimeroit ? S'il est vrai que je ne lui suis pas indifférente, l'honneur dirigera sa passion ?

ISABELLA.

Je le desire.....

INDIANA.

Mais comment vous en êtes-vous apperçue ?

ISABELLA.

J'ai remarqué son embarras pendant que Car-

bonelli chantoit. Ses yeux ont souvent rencontré les vôtres; son regard sembloit cacher de coupables desseins; mais ne le jugeons pas trop légèrement: sçachons s'il est ami de Myrtle; avant ce soir j'en serai instruite.

INDIANA.

Je veux, en attendant, juger son cœur par le mien; l'honneur & la vertu me serviront de guide. (*Ils sortent*).

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

(*Le Théâtre représente un appartement dans la maison de Séaland*).

SCÈNE PREMIÈRE.

TOM, PHILLIS, *en se donnant des airs.*

TOM.

COMMENT, Phillis ! tu me reçois comme un étranger. (*A part*). Peut-être a-t-elle fait quelque nouvelle connoissance dont elle veut imiter les airs importans; & c'est sur moi qu'elle s'exerce. Que de questions il faudra essuyer, avant d'obtenir une réponse favorable ! Lui dirai-je: « Mademoiselle, as-tu trouvé le moyen de remettre la lettre »? Non, non : cela ne vaudroit rien; il faut prendre un autre ton avec elle ; il faut que je me donne aussi des airs à mon tour. (*Haut*). Madame, quoique vous cherchiez à me rendre malheureux, je ne voudrois pas cependant changer mon existence contre celle d'un

Lord; & je suis très-satisfait de ce que je suis: je ne desire d'être ni plus sçavant, ni plus riche, ni plus grand, ni plus petit que je ne le suis maintenant. (*Il regarde Phillis attentivement*).

PHILLIS.

Tout le monde sçait que M. Tom est très-satisfait de sa chère personne.

TOM.

Cela est vrai..... La seule chose dont je pourrois me plaindre, c'est de la fortune; cependant cette médiocrité me plaît : si j'étois riche, peut-être ne ferois-je nulle attention à la plus belle femme, si elle n'avoit une dot capable de me faire admirer ses charmes.

PHILLIS, *à part.*

Il raisonne à merveille; mais je veux garder encore le silence pour le faire parler davantage.

TOM.

Peut-être aurois-je été stupidement son supérieur, si je n'avois été son égal; & n'étant point son égal, je n'aurois pas eu l'occasion d'être son esclave. A présent je suis le serviteur de mon Maître pour de l'argent; celui de ma maîtresse par choix; si elle vouloit seulement recevoir mes hommages.....

Digitized by Google

PHILLIS.

Voilà donc la première fois que M. Tom me tient un pareil langage : si je pouvois me flatter qu'il est sincère,.....

TOM.

Ah, Phillis! après tout ce que tu as vu, peux-tu en douter?

PHILLIS.

J'ignore ce que tu veux dire; mais, puisque j'ai le tems de t'écouter, racontes-moi comment, & quand tu devins amoureux de moi?

TOM, *à part.*

L'impitoyable coquette! Elle sçait combien je desire une réponse pour mon Maître; mais il faut la satisfaire. (*Haut*). Hélas! je me rappelle le tems, le lieu & l'occasion où ton image vint frapper mon cœur. J'étois entré au service de M. Sealand le premier avril mil sept cent quinze. J'étois alors un lourdeau, & toi, Phillis, une jeune étourdie..... Tous deux nous étions bien simples; on m'ordonna le même jour de m'asseoir en dehors de la fenêtre d'un second étage pour nettoyer les vîtres; la personne employée en dedans, étoit l'adorable Phillis que je voyois pour la première fois.

PHILLIS.

Oui, oui : mais je me rappelle confusément d'un accident qui pensa te faire tomber dans la rue.

TOM.

Tu l'ignores, je gage;..... tu ne pouvois en deviner la cause ; tu ne prenois nul plaisir dans ta conquête; tu approchois tes lèvres contre les vîtres ; & lorsqu'elles étoient couvertes de ton haleine, j'approchois les miennes ; mais, par malice, tu passois aussi-tôt contre mon visage un linge mouillé, qui me déroboit le tien : furieux de ce contre-tems, j'approchois de nouveau, mais tu mouillois de rechef les vîtres, & après les avoir essuyées, tu te riois de moi.

PHILLIS.

Les hommes ont des idées bien extravagantes.

TOM.

Nous étions comme Pyrame & Thisbé ; hélas! mon sort étoit même plus à plaindre! Pyrame ne voyoit sa Thisbé que par la fente d'un mur, & moi je voyois la mienne dans toute sa beauté ; mais cent murs sembloient nous séparer l'un de l'autre, puisque son cœur ne s'entendoit pas avec le mien..... Si du moins elle eût voulu s'adou-

cir! Ah, Phillis, Phillis! finis donc mon tourment, & dis-moi que tu me plains.

PHILLIS.

Tes peines, je crois, sont assez supportables, & tu pourras les souffrir encore quelque tems.

TOM.

Si mes maux ne dépendoient que de toi, je les supporterois avec patience; mais considérez notre malheureuse situation.

PHILLIS.

Comment?

TOM.

Hélas! nous nous aimons, & nous sommes tous deux aux ordres d'un maître; avec cette noble passion dans le cœur; se voir sans cesse envoyer & renvoyer en commission; être grondé & menacé pour la plus petite chose; tu ne sçais pas combien de verres & de porcelaines mon amour pour toi m'a fait casser; oui, tu as détruit ma fortune, en déchirant mon cœur.

PHILLIS.

Trève à tes plaintes. Parlons de M. Belvil: il écrit à merveille; & toi, tu parles avec éloquence. Ma Maîtresse a été si satisfaite de sa lettre, qu'en voici la réponse. (*Elle lui donne une lettre*).

TOM.

Ah, ma chère Phillis ! tu es la plus aimable messagère des trois Royaumes. Mais occupons-nous à présent de nos affaires. Quel bonheur pour nous, si nous pouvions obtenir un petit bien-être provenant de l'excessive fortune de nos maîtres ; un arpent de terre avec ma Phillis, me feroit plus agréable que l'univers entier avec une autre femme.

PHILLIS.

Si j'osois te croire ?

TOM.

Si tu doutes de mes paroles, tu croiras du moins au toucher de mes lèvres. (*Il l'embrasse*).

PHILLIS.

Mais, mais ; l'on ne peut douter d'un tel argument.

TOM.

Cependant je vais remettre cette lettre. C'est par elle que je dois te posséder ; c'est alors, ma chère, que je me vengerai de tes caprices & de tes folies.

PHILLIS.

Fi donc, M. Tom ; tu deviens trop libre & trop sensuel (comme dit Madame Séaland) : si tu

avois autant d'esprit que M. Cimberton, tu serois plus respectueux : quand tu m'embrasses, il semble que tu dévores ta proie..... Paix, paix ; .... j'entends quelqu'un : tiens, embrasse-moi encore une fois, & retire-toi bien vîte..... Ah, Ciel ! le plaisir d'être ensemble nous fait oublier nos Maîtres.

TOM.

Bon, bon ; ils commenceront leur badinage, dès que leurs parchemins seront signés.

PHILLIS.

A propos des parchemins : ma Maîtresse s'occupe du contrat de son cousin Cimberton avec Lucinde. Elle ne fait nulle attention à celui qu'a fait son mari avec Belvil ; mais Lucinde, je crois, a signé dans son cœur celui de Myrtle. (*Tom l'embrasse plusieurs fois*). Finis donc ; je ne t'avois permis qu'un seul baiser..... Tu n'es jamais content.

TOM.

Comment puis-je t'obéir ! (*Il lui baise la main*).

PHILLIS.

Puisque tu es si humble & si docile, prenons congé en gens de qualité. (*Ils se saluent d'un air grave*).

TOM.

Le diable emporte la cérémonie! (*Il veut l'embrasser*).

PHILLIS.

Finis tes folies, & va-t'en; ..... voici ma Jeune Maîtresse! (*Tom sort*).

SCÈNE II.

PHILLIS, LUCINDE.

LUCINDE.

QUI venez-vous de renvoyer avec tant d'empressement?

PHILLIS.

Une personne qui n'avoit point du tout envie de s'en aller.

LUCINDE.

Pourquoi l'avez-vous fait partir?

PHILLIS.

C'étoit pour vous, Madame; pour aller porter votre lettre à son maître; je ne pouvois m'en débarrasser.

LUCINDE.

Il n'aime donc pas son Maître?

PHILLIS.

Pardonnez-moi, Madame, mais il aime encore mieux sa maîtresse.

LUCINDE.

Il vous embrassoit, je crois? Comment souffrez-vous tant d'audace?

PHILLIS.

Ma foi, Madame, les gens de notre état comptent les baisers pour une marque d'amour; n'ayant que notre personne à donner, nous nous engageons par un serrement de main, & signons le contrat sur nos lèvres.

LUCINDE.

Qu'est-il besoin de ces engagemens?

PHILLIS.

Ils font notre sûreté, comme les contrats font celle des gens riches.

LUCINDE.

Mademoiselle Phillis, je vous trouve bien gaie aujourd'hui!

PHILLIS.

Je voudrois, Madame, que votre amoureux & vous, fussiez aussi bons amis, que Tom & moi le sommes.

LUCINDE.

Mais, Phillis, vous vous oubliez.

PHILLIS.

Je ne peux donc plus vous demander ce que vous prétendez faire de M. Myrrle? ce que votre père fera de M. Belvil, & quels ſont les projets de votre mère avec M. Cimberton, qu'elle admet dans la maison, comme s'il étoit votre mari? Vous êtes ensemble comme le sont les gens de qualité; chacun a son appartement.

LUCINDE.

M. Belvil, que j'estime infiniment, vient de recevoir un refus positif dans la lettre que vous avez remise à son Laquais.

PHILLIS.

Et Myrtle?.....

LUCINDE.

Il avoit autrefois le consentement de mes parens pour m'offrir son hommage, & c'est lui seul qui possède mon cœur. Aujourd'hui ma mère me défend de songer à lui, & me dit qu'une demoiselle vertueuse ne doit pas même remarquer dans la société l'homme qu'on lui destine pour époux.

PHILLIS.

Voilà une sévérité bien extraordinaire; car, de ne pas regarder ce qui nous plaît, cela me paroît assez impossible.

LUCINDE.

Une femme honnête, dit-elle, ne prend garde à celui qu'elle accepte, qu'au moment où elle lui engage sa foi.

PHILLIS.

Votre mère oublie-t-elle que vous devez aimer, aussi-bien qu'obéir?

LUCINDE.

L'amour, dit-elle, est une passion qu'il faut bannir du mariage. Je rougis lorsque je songe avec quelle indifférence l'on m'a offerte à tant d'imbéciles! Il n'y a pas un coin de l'Angleterre où ma main n'ait été promise à quelque fat fortuné; à peine un traité étoit rompu, qu'on en négocioit bien vîte un autre, & à la fin, mon nom a fourni matières à tous les nouvellistes des cafés.

PHILLIS.

Voilà le sort des héritières: mais ayez patience, tout va finir: M. Cimberton est parent de votre mère; ses trois siècles de noblesse, & son im-

mense fortune feront pencher la balance en sa faveur. Madame Séaland vient d'envoyer chez les Avocats ; & moyennant une somme d'argent, qu'elle a engagé Sir Geoffry Cimberton d'accepter, il a consenti à cette alliance : le vieux Chevalier est attendu à chaque instant.

LUCINDE.

Comment êtes-vous si bien instruite ?

PHILLIS.

Par le talent que je possède, de bien écouter aux portes,..... pour vous servir.

LUCINDE.

Mais, Phillis, je fais très-mal de vous écouter ; ma mère m'a défendu de vous parler,..... & vous êtes cependant la seule à qui je puis ouvrir mon cœur. Retirez-vous, de crainte qu'elle ne vienne ici. (*Phillis sort*). Que mon sort est cruel ! Ma fortune ne sert qu'à augmenter mes peines :... mais voici ma mère avec ce vilain Cimberton... A peine daignera-t-il s'appercevoir de ma personne ; ou, s'il me regarde, ce ne sera qu'avec cette indifférence qu'il mettroit à considérer les meubles d'un appartement.

SCÈNE III.

LUCINDE, Madame SEALAND, CIMBERTON.

Madame SEALAND.

COMBIEN j'admire en vous ce goût, cette noblesse, cette vénération que vous avez pour notre ancienne & honorable famille; vous cherchez les moyens de conserver notre sang dans toute sa pureté, & vous voulez maintenir la régularité de ses alliances!

CIMBERTON.

Il est vrai, Madame, que les jeunes femmes de ce siècle ne sont sensibles qu'aux propos légers & indécens; le langage d'un homme raisonnable leur paroît inintelligible, & leurs idées sur le bonheur sont aussi matérielles que le besoin de boire & de manger.

LUCINDE, *à part.*

Il est fat par réflexion.

CIMBERTON.

Les usages du jour sont révoltans; y a-t-il rien de plus choquant que de voir des personnes

distinguées par leur rang & leur mérite, aller coucher avec leurs femmes, & avec autant de familiarité que s'ils alloient dîner? Ils travaillent à la propagation avec aussi peu de réserve, qu'à la conservation de leur individu.

LUCINDE, *à part.*

Celle qui l'aura, rougira sans doute de son choix.

Madame SEALAND.

Ah, cousin Cimberton! cousin Cimberton! quelle délicatesse! quel raffinement dans votre manière de penser! Votre remarque n'est que trop juste; on entend sans cesse dans le ménage le plus décent : *Monsieur & Madame sont allés se coucher....* Peut-être a-t-on dit quelquefois la même chose de moi. (*Elle se cache le visage avec son éventail*).

CIMBERTON.

Licurgue, Madame, fit des loix bien différentes. Toutes les femmes de Lacédémone faisoient des enfans; mais elles seules connoissoient l'homme qui les avoit rendues mères : leurs entrevues étoient secrettes, & leurs rendez-vous étoient mystérieux, leurs loix n'autorisoient pas des incursions familières entre les deux sexes, sous le grand nom de mariage.

Madame SEALAND.

Ah! pourquoi n'ai-je pas vécu dans ce siècle pudique! Pourquoi n'ai-je pas été une femme de Sparte! On pouvoit alors avoir dix enfans avec plus de décence, qu'on ne peut avoir un seul héritier, dans ce siècle de dépravation.....

LUCINDE, *à part.*

La pauvre femme!

Madame SEALAND.

Mais parlons de nos affaires : cette jeune personne que vous voyez est celle que je vous destine pour épouse; sa façon de penser, n'a rien qui s'accorde avec la mienne; elle se ressent un peu des défauts du jour.

CIMBERTON.

J'ai observé qu'elle a l'œil vif, l'air aisé, & que son maintien annonce un certain.....

LUCINDE.

Qu'entendez-vous par votre certain?

CIMBERTON, *à Madame Sealand.*

Si vous vouliez, Madame, la prier de s'éloigner à quelque distance.

Madame SEALAND.

Allez, Lucinde; ne repliquez pas à Monsieur;

sçachez que son alliance mérite les plus grands égards : quand il sera votre époux, peut-être vous permettra-t-il de vous entretenir avec lui.

CIMBERTON.

Considérez, Madame, les inconvéniens auxquels le mariage m'expose ; il mettra un obstacle à mes graves occupations. Mais je me flatte que votre prudence viendra à mon aide, lorsque la philosophie voudra céder à l'amour. Malgré la rigidité des principes, la sagesse est souvent le jouet des passions..... Elle a les lèvres vermeilles !

LUCINDE, *à part.*

Qu'il est séduisant !

CIMBERTON (*continue d'admirer Lucinde*).

Le col d'une blancheur !....

LUCINDE.

En vérité, Monsieur, vos propos m'ennuient.

CIMBERTON.

Le beau sein !

LUCINDE.

Je ne puis soutenir ce langage.

CIMBERTON.

Un teint couleur de lys & de roses.....

LUCINDE.

Je n'y tiens plus.

CIMBERTON.

Un cœur fier!

LUCINDE, *à part.*

Quel pédant insupportable!

CIMBERTON.

Son impatience même donne de l'éclat à ses charmes..... Ces bras!.... Ces mains.....

LUCINDE.

Que d'impertinences!

CIMBERTON.

Cette souplesse dans les mouvemens.....

LUCINDE, *à sa mère.*

Comment pouvez-vous souffrir, Madame, ces indécens propos?

Madame SEALAND.

Vous devez l'écouter, ma chère; Monsieur est homme de lettres, & ne peut dire que des choses honnêtes.

CIMBERTON.

Sa taille svelte, tout enfin me séduit dans cette aimable enfant. Je l'examine attentivement comme celle qui doit me donner un héritier..... chaque année.

LUCINDE.

Vous m'examinez avec autant d'attention qu'un jeune Barbe qu'on voudroit acheter.

CIMBERTON.

Acheter!..... elle n'est guère au fait des termes de la grammaire. Mais elle me paroît avoir la jambe assez jolie.....

LUCINDE, *en sortant d'un air furieux.*

Adieu, je méprise les sots.

Madame SEALAND.

Quelle impertinence! J'en rougis de honte.

CIMBERTON.

Il n'y a point de mal;..... vous sçavez, Madame, que les personnes d'un certain rang, chargent leurs Intendans de traiter de leur mariage..... (*Il s'arrange devant une glace*), & la femme passe dans le marché de même qu'un château est compris dans la vente d'un terrein, sans qu'on se donne la peine d'examiner s'il est en bon ou en mauvais état.

Madame SEALAND.

Son peu de politesse me fait garder le silence sur ses autres qualités: mais sa beauté, sa jeunesse.....

CIMBERTON.

Hé, Madame! je ne me marie moi, que pour avoir un héritier, & non pas pour peupler une colonie.....

Madame SEALAND.

Je ne sçaurois remédier aux défauts que vous lui supposez: mais il me semble qu'elle ne manque pas de mérite.

CIMBERTON.

J'en conviens.

(*Un Laquais vient parler bas à Madame Sealand*)

Madame SEALAND.

Les Avocats sont arrivés. Il faudra, mon cher cousin, vous armer de beaucoup de patience; car ces Messieurs, dit-on, ne ressemblent en rien à leurs confrères. L'un est le vieux Targot, célèbre Avocat, mais un peu entêté; il a le malheur de bégayer, & cet accident l'empêche de fréquenter le barreau. L'autre est le fameux Bramble, dont la volubilité ne permet à personne de repliquer, lorsqu'il est entré en matière.

CIMBERTON.

C'est à peu près ce que l'on m'en a dit.

Madame SEALAND, *au Laquais.*

Faites entrer ces Messieurs. (*Le Laquais sort*).

SCÈNE IV.

Les précédens, MYRTLE, TOM, *déguisés sous les noms de* BRAMBLE, & de TARGOT.

Madame SEALAND.

MESSIEURS, vous avez sans doute examiné l'affaire qui regarde M. Cimberton que voici.

TARGOT, *en bégayant.*

Oui, Madame; nous sommes convenus que ce doit être par acte dente.....dente.....dentelé.

BRAMBLE, *parlant très-vîte.*

M. l'Avocat Targot & moi sommes convenus, Madame, comme il a l'honneur de vous le dire, que c'est par un acte divisé en trois parties; & en trois parties, il doit être comme je le disois. Car Sir Geoffry doit en être une partie. Le vieux Cimberton, en l'année 1619, dit dans l'ancien registre qui est déposé entre les mains de M. l'Avocat Targot, auquel nous avons eu recours, & dont nous parlerons plus amplement.....

TARGOT.

Oui; &.....&..... par les actes déposés..... entre.....entre.....vos mains, il paroît que....que....

BRAMBLE.

Je vous prie, M. l'Avocat, de ne tirer aucune conséquence des papiers qu'on nous a confiés:... tenez-vous aux titres des actes,..... quant à moi, je ne produirai pas ces actes, avant que mon client ne soit arrivé.

CIMBERTON.

Vous connoissez mieux que nous les moyens qu'il faut employer dans cette négociation.

Madame SEALAND.

Voici de quoi il s'agit : mon cousin Cimberton est-il nécessaire, ou non, dans cette affaire ?

BRAMBLE.

Oui, il est nécessaire par la coutume du Comté de Tretriplet, pour une partie du douaire ; mais non pas pour la maison & dépendances de Grimgribber.....

TARGOT.

Je dis que Gri....Gri....Grimgribber est dans notre juridiction,..... c'est...., c'est-à-dire, par le surplus des arrérages; par conséquent que Tri.., Tri..... Triplet.

BRAMBLE.

Vous anticipez sur l'acte de Sir Ralph, fait vers le milieu du dernier siècle, qui précède

celui dans lequel le vieux Cimberton constitua le surplus, & le fit passer à ses héritiers en général; c'est delà que votre client tire son droit. Pour moi, je mets ses droits en question..... Mais nous voulons bien passer sur cette difficulté, & lui accorder les droits nécessaires. Mais nous n'acheterons pas ce qui nous appartient, comme l'est Grimgribber, au cas que M. Cimberton n'ait point de fils; alors nous sçavons que Sir Geoffry est le premier collatéral de la ligne masculine de la famille, &.....

TARGOT.

Monsieur, Gr.....Gr.....ber est.....

BRAMBLE.

Soit: votre argument peut avoir force de loi, & nous sommes disposés à l'entendre en tout point..... Mais je prévois ce que vous allez avancer; il est aussi probable que Sir Geoffry mourra avant M. Cimberton, comme il est possible aussi qu'il lui survive.

TARGOT.

Il n'est pas tems encore d'en parler; mais je dois vous dire.....

BRAMBLE.

Je vous accorde la totalité de cet argument;

mais cela ne peut s'étendre qu'aux prétentions du vieux Cimberton..... Je pense que selon le rapport de Sir Ralph, il ne pouvoit annuller la substitution, & créer un nouveau patrimoine pour les héritiers communs.

TARGOT.

Je n'ai pas la patience d'entendre dire que Gr.....Gr.....ber.

BRAMBLE.

J'en conviens, M. l'Avocat; mais il faut ajouter *les héritiers perpétuels*, pour pouvoir créer un patrimoine, tel que vous l'entendez.

CIMBERTON.

Ecoutez, Messieurs; quoique vous soyez mon conseil, je dois être impartial. Vous ne pouvez faire nulle réponse sans avoir entendu la partie adverse. Je veux bien croire cependant que vous avez approfondi cette matière, & que vous ne variez point dans vos opinions: il seroit plus à propos, je pense, de vous fixer sur vos propres idées; de les mettre par écrit, & de m'en donner une copie en anglois.

BRAMBLE.

Quoi! écrire en anglois tout ce que nous venons de dire? Mais, pardon Monsieur, j'ou-

bliois que vous êtes un homme instruit ; vous l'aurez, Monsieur ; vous l'aurez dans les termes les plus clairs que la loi permettra.

CIMBERTON.

Mais je voudrois avoir cela tout à l'heure.

BRAMBLE.

La justice, Monsieur, s'y oppose : les tribunaux sont actuellement ouverts à Westminster, & je suis forcé de m'y trouver. Je vous laisse M. Targot, & je vous donnerai bientôt de mes nouvelles. (*Il sort*).

TARGOT.

J'y..... consens, j'y..... consens.

CIMBERTON.

M. Bramble nous a quitté un peu brusquement.

TARGOT.

Il est vif, & ne sçavoit plus que répondre;... je l'ai.....je l'ai embarrassé avec gri.....gri.....ber.

Madame SEALAND.

Je m'en suis apperçue ; il n'osoit pas même vous écouter ; mais j'enverrai chez vous, M. Targot, dès que Sir Geoffry sera arrivé, & j'espère qu'alors tout s'arrangera.

TARGOT.

Vous me trou.....trou.....trouverez, Madame, à mon heure ordinaire. (*Il sort*).

CIMBERTON.

Allons prendre du thé; les saillies de votre esprit me dédommageront, Madame, de l'ennui que m'ont fait éprouver les loix.

Madame SEALAND.

Pourquoi les gens de cette profession ne peuvent-ils pas s'expliquer dans un langage que l'on comprenne? On y gagneroit doublement.

CIMBERTON.

S'ils parloient toujours avec des personnes comme vous, Madame, cet usage s'établiroit bientôt; mais ils ne réussiroient pas avec tout le monde. Le vulgaire n'auroit nul respect pour la vérité ni pour la loi, si les juges l'exposoient avec simplicité. Allons réfléchir, Madame, sur ce que nous avons entendu. (*Ils sortent*).

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente l'appartement de Belvil*).

BELVIL, *tenant une lettre*, TOM *le suit.*

TOM.

JE vous jure, Monsieur, que je n'ai jamais dit à M. Myrtle, que vous aviez écrit à Miss Lucinde.

BELVIL.

Pourquoi ces sermens? Je ne soupçonne pas ta fidélité; je te demande seulement si Myrtle t'a fait des questions au sujet de Lucinde?

TOM.

Je ne pouvois pas empêcher sa curiosité.

BELVIL.

Sans doute: que t'a-t-il dit?

TOM.

Il m'a demandé, en arrivant chez lui (pour m'y déguiser comme vous sçavez), si j'avois

été ce matin chez M. Sealand. Je lui ai répondu que j'y allois souvent,..... parce que, Monsieur, si je lui avois dit autrement, il auroit pu trouver fort extraordinaire que j'y vais à présent.

BELVIL.

Fort bien. (*A part*). Cette prévoyance a causé sa jalousie. (*Haut*). Dis-moi, ne t'a-t-il pas fait d'autres questions?

TOM.

Oui, Monsieur..... Attendez; je me les rappelle..... Dès que nous avons été dans le fiacre; ce fut en revenant de chez M. Sealand: Tom, m'a-t-il dit, *lorsque je suis arrivé ce matin chez ton Maître, il demandoit si tu avois été chercher la réponse à sa lettre*: lui en as-tu apporté une? Ah! lui ai-je répondu, Monsieur plaisante, & voudroit sçavoir si je sçais garder un secret.....

BELVIL.

Et, en disant que tu en étois capable, tu lui as appris que tu en avois un à lui cacher.

TOM *embarrassé.*

Mais.....

BELVIL, *à part.*

A combien de petitesses la jalousie expose! De quels moyens Myrtle s'est servi, & avec un

Valet, pour lui faire trahir le secret de son Maître!..... (*Haut*). Et cette lettre, quand te l'a-t-il remise?

TOM.

Il l'a écrite avant même de s'être déshabillé.

BELVIL.

Qu'a-t-il dit lorsque tu lui as porté ma réponse?

TOM.

Il paroissoit fâché, & a repliqué *que c'étoit bon.*

BELVIL, *à part.*

Je sçavois l'effet qu'elle devoit produire. (*Haut*). Va m'attendre.

TOM, *en s'en allant.*

Parbleu! je n'aime pas cet air de mystère; je crains qu'il n'y ait du mal entendu.

BELVIL, *seul.*

J'ai voulu feindre aussi long-tems que ce drôle étoit ici : jamais je n'eus l'esprit plus troublé; quelle tête! Quoi! m'envoyer un défi sur des suppositions, & dans un moment où je lui donne des marques de la plus vive amitié! Je peux être heureux sans la gloire; mais je ne puis souffrir la honte d'un défi..... Que dois-je

faire ?.... Réfléchissons !.... Voyons ? Relisons avant tout la lettre de Lucinde. (*Il lit*).

MONSIEUR,

« La manière dont vous rompez une alliance » dans notre famille, en desirant que le refus » vienne de ma part, me paroît plus agréable, » que les hommages de celui à qui je crains d'être » unie. Engagez votre ami à venir à notre secours. » Mais non : ne lui communiquez pas ma lettre ; » j'ai des raisons pour garder encore le silence. » Je compte, Monsieur, sur votre discrétion, » & suis votre très-humble servante, LUCINDE » SEALAND ».

Voyons le *P. S.* (*Il lit*).

« J'ai réfléchi qu'il ne faut rien cacher à » M. Myrtle. Je craignois sa jalousie ; mais » l'estime qu'il me porte me fait espérer que » c'est à l'amour qu'il doit ce sentiment, & » qu'une conduite irréprochable pourra le guérir » de cette cruelle passion ».

Voilà cependant comme cette jeune personne me fait son ami & son confident, & me choisit pour être son protecteur. Gardons encore quelques jours ce secret, à moins qu'en montrant cette lettre à Myrtle, je ne puisse les servir tous deux..... Mais ce duel ? cet usage ridicule

imposé à l'homme qui veut conserver son honneur..... comment l'éviter sans flétrir ma réputation? Si je m'explique sans me battre, il attribuera ma prudence à la crainte..... Lisons sa lettre..... (*Il lit*).

MONSIEUR,

« Vous m'avez trompé, lorsque vous m'avez » dit que la correspondance établie entre vous » & Lucinde étoit fondée sur l'indifférence : j'ai » des preuves du contraire. Je vous avertis que » j'ai changé mon épée depuis que je ne vous » ai vu ; j'ai cru qu'il falloit vous en instruire » avant la prochaine entrevue que nous devons » avoir ensemble. Adieu. CHARLES MYRTLE ».

SCÈNE II.

BELVIL, TOM.

TOM.

M. Myrtle est là bas, Monsieur, voulez-vous le recevoir?

BELVIL.

Sans doute : priez-le promptement de monter. Voyons ; comment faudra-t-il me conduire avec

lui ? Il est amoureux, & d'un caractère soupçonneux. Il faut, je crois, lui pardonner sa foiblesse. Mais le voici.

SCÈNE III.

BELVIL, MYRTLE, TOM.

BELVIL.

JE suis très-sensible, Monsieur, à cet empressement. (*A Tom*). Mais toi, M. Tom, avec ton air curieux, tu peux nous laisser. (*Tom sort*). Que voulez-vous, M. Myrtle ?

MYRTLE, *d'un air agité.*

Le tems, les lieux, notre liaison, & plusieurs autres circonstances m'obligent, sans nulle cérémonie, à vous prier, Monsieur, de ne pas borner votre réponse à un simple billet. Mais d'accepter ma demande sur-le-champ. Ma lettre vous a instruit de mes intentions ; vous m'avez fait part des vôtres ; & je ne me contenterai pas de quelques mots d'écriture..... Ainsi, Monsieur, vous me trouverez chez moi.

BELVIL.

J'avoue, Monsieur, que j'ai reçu une lettre de

votre part, dont le style me paroît fort extraordinaire ; cependant je vous laisse le soin de la conduite qu'il nous convient de tenir dans cette affaire ; car, à vous dire vrai, j'ai oublié tout-à-fait le contenu de votre épître.

MYRTLE.

Cette réponse & l'abus que vous avez déja fait de ma confiance, ne tendent qu'à votre propre satisfaction, à votre sécurité, sans aucune considération pour celle de votre ami.

BELVIL, *d'un ton ferme.*

Ma sécurité, M. Myrtle !

MYRTLE.

Oui, M. Belvil, votre propre sécurité.

BELVIL.

Il est inutile de feindre ; je vous entends à merveille ; mais vous n'ignorez pas aussi combien je désaprouve cet usage barbare qui s'oppose aux loix divines & humaines !

MYRTLE.

M. Belvil, M. Belvil ; voilà d'excellens principes pour les consciences délicates ; il seroit à desirer qu'elles eussent quelquefois la même répugnance à faire une injure, qu'à.....

BELVIL.

BELVIL.

Que voulez-vous dire?

MYRTLE.

Qu'à balancer d'y répondre.....

BELVIL.

Balancer! Le motif de cette crainte peut être juste ou blâmable;..... je vous ai avoué quelquefois l'horreur que j'ai d'offenser l'auteur de mes jours, en me présentant devant lui par une mort prématurée;.... offense dont peut-être les suites me présenteront à son tribunal!....

MYRTLE.

Ces beaux raisonnemens, M. Belvil, ne me priveront jamais de ma maîtresse. Vous avez, il est vrai, la plus belle excuse du monde; vous n'avez pas, comme moi, la crainte de perdre Lucinde; mais elle ignore le courage de celui qui doit être son protecteur.

BELVIL.

Alléguez-moi une seule raison qui m'autorise à venger une telle insulte, & vous verrez, M. Myrtle, que d'y répondre, ne mérite pas le nom de courage..... Insensé! l'on ignore la frayeur dans le moment de la colère;

mais lorsque vous serez de sang-froid, vous serez étonné de vous-même.

MYRTLE.

Quoi! l'objet qu'on aime ne mérite pas notre colère! Une telle erreur paroît excusable en vous, qui ne connoissez pas le véritable amour, & qui sçavez vous dédommager avec une étrangère! votre fortune, & quelques autres agrémens, vous font réussir auprès des femmes; vous ignorez l'inquiétude & le désespoir de perdre celle qui nous est chère..... Vous êtes trop heureux! Votre mariage se traite comme une affaire ordinaire; vous jouissez, en attendant, de voir votre indienne; vous la trouvez dans vos momens de loisir, vos instans.....

BELVIL.

C'en est trop : je ne suis plus criminel, en exposant ma vie en faveur de l'innocence!.... J'accepte votre défi,..... & vous suivrai.....

SCÈNE IV.

Les précédens, TOM.

TOM.

M'APPELLIEZ-VOUS, Monsieur? Je vous ai entendu parler à haute voix.

BELVIL, *en se promenant.*

Oui, va chercher une voiture.

TOM.

Monsieur,..... mon bon Maître....., M. Myrtle..... Mes chers amis.... Messieurs.... qu'avez-vous?.... Je ne suis qu'un Domestique, mais.....

BELVIL.

Va, dis-je. (*Tom sort*). (*Belvil & Myrtle se promenent en silence à côté l'un de l'autre*). (*Belvil à part*). Malgré l'offense, pourrai-je me contraindre en présence d'un tiers? Et ce tiers est mon Valet!..... Oublierai-je le respect que je dois au meilleur des pères?.... aux principes de mon éducation?..... à une infortunée dont la vie dépend de la mienne?.... (*Il ferme la porte; puis va vers Myrtle*). Monsieur, j'ai eu

le tems de réfléchir, & ne crains point le blâme d'un téméraire comme vous. Je veux éclaircir des doutes fondés sur des apparences trompeuses.

MYRTLE.

M. Belvil ne peut pas douter que je ne préfère une satisfaction de son innocence, à celle de son épée.

BELVIL.

Pourquoi donc l'avez-vous demandée ?

MYRTLE.

Et vous, pourquoi avez-vous gardé le sang-froid jusqu'au moment où j'ai parlé de celle que vous aimez ?

BELVIL.

J'en conviens. Mais sçachez aussi que je vous ai épargné une scène d'horreur; je connois votre cœur, Myrtle; & malgré que vous auriez été vainqueur, je sçais combien vous auriez gémi de trouver cette lettre entre les mains de celui que vous veniez d'immoler. Votre sort alors vous eût paru cent fois plus affreux que vous ne le pensez; vous eussiez préféré la mort..... Tenez, lisez. (*A part*). Après qu'il sera bien pénétré de sa faute, & que la honte l'emportera sur la jalousie, il méritera mes soins pour obtenir Lucinde.

MYRTLE, *à part.*

Avec quelle supériorité il m'attribue l'injure; & me croit l'agresseur! Peut-être me suis-je trop emporté! (*Il lit*). « *De rompre une alliance dans* » *notre famille* ». N'est-ce pas trop dire? Non, non: je ne veux pas céder..... Mais je trouve dans l'apostille quelque chose comme jalousie.... (*Il lit bas*)..... Ah, Ciel! comment oserai-je envisager mon bienfaiteur? mon ami que j'ai si cruellement offensé? dont j'ai blessé la délicatesse?.... (*A Belvil*). Ah, Belvil! quels termes trouverai-je pour.....

BELVIL.

Il n'en faut pas, mon ami; convaincre est plus que conquérir.

MYRTLE.

Mais pouvez-vous?.....

BELVIL.

Votre repentir efface mes inquiétudes, & ma joie surpasse le chagrin que vous m'avez causé. Hélas! quel effet a produit la colère! au lieu d'un ennemi, vos traits ne m'offrent plus qu'un ami tendre, un ami!....

MYRTLE.

Comment ai-je pu vous insulter?.....

BELVIL.

N'en parlons plus.

MYRTLE.

Combien d'hommes, hélas ! ont péri par la main d'un ami ! Ah, mon cher Belvil !.... quel avenir je me préparois, si vous aviez été aussi foible & aussi emporté que moi ?

BELVIL.

Félicitons-nous, & que le souvenir serve à resserrer nos liens.

MYRTLE.

Ah, mon ami ! votre conduite prouve que l'homme ne se distingue que lorsqu'il est conduit par la raison : c'est elle qui nous rend justes & vertueux ; combien, hélas ! se sont sacrifiés à l'idole de l'*honneur*, à cette opinion déraisonnable ; & combien même n'en voit-on pas parmi nous, qui font usage de leurs armes envers leurs semblables. Subjugués par une fausse honte ; dominés par la crainte ; trompés par une chimérique délicatesse, ils hasardent leur vie pour relever un nom ; & tandis qu'ils n'osent s'éclaircir sur une méprise, ils s'éveillent au moment d'entrer dans l'éternité. (*Ils sortent*).

SCÈNE V.

(*Le Théâtre représente le Parc de Saint-James*).

Sir JOHN BELVIL, SEALAND.

Sir JOHN.

PUISQUE nous sommes sur l'article de l'alliance entre nos deux familles, permettez-moi, Monsieur, de faire mention ici de l'ancienneté de ma maison. Mes ancêtres méritent quelqu'attention dans une pareille affaire.

SEALAND.

Vos ancêtres!... Faites-les valoir, Sir John; je ne m'y oppose pas; mais je veux avoir la liberté d'examiner chaque article que l'on traitera; ce n'est pas que j'aie aucune objection à faire contre la famille de votre fils; mais je crains sa morale.

Sir JOHN.

Considérez, M. Sealand, que ce qui peut altérer le crédit d'un Négociant, n'est souvent qu'une petite tache sur l'honneur d'un Gentilhomme.

SEALAND.

L'honneur d'un Gentilhomme, Sir John, peut

être flétri avec aussi peu de chose, que le crédit d'un Négociant ; il s'agit ici d'un mariage ; &, dans un tel cas, le père de la demoiselle ne croit pas que ce soit un accroissement d'honneur ou de crédit, que le jeune homme entretienne une maîtresse.

Sir JOHN.

Prenez garde, M. Sealand, que vos propos ne fassent tort à l'établissement de mon fils.

SEALAND.

Qu'il porte ses vœux ailleurs, je ne m'y oppose pas ; qu'il ait des maîtresses tant qu'il lui plaira, que m'importe ?

Sir JOHN.

Mon fils est honnête ; il a des mœurs.....

SEALAND.

Des mœurs ! Peu d'hommes, Sir John, se corrigent de la manie d'entretenir des femmes ; le mystère qu'ils observent condamne leur propre conduite : ce n'est pas qu'ils cherchent à satisfaire leur goût désordonné, mais c'est uniquement pour faire croire qu'ils en ont les droits.

Sir JOHN.

Si votre raisonnement est juste, vous garderez, je crois, long-tems votre fille ; les jeunes gens, M. Sealand, sont sujets à des légéretés.

SEALAND.

Cela se peut : mais, quoique je sois Négociant, je connois le monde. Nous formons une classe d'hommes qui, depuis le dernier siècle, se sont répandus dans la société ; nous sommes aussi considérés, & aussi utiles à l'Etat que vous autres gens de nom ; vous vous croyez nos supérieurs ; votre trafic s'étend à une botte de foin, ou à quelques bœufs gras..... Vous êtes parbleu plaisant ! Comment, parce qu'on vous élève dans l'oisiveté, vous croyez que l'industrie déshonore ?

Sir JOHN.

Ne vous fâchez pas, M. Sealand ; mais venons au fait.

SEALAND.

Ho, point du tout !..... Mais, voyez-vous, je n'aime pas à laisser des mémoires ouverts. Les comparaisons, Sir John, sont odieuses dans une affaire comme celle-ci ; mais nous projetons une race qui doit naître de ces mêmes comparaisons.

Sir JOHN.

Mon fils cependant passe dans le monde pour un jeune homme de mérite.

SEALAND.

Je le crois..... Mais j'ai beaucoup d'expé-

rience. Je connois les hasards & les malheurs ; j'ai perdu dans mon jeune tems une femme & un enfant ; cette perte me sert d'exemple, & m'engage à bien conserver ma Lucinde ; ma fille m'est chère, autant que vous peut l'être votre fils.

Sir JOHN.

C'est cette même raison qui me fait desirer votre alliance.

SEALAND.

Ecoutez, Sir John ; je vais vous parler sans détour. Ce n'est que cette inconnue qui met obstacle à cet hymen..... Un jeune homme devient amoureux, se laisse gouverner par une femme adroite, & se livre entièrement à cette passion.

Sir JOHN.

Mon fils est trop raisonnable pour être de ce nombre.

SEALAND.

Trop raisonnable ! Les hommes les plus prudens en ont été la victime. Si votre fils se marie sans rompre un tel lien, il négligera sa femme ; Madame gémira, & maudira l'instant où elle aura engagé sa liberté : non, non, ma Lucinde m'est trop chère pour vouloir faire son malheur.

Sir JOHN.

Mais considérez que.....

SEALAND.

En un mot, Sir John, vous sçavez mes intentions; votre fils peut avoir des engagemens avec cette inconnue; je veux m'en éclaircir; j'irai cet après dîné chez elle, & je jugerai par moi-même de ce qu'il faut espérer.

Sir JOHN.

Vous serez satisfait, je le présume.

SEALAND.

Je le souhaite autant que vous..... Si je suis content, je donne Lucinde à votre fils, & il me sera aussi agréable que le premier Duc de l'Angleterre. (*Il sort*).

Sir JOHN.

Son immense fortune, & le mérite de sa fille me font pallier ses brusqueries. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

(*Le Théâtre représente l'appartement de Belvil*).

PHILLIS, TOM.

TOM.

Si tu dois parler à M. Myrtle? il est avec mon Maître dans sa bibliothèque.

PHILLIS.

Il faudra nous laisser ensemble ; ton Maître ne pourrois pas me faire de cadeaux si tu étois-là, & moi je n'oserois les recevoir.

TOM.

Il seroit peu décent de laisser ma maîtresse en tête à tête avec un homme.

PHILLIS.

M. Myrtle est honnête, & sçait comment il faut s'y prendre.

TOM.

Ho, je n'en doute aucunement! mais en tout cas je ne m'éloignerai pas d'ici. Je vais l'avertir.

(*Il sort*).

PHILLIS, *seule.*

Que d'embarras entre ma Maîtresse & Myrtle!

Que de cérémonies! Je pourrois à chaque instant leur procurer le moyen de se voir; mais ils n'y songent pas seulement.....Malgré leur indolence, je veux leur faciliter une entrevue..... Voyons..... Usons de stratagême..... Conduisons Myrtle à ses pieds..... Ah! si Lucinde étoit ma suivante, & qu'elle eût autant d'esprit que moi, je me féliciterois d'avoir une pareille confidente.

SCÈNE VII.

PHILLIS, MYRTLE, TOM.

PHILLIS.

MA foi, Monsieur, M. Belvil & vous, êtes des hommes fort aimables; quoi! vous laissez ma Maîtresse dans l'embarras? Vous ne cherchez nul moyen pour lui procurer sa liberté; vous ignorez sans doute qu'on va l'unir à Cimberton.

MYRTLE.

Tom m'en a instruit..... Mais que veux-tu que je fasse?

PHILLIS.

Ce qu'il faut faire? Quels moyens n'emploie-t-on pas pour obtenir sa maîtresse? Ne pouvez-

vous, par exemple, mettre le feu à notre maison, ou à celle d'à côté? La frayeur nous fera sortir, & vous pourrez vous emparer de nous.

MYRTLE.

Mais.....

PHILLIS.

Tom, je parie, ne refuseroit pas d'incendier une maison, ou de faire tapage pour parvenir jusqu'à moi?

TOM.

Grand merci.

PHILLIS.

Ne voit-on pas tous les jours des gens se pendre par amour? Croyez-vous que ces mêmes gens ne hasarderoient pas d'être pendus pour une telle passion?.... Ah, si j'étois homme!....

MYRTLE.

Quelles méprisables actions vous me feriez entreprendre, d'après ces sublimes idées!

PHILLIS.

Faites seulement ce qu'il est nécessaire.

MYRTLE.

Parlez, instruisez-moi; je n'ai pas la force de réfléchir.

PHILLIS.

Ecoutez ; déguisez-vous en vieillard ; & faites-vous passer pour Sir Geoffry Cimberton ; on l'attend à chaque instant ; & rien ne peut se conclure sans lui. Le pauvre homme est presque aveugle ; il est estropié ; il est sourd & parle peu ; mais ses passions sont toujours jeunes.....

TOM.

Eh bien ! venons au fait ; n'allez-vous pas faire languir Monsieur comme vous avez fait avec moi ?

PHILLIS, *à Myrtle.*

Mettez l'habit que vous aviez à la dernière mascarade, & faites-vous annoncer sous le nom de Sir Geoffry : vous n'avez rien à craindre ; personne ne le connoît, si ce n'est moi : étant née dans la paroisse dont il est Seigneur, j'ai eu souvent l'occasion de le voir.

MYRTLE.

Ah, ma chère Phillis ! (*Il l'embrasse, & lui donne de l'argent*).

PHILLIS.

Fi donc, M. Myrtle ! Mes baisers ne sont pas à moi ; je dois les rendre à qui ils appartiennent. (*Tom l'embrasse*). Viens, Tom, accompagne-moi

jusqu'à la porte, & laissons songer l'amant à remporter le prix de sa tendresse.

(*Elle sort avec Tom*).

MYRTLE, *seul.*

L'extravagance de l'entreprise écartera tous soupçons. Elle me procurera le moyen de plaider ma cause auprès de Lucinde..... Mais je crains.... Bon, bon; ayons courage, & tâchons de bien jouer mon rôle..... (*Il sort*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

(*Le Théâtre représente la maison de Séaland*).

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILLIS, *portant des lumières ;* MYRTLE, *sous le nom de Sir Geoffry, soutenu par* Madame SEALAND, LUCINDE, CIMBERTON.

Madame SEALAND.

Je suis bien aise, Sir Geoffry, de vous voir hors de tout danger. Je vais à présent donner des ordres pour qu'on prépare votre appartement. (*Elle sort*).

MYRTLE.

Il y a bien long-tems, cousin Cimberton, que je ne vous ai vu? La dernière fois que nous fîmes ensemble, vous n'aviez que dix ans. Etant destiné à être le soutien de la famille, je me prêterai volontiers à cette circonstance, & je faciliterai toutes les prétentions de M. Sea-

land, pour conclure votre mariage. Cependant, mon cousin, voilà la première fois que notre famille s'allie à celle d'un Marchand.

LUCINDE, *à part.*

Quoi donc! suis-je Marchande, parce que mon père l'est?

MIRTLE.

Mais, dites-moi; trafique-t-il dans ce moment?

CIMBERTON.

A vous parler vrai, Sir Geoffry, M. Sealand trafique avec toutes les parties du monde.

MYRTLE.

Nos ancêtres jusqu'à présent ont vécu sans s'occuper.

CIMBERTON.

J'en conviens; mais comme c'est une fille, je confondrai son nom dans le mien, & la famille n'en souffrira pas.

MYRTLE.

Fort bien; j'approuve votre prudence..... Est-ce-là la petite personne?

CIMBERTON.

Oui, Monsieur.

PHILLIS, *à Lucinde.*

Ayez patience, Mademoiselle; écoutez-les jusqu'au bout.

MYRTLE.

Ne pourrai-je la voir de plus près? J'ai la vue un peu foible.

PHILLIS, *à Lucinde.*

Ne trouvez-vous pas quelque chose de particulier dans l'oncle? Je vais tâcher d'éloigner le jeune homme; observez bien le vieux; sondez ses sentimens, peut-être vous seront-ils favorables. (*Elle sort*).

CIMBERTON.

Mademoiselle, votre grand-oncle desireroit faire connoissance avec vous, & voudroit vous voir de plus près..... Approchez, Sir Geoffry.

MYRTLE.

Avec votre permission, Miss. (*Il met des lunettes*). Cousin Cimberton, elle a le même col & la même gorge qu'on admiroit dans ma sœur Gertrude, l'an mil six cent soixante-un, avant que la mode françoise défendît aux femmes de se découvrir au-dessous du menton.

LUCINDE, *à part.*

Le menton! peut-être ignore-t-il que j'en ai un.

MYRTLE.

Mille pardons, Miss; ne vous offensez pas; mais j'ai une loupe qui vaut mieux que mes lunettes. (*Il tire une grande loupe*).

PHILLIS *vient parler à Cimberton.*

Madame Sealand voudroit vous montrer l'appartement qu'elle destine à Sir Geoffry.

CIMBERTON.

En attendant, mon oncle, vous aurez le tems d'examiner les charmes de ma future; je vous rejoindrai dans l'instant. (*Il sort avec Phillis*).

MYRTLE.

Si je ne craignois d'être indiscret, je vous apprendrois quelque chose d'important; ..... mais j'ai peur qu'on ne nous entende.

LUCINDE, *à part.*

Je ne sçais, mais ce vieillard m'intéresse.

MYRTLE.

A vous parler sans détour, ce parent me déplaît autant qu'à vous, & je suis fâché de voir qu'on sacrifie tant de charmes & tant de mérite à un homme aussi insensible.

LUCINDE.

Qu'entends-je? .... Mais, Monsieur, puisque

vous êtes assez généreux pour me plaindre, oserai-je me flatter que vous ne contribuerez en rien à faire réussir cette alliance, malgré les avantages que mes parens pourroient y trouver?

MYRTLE.

Oui : & cette main ne signera jamais rien qui puisse nuire à votre bonheur.

LUCINDE.

Ah, Ciel! je voudrois pouvoir vous témoigner toute ma reconnoissance! Mais il y a un jeune homme dans le monde, dont le mérite sera digne de cette faveur.

MYRTLE.

Les séuls remerciemens que je desire, sont en votre pouvoir.

LUCINDE.

Ordonnez, & je m'y soumettrai.

MYRTLE.

Tout ce que je vous demande c'est, lorsque vous vous trouverez la première fois avec celui que vous aimez, de le recevoir avec plaisir.

LUCINDE.

Je vous promets que je le recevrai selon que son cœur le desire.

MYRTLE.

C'est donc ainsi qu'il réclame vos promesses! Ah, Lucinde!....

LUCINDE.

Ah, Ciel! l'on m'a trompée; au secours!.....

MYRTLE.

Paix, ma chère Lucinde! c'est moi; c'est votre amant! C'est votre fidèle Myrtle!

LUCINDE.

Quoi! quelle témérité! quelle imprudence! Vous avez donc voulu me surprendre?.... Mais paix..... J'entends ma mère.....

SCÈNE II.

Les précédens, Madame SEALAND, CIMBERTON, PHILLIS.

Madame SEALAND.

QU'AVEZ-VOUS, Lucinde?

LUCINDE.

Ah, Ciel! à peine étiez-vous sortie de la chambre, que mon oncle s'est trouvé mal;

&..... j'appelois du secours pour le conduire dans son appartement.

Madame SEALAND.

Vous avez bien fait; pauvre Sir Geoffry! Comment vous trouvez-vous à présent?

MYRTLE, *à part.*

Que dirai-je?.... (*Haut*). Ah, Ciel! c'est-là que le mal m'a pris;..... conduisez-moi chez ma future cousine Cimberton.

Madame SEALAND, *à part.*

Sa cousine Cimberton! Malgré ses douleurs, cette alliance l'occupe! c'est là un véritable Cimberton!

(*Cimberton & Lucinde conduisent Myrtle*).

CIMBERTON.

Parbleu, mon oncle, vous m'arrachez l'oreille!

LUCINDE.

Mon cher oncle, vous m'étouffez! vous me serrez avec tant de violence!

Madame SEALAND.

Ne craignez rien, ma fille; il sçait ce qu'il fait..... Vous aiderai-je aussi, Sir Geoffry?

MYRTLE.

Non, non, Madame; je ne veux que ces jeunes enfans pour me soutenir. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

(*Le Théâtre représente une Place nommée Charing-Cross*).

SEALAND, HUMPHREY.

SEALAND.

JE suis bien aise, M. Humphrey, que vous soyez de mon avis; il est nécessaire d'approfondir ce mystère.

HUMPHREY.

Je suis d'opinion que rien ne doit rester caché dans notre famille. Mais j'espère, Monsieur, que vous traiterez cette dame avec respect.

SEALAND.

Ne craignez rien, mon cher Humphrey; je ne serai pas grossier, mais seulement un peu brusque. Je veux tout-à-coup entrer en matière, lui parler du sujet qui m'amène, & je verrai comment elle soutiendra la surprise.

HUMPHREY.

Voilà sa porte; je vous souhaite un heureux succès. (*Il sort*).

SEALAND, *frappe à la porte.*

Quoique je me sois chargé d'un message, pour entrer plus facilement en conversation, je feindrai un ton de supériorité. (*Il frappe de nouveau; un petit Laquais sort*). Ta Maîtresse y est-elle, jeune homme?

Le LAQUAIS.

Je n'en sçais rien, Monsieur; je vais le demander.

SEALAND.

Tu t'instruira avec le tems; mais rien ne doit étonner dans de pareilles maisons.

Le LAQUAIS.

Dans de pareilles maisons, Monsieur? Vous ne l'avez pas encore vue; entrez, Monsieur, s'il vous plaît.

SEALAND.

Je te suivrai. (*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

(*Le Théâtre représente une Salle dans la maison d'Indiana*).

ISABELLA, un LAQUAIS.

ISABELLA.

QUE veux-tu? L'imbécille! tu ne connois donc pas M. Belvil?

Le LAQUAIS.

Ce n'est pas ce Monsieur qui vient tous les les jours, Madame; celui-ci vous demande, & veut sçavoir si vous êtes avec Madame Indiana.

ISABELLA.

Il me demande? Dis-lui de monter.

(*Le Laquais sort*).

SCÈNE V.

ISABELLA, SEALAND, le LAQUAIS.

ISABELLA.

UN inconnu! Mais le voici. (*A part*). Que vois-je? mes yeux me trompent-ils? C'est mon frère! Il ne me connoît pas; feignons, & laissons-le dans l'ignorance.

SEALAND.

Vous avez raison, Madame, d'être surprise de voir un inconnu se présenter chez vous, &.....

ISABELLA.

Il est vrai, Monsieur, que j'ai peine à revenir de mon étonnement..... (*A part*). Il ne me reconnoît pas.

SEALAND.

Vous êtes bien logée, Madame; l'abondance paroît habiter ces lieux. (*A part*). (*En regardan par-tout*). Mille guinées par an ornent cet appartement avec celle qui l'habite: quelle extravagance!

ISABELLA, *à part*.

L'espace de vingt années font moins d'effet

il me semble, sur un homme de trente ans, que sur une femme de vingt ! Il est toujours le même..... & moi ?.... je suis donc bien changée..... Mais combien il m'en coûte pour lui cacher ma joie !

SEALAND.

Madame, je ne vous gêne pas, j'espère ? Vous avez, je crois, une jeune personne qui demeure avec vous ? J'ai quelques affaires à lui communiquer ; ne pourrai-je pas la voir ?

INDIANA.

Si vous sçavez quelque chose de relatif à elle, je ne sçais qui auroit pu vous en instruire.

SEALAND.

C'est une affaire que je ne puis confier qu'à elle-même.

ISABELLA.

Eh bien, Monsieur ; je vais donc vous l'envoyer : c'est moi qui lui sert de mère ; mais je veux bien vous la confier. (*Elle sort*).

SEALAND, *seul.*

De mère ! C'est l'ancienne épithète de ces femmes complaisantes ; elles prostituent la jeunesse pour satisfaire la passion brutale des hommes. Mais voici cette beauté ; elle a parbleu bonne grace !

SCÈNE VI.

SEALAND, INDIANA.

INDIANA.

L'ON m'a dit, Monsieur, que vous aviez quelque chose à me communiquer?

SEALAND.

Cela est vrai, Madame; il m'est parvenu une lettre de change de M. Belvil qui écheoit demain; ayant de l'argent à lui, il m'a prié de vous la faire passer; & j'ai pris la liberté de venir moi-même.

ISABELLA.

Etoit-il nécessaire, Monsieur, que vous vous donnassiez cette peine?

SEALAND.

Ho! point du tout, Madame; mais, à vous dire vrai, la renommée de votre beauté, & les soins extraordinaires de M. Belvil pour vous, ont excité ma curiosité.

INDIANA.

Ses soins extraordinaires pour moi? D'après le portrait avantageux que M. Belvil m'avoit

fait de vous, je devois m'attendre, Monsieur, à plus d'égards au moins;..... Holà, quelqu'un? Vous pouvez aussi-bien, Monsieur, remettre l'argent à un de mes gens. (*Elle veut sortir, Sealand la suit*).

SEALAND.

Mon intention, Madame, n'étoit pas de vous offenser; si vous voulez m'écouter avec patience, le motif qui m'amène ici, & l'affaire dont j'ai à vous parler, vous seront peut-être aussi avantageux qu'à ma fille unique dont j'allois disposer aujourd'hui.

INDIANA.

Votre fille! Si vous changez de langage, Monsieur, je vous écouterai avec attention. Eh bien, Monsieur, votre fille? (*A part*). Ah, Ciel! que vais-je apprendre?

SEALAND.

J'appréhendois en Belvil une passion désordonnée; mais je ne m'attendois pas, Madame, qu'il voulût perdre une personne dont le maintien modeste & honnête mérite d'autres soins.... Les jeunes gens de ce siècle ne considèrent pas quelles victimes ils entraînent dans le vice & le déshonneur! Ils ne cherchent qu'à satisfaire leurs passions.....

INDIANA.

Vous êtes dans l'erreur, Monsieur; mais comme vous paroissez changé, sur l'opinion désavantageuse que vous aviez formée de moi; la mienne pour vous devient aussi plus favorable.... Je voudrois sçavoir les raisons qui vous amènent ici, & l'intérêt que vous semblez prendre à mes affaires & à ma conduite?

SEALAND, *à part.*

Quelle décence! quelle grace dans tout ce qu'elle dit!

INDIANA.

Prenez un siége, & parlez-moi avec franchise..... Qu'avez-vous à craindre pour votre fille? La fortune dont vous paroissez jouir vous est un bien grand avantage sur une pauvre infortunée, sans parens & sans amis. (*Elle pleure*). Ah, Monsieur! excusez ces larmes!.... je suis orpheline..... Votre fille a un père..... Mais continuez; je ne vous interromprai plus.

SEALAND.

Se peut-il que Belvil soit assez inhumain pour abuser d'une personne aussi intéressante!

INDIANA.

Vous l'offensez, en l'accusant d'une telle

bassesse!.... Non, Monsieur; M. Belvil ne m'a point trompée; c'est à sa générosité que je dois mon existence.

SEALAND.

A sa générosité! dites plutôt à son penchant au vice.

INDIANA.

Ah, Monsieur! quelle injustice!.... Mais mes craintes ne me trompent-elles pas? Vous êtes sans doute le père de celle à qui Belvil est destiné pour époux? Qu'elle est heureuse! ce soir peut-être ils verront leurs vœux s'accomplir.

SEALAND.

C'étoit mon projet; mais je veux différer leur hymen jusqu'à ce que j'apprenne par vous-même sous quel titre vous lui avez des obligations.

INDIANA.

Sous le titre de l'infortune; ses actions & ses yeux m'avoient trompée, je croyois partager son cœur; les qualités aimables de son esprit, ses bontés, sa générosité, tout enfin flattoit mon espoir;.... mais c'est mon aveuglement qui m'a trompée! Jamais Belvil ne m'a flattée; non, jamais il ne m'a trompée: son ame noble & généreuse

généreuse dédaigne le vice, & ce n'est qu'à sa vertu que je dois tous ses soins.

SEALAND.

Vos discours, l'intérêt que vous m'inspirez, m'empêchent, ainsi que vous, d'entrer dans de plus longs détails; ils deviennent inutiles; non, Madame, Belvil n'obtiendra jamais ma fille.

INDIANA.

Ah, Monsieur! si c'est moi qui suis cause de ce refus, vous faites tort à Belvil & à vous..... Que je ne sois pas un obstacle au bonheur de mon bienfaiteur; ses soins pour moi devroient plutôt vous reconcilier ses vertus. Si d'administrer des bienfaits sans nul espoir, si de faire le bonheur d'une infortunée, dans la seule intention de la garantir des piéges que pourroit lui tendre le vice; si de telles actions peuvent rendre un jeune homme estimable aux yeux d'un père, donnez votre fille à Belvil; oui, au généreux Belvil, & je n'aurai plus qu'à gémir de mon malheureux sort. (*Elle pleure*).

SEALAND.

Prenez courage, Madame.

INDIANA.

Hélas! pourquoi suis-je donc née pour tant de

malheurs ! Pourquoi mon destin est-il si rigoureux !

SEALAND.

Serois-je la cause de.....

INDIANA.

Non, non..... c'est la volonté du Ciel; je dois m'y soumettre : j'ai été enlevée dès mon berceau; balotée sur les mers; esclave dès l'enfance; j'ai perdu ma mère, & j'ignore si j'ai un père..... Ensuite mon ravisseur, par un sentiment de pitié, m'a adoptée; ce bonheur, hélas! n'a duré qu'un instant! La mort m'a enlevé mon bienfaiteur, & je me suis trouvée une seconde fois environnée de dangers.

SEALAND.

Captive dès l'enfance !

INDIANA.

La fortune sembloit de nouveau me sourire;... j'avois trouvé un protecteur, un ami.....

SEALAND.

Etoit-ce Belvil ?....

INDIANA.

Lui-même : c'est cet homme qui est tout pour moi, & qui va m'être enlevé! Je n'ai pas le droit de m'opposer à son hymen, ni même de m'en

plaindre : hélas ! la main qui me retira de l'abîme, m'y précipite avec plus de violence.

SEALAND.

Calmez-vous, Madame ; votre sort m'intéresse : il y a quelque chose dans les particularités de votre vie qui me donnent l'espérance de voir changer votre sort.

INDIANA.

Ah, Monsieur ! je n'ai d'autre espoir que de souffrir !

SEALAND.

Ne vous désolez pas, Madame.... Dites-moi ; Belvil connoît-il votre nom ? & sçait-il quelle est votre famille ?

INDIANA.

Hélas ! il ne la connoît que trop ; je voudrois changer mon existence & oublier qui je suis ?... Oui, oublions tout ce qui peut me rappeler mon état passé ! Ces ornemens, ces tristes restes de ce que j'étois..... (*Elle arrache un bracelet, le jette à terre. Séaland le ramasse, & le regarde avec surprise*).

SEALAND.

Que vois-je ? mes yeux ne me trompent-ils pas ? Oui, c'est elle-même ! c'est le bracelet que

je donnai à ma femme, au moment de nous séparer.

INDIANA.

Que dites-vous ? votre femme ! Mais où mon esprit va-t-il s'égarer ? Que signifient ces mouvemens secrets de mon cœur ? Non, non : mon espoir doit s'évanouir ! Votre nom, je crois, est Sealand ?..... Celui de mon père étoit....,

SEALAND.

D'Anvers, n'est-ce pas ?

INDIANA.

Oui, c'est aussi celui de ma famille.

SEALAND.

Et c'est aussi le mien : des malheurs trop longs à vous raconter, m'ayant forcé de passer aux Indes, je changeai mon nom de d'Anvers, & pris celui de Sealand.

SCÈNE VII.

Les précédens, ISABELLA, *accourant.*

ISABELLA.

Si vous avez besoin d'expliquer ce mystère, regardez-moi, & reconnoissez votre sœur Isabella.

SEALAND.

Ah, Ciel! ma sœur?

ISABELLA.

Oui, c'est moi; mais voyez devant vous votre fille, votre Indiana,....

SEALAND.

Indiana! ah, ma fille! mon enfant!

INDIANA.

Ah, Ciel! est-il bien vrai? est-ce mon père que j'embrasse?

SEALAND.

Est-ce vous que je tiens dans mes bras?.... Ce bonheur est trop grand!.... levez-vous ma fille; laissez couler les larmes de votre père.... Ah, ma sœur! (*Il l'embrasse*).

ISABELLA.

Pardonnez, ma chère nièce, si j'ai blessé votre délicatesse par trop de prévoyance; ma tendresse pour vous m'excusera.

SEALAND.

Oui, oui : elle vous pardonne; allez, courez chez Belvil; soyez vous-même le porteur de cette bonne nouvelle; témoignez-lui les regrets de nos soupçons, & instruisez-le des desseins merveilleux de la providence; dites-lui aussi, ma chère sœur, qu'à présent j'ai une fille à lui donner, qui, je crois, ne lui déplaira pas;.... que ce jour sera célébré par son hymen; qu'une fortune semblable à celle que desiroit son père lui sera accordée : & dites-lui sur-tout que j'attends son consentement pour couronner sa vertu. (*Isabella sort*). Ah, ma chère Indiana! (*Il l'embrasse plusieurs fois*).

INDIANA.

J'ai donc enfin le consentement d'un père pour récompenser ma tendresse! une main généreuse pour répandre sur moi ses bienfaits; & je puis sans crainte faire le présent de mon cœur, à celui qui en est si digne.

SEALAND.

Ah, ma fille! que nos peines passées sont bien

récompensées! J'ai été long-tems privé de votre présence, mais j'en suis dédommagé en faisant votre bonheur.

INDIANA.

Si vous connoissiez toutes les actions généreuses de Belvil; la joie & la vanité d'une telle alliance enflammeroient votre cœur, comme il a sçu enflammer le mien.

SEALAND.

Que l'amour est respectable lorsqu'il est fondé sur la vertu!.... Mais il n'arrive pas? Je brule du desir de l'embrasser.....

INDIANA.

Voici ma tante : ah, sans doute elle a réussi, car elle amène Belvil!

SCÈNE VIII.

Les précédens, ISABELLA, Madame SEALAND, LUCINDE, Sir JOHN BELVIL, BELVIL *fils*, CIMBERTON, MYRTLE, *sous le nom de Sir Geoffry.*

Sir JOHN, *accourant.*

Où donc sont-ils? Mon cher Sealand, félicitons-nous de ce bonheur!.... Isabella nous a tout dit: il n'y a plus d'obstacles; mon fils avoue son choix, & l'on me flatte que vous consentez à cette union.

SEALAND.

De tout mon cœur, si une fortune égale aux espérances de Sir John peuvent rendre ma fille digne de cette alliance.....

BELVIL.

Si j'entends prononcer le mot de fortune sans murmurer, ce n'est que dans l'espoir de me reconcilier avec le meilleur des pères. Laissez-lui le plaisir d'être prévoyant, & qu'il me laisse celui de rendre ma femme heureuse! (*Il baise la main d'Indiana*).

INDIANA.

INDIANA.

Qu'entends-je! sa femme? Ah, mon ami! mon bienfaiteur! Oui, vous êtes tout pour moi.

Sir JOHN, *à Indiana.*

Je me félicite, ainsi que vous, Madame; d'avoir un fils qui, sous des apparences désavantageuses, a sçu rendre justice à votre mérite.

SEALAND.

Ah, Sir John! que la prudence des hommes est vaine & bornée! Quelle imagination ou quelle prévoyance auroient pu combiner un événement comme celui-ci? La providence, dans un instant, lève tous les obstacles pour faire le bonheur de nos enfans.

CIMBERTON, *à Madame Sealand.*

M. Sealand est trop occupé pour songer à nos affaires; il faudra, Madame, choisir un autre moment.

Madame SEALAND.

Ayons un peu de patience.

(*Pendant qu'ils parlent, Belvil présente Lucinde à Indiana*).

CIMBERTON.

Considérez, Madame, que nous faisons attendre Sir Geoffry.

MYRTLE.

Ne craignez rien; je ne suis pas pressé.

SEALAND, *à Belvil.*

Voici notre bienfaiteur, celui qui a sçu admirer la beauté, & respecter la vertu!

BELVIL.

Si vous croyez m'avoir des obligations, récompensez-les, en accordant votre Lucinde à mon ami Myrtle.

SEALAND.

De tout mon cœur; elle est à lui; qu'on l'envoie chercher..... M. Cimberton, comme vous n'avez jamais eu mon consentement, il s'est élevé un autre obstacle à votre mariage avec Lucinde.

CIMBERTON.

J'espère que Madame Sealand ne m'a rien caché.

SEALAND.

Non parbleu, rien, que ce que nous ignorions tous deux. J'ai retrouvé une autre fille qui a les mêmes droits que sa sœur à ma fortune.

CIMBERTON.

Comment, M. Sealand! si la moitié de la fortune de Miss Lucinde doit aller à sa sœur,

l'acte qui lui assuroit un douaire sur mon bien devient nul : j'étois en traité pour le tout ; si je ne puis l'avoir, notre marché est rompu, & il ne me reste, Monsieur,..... qu'à prendre congé de ma cousine, Madame Sealand, & de demander pardon au bon Sir Geoffry des peines qu'il s'est données.

MYRTLE, *en se faisant connoître.*

Je vous l'accorde de tout mon cœur.

Tous ensemble.

Quoi, Myrtle !

MYRTLE.

Pardon si je me suis servi du nom de Sir Geoffry ; j'ai usé de ce stratagême, dans la crainte qu'on ne disposât de Miss Lucinde. Si ses parens veulent confirmer les prétentions qui m'avoient été accordées autrefois, la diminution de sa fortune ne change rien aux sentimens que je lui ai voués.

LUCINDE.

Quelle générosité !

SEALAND.

Si vous pouvez oublier l'injure que Cimberton vient de lui faire, ma Lucinde est à vous.

LUCINDE, *à Myrtle.*

Vous avez toujours possédé mon cœur, &

votre désintéressement vous rend plus cher à mes yeux.

Madame SEALAND, *à part.*

Et moi je suis bien aise d'en être débarrassée.

BELVIL.

A présent, mon cher Myrtle, au lieu d'être rivaux, nous serons frères.

MYRTLE.

Je vous le répète, mon ami, vous êtes né pour me subjuguer. Votre alliance ajoute des charmes à celle que je contracte avec ma chère Lucinde.

Sir JOHN.

Mes enfans, que votre exemple serve de leçon à la jeunesse : qu'elle leur apprenne que vous devez votre bonheur à la haine du vice. Les difficultés qu'il a fallu surmonter pour être heureux, prouvent que la providence récompense tôt ou tard la vertu.

FIN.

954331